



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS 158 d. 13





A. 350



*ŒUVRES*  
DE CHAULIEU

—  
TOME SECOND.  
—



# ŒUVRES

DE

CHAULIEU,

D'APRÈS LES MANUSCRITS

DE L'AUTEUR.

—  
TOME SECOND.  
—



A LA HAYE,

Chez GOSSE Junior, Libraire.



M. DCC. LXXVII.







# Œ U V R E S

## M Ê L Ê E S.



### É P I T R E

À MONSIEUR LE CHEVALIER  
DE BOUILLON,

En 1704.

**T**O I qui, né philosophe au milieu des grandeurs,  
As secoué le joug des vulgaires erreurs ;  
Et gai dans tes discours, & simple en ta parure,  
Connois, pour toutes loix, les loix de la nature ;  
Chevalier, reçois ces vers  
D'une muse libertine ;  
Qu'ils aillent, sous ton nom, de popine en popine,  
Apprendre à tout l'univers  
Que Fite & la Morilière,  
Pour n'ayoir point de Césars,

Ont pourtant sous leur bannière ,  
Leurs héros ainsi que Mars ;  
**Q**ue ceux qui , comme toi , ont des talens de plaire ,  
De l'esprit , de la beauté ,  
Doivent d'une main ménagère ,  
**M**ettre à profit le tems , qui , d'une aile légère ,  
Emporte nos plaisirs avec rapidité ;  
Et que la seule jouissance  
D'un instant si précieux  
**E**st l'unique présent que , dans leur bienveillance ,  
Puissent nous faire les Dieux .  
Sur ce principe de sagesse ,  
**A**ffranchi des devoirs , en pleine liberté ,  
**G**oûte tous les plaisirs que t'offre la jeunesse  
Dans les bras de l'oïveté .  
**J**e fais qu'une façon de penser folle & vaine  
Etablit qu'il est glorieux  
**D**e porter sur les pas de ton Oncle Turenne  
Le bruit de ses exploits en mille & mille lieux ;  
**Q**ue sorti , comme toi , d'une illustre origine ,  
Avec ton port , ta bonne mine ,  
**U**ne jambe de bois te seroit assez bien ;  
Et qu'après nos guerres finies ,  
**T**u viendrois avec grace encore aux Tuileries ,  
Éborgné , clopinant , nous servir d'entretien .  
**Q**ue te reviendrait-il de tant de renommée ?  
Rien que la chétive lueur ,  
Et quelque peu de fumée  
D'une lampe en ton honneur .

Sur ton cercueil allumée ;  
Et le touchant plaisir , aux pieds du grand Louis •  
Enterré près Guesclin , d'infecter Saint-Denis.

Va , que cette folle idée  
Ne trouble pas tes beaux jours.  
Vois-tu , près de la Guinguette ,  
Folâtrer , dessus l'herbette ,  
Vénus avec les Amours ?  
Elle attend , sous cette treille ,  
Où tu vois mainte bouteille ,  
Nolet au sortir du Cours.  
Joins ce que ton cœur adore  
A ce couple libertin :  
Qu'en ouvrant les Cieux , l'Aurore  
Vous trouve tous quatre encore  
Ivres d'amour & de vin ;  
Et grondez cette pleureuse ,  
Qui , pour troupe si joyeuse ,  
S'éveille un peu trop matin.  
Mais , hélas ! ô loi trop dure !  
Cependant que je te fais  
De cette aimable aventure ,  
Cher Chevalier , les portraits ;  
Je ne verrai désormais  
Tous ces plaisirs qu'en peinture !  
Qu'importe que la vieilleffe  
Vers moi s'avance à grands pas ,  
Quand Epicure & Lucrece  
M'ont appris que la sagesse

Veut qu'au sortir d'un repas,  
 Ou des bras de sa maîtresse,  
 Content l'on aille là-bas ?  
 Pour moi, qui crois telles choses  
 Conformes à la raison,  
 Sur les pas d'Anacréon,  
 Je veux, couronné de roses,  
 Rendre visite à Pluton ;  
 Je vois d'un œil sec la Parque  
 Qui commence à se lasser,  
 Et Caron fréter la barque  
 Qui va bientôt me passer.

## L E T T R E

DE M. AROUET

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

*Ecritte de Sully.*

**A** Vous, l'Anacréon du temple,  
 A vous, le sage si vanté,  
 Qui nous prêchez la volupté  
 Par vos vers & par votre exemple ;  
 Vous dont le luth délicieux,  
 Quand la goutte au lit vous condamne,  
 Rend des sons aussi gracieux,

Que quand vous chantez la Tocane  
Assis à la table des dieux !

Je vous écris, Monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étois point exilé, & dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir sortir. C'est ici que Chapelle a demeuré deux ans de suite; mais il n'y étoit point par ordre du Roi. Je voudrois bien qu'il eût laissé dans ce Château un peu de son génie, cela accommoderoit bien un homme qui veut vous écrire; mais comme on assure qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé de recourir à lui-même.

Et dans une tour assez sombre  
Du Château qu'habita jadis  
Lè plus badin des beaux esprits,  
Un beau soir j'évoquai son ombre.  
Aux Déités des sombres lieux  
Je ne fis point de sacrifice,  
Comme eût fait un Prêtre des Dieux,  
Ou quelque vieille Pythonisse;  
Il n'y faut point tant de façon  
Pour une ombre aimable & légère,  
C'est bien assez d'une chanson,  
Et c'est tout ce que je puis faire;  
En in-promptu je lui dis donc :  
Eh! de grace Monsieur Chapelle,  
Quittez le manoir de Pluton

Pour un rimeur qui vous appelle ;  
 Mais non ; sur la voûte éternelle  
 Les Dieux vous ont reçu , dit-on ,  
 Et vous ont mis entre Apollon  
 Et le fils joufflu de Semelle.  
 Du haut de ce divin canton  
 Descendez donc , Monsieur Chapelle.  
 Cette familière Oraison  
 Dans la demeure fortunée  
 Reçut quelque approbation ;  
 Car enfin , quoique mal tournée ,  
 Elle étoit faite en votre nom.  
 Chapelle , en ce moment-là donc ,  
 M'apparut par la cheminée :  
 Je fus bientôt à son approche ,  
 Saïsi d'un mouvement divin ,  
 Car il avoit sa lyre en main ,  
 Et son Gassendi dans sa poche :  
 Il s'appuyoit sur Bachaumont ,  
 Dont il se servit pour second  
 Dans le récit de son voyage ,  
 Qui , du plus charmant badinage ,  
 Est la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence , & si  
 la poste ne me pressoit , je vous le rimerois ,  
 ce Bachaumont - là n'est pas trop content de  
 Chapelle. Il se plaint qu'après avoir tous deux  
 travaillé aux mêmes ouvrages , Chapelle lui a

volé la moitié de la réputation qui lui appartenoit. Il prétend que c'est à tort que le nom de son Compagnon a étouffé le sien ; car c'est moi , me dit-il tout bas à l'oreille , qui a fait les plus jolies choses du Voyage , & entr'autres :  
*Sous ce berceau qu'Amour exprès. . . .*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre justice à ces deux Messieurs ; il suffit de vous dire que je m'adressai à Chapelle pour lui demander comme il s'y prenoit autrefois dans le monde ,

Pour chanter toujours sur sa lyre  
Ces vers aisés , ces vers coulans ,  
De la nature heureux enfans ,  
Où l'art ne trouve rien à dire.  
L'amour , me dit-il , & le vin  
Autrefois me firent connoître  
Les graces de cet art divin :  
Puis , à Chaulieu l'Épicurien  
Je servis quelque tems de maître :  
Il faut que Chaulieu soit le tien.







LET T R E  
 DE M. L'ABBÉ COURTIN  
 ET DE M. AROUET,

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME  
 MONSEIGNEUR LE GRAND-PRIEUR.

DE Sully salut & bon vin  
 Au plus aimable de nos princes,  
 De la part de l'Abbé Courtin,  
 Et d'un Poëte des plus minces  
 Qu'un assez bizarre destin  
 A confiné dans ces Provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire  
 quelque chose pour V. A. a réuni deux hommes  
 bien différens.

L'un gras, gros, rond, court, séjourné,  
 Citadin de Papimanie,  
 Porte un teint de prédestiné  
 Avec la croupe rebondie.  
 Sur son front respecté du tems,  
 Une fraîcheur toujours nouvelle

Des premiers jours de son printems  
Entretient la fleur éternelle ;  
L'autre dans Papefigue est né ,  
Maigre , long , sec & décharné ,  
N'ayant eu croupe de sa vie ,  
Bien moins malin que l'on ne dit ;  
Et sans doute de Dieu maudit ,  
Puisque toujours il versifie.

Notre premier dessein étoit de vous envoyer un  
ouvrage dans les formes , moitié prose & moitié  
vers.

L'Abbé , comme il est paresseux ,  
Se réservoit la prose à faire ,  
Abandonnant à son Confrère  
L'emploi flatteur & dangereux  
De rimer quelques vers heureux ,  
Qui peut-être auroient pu déplaire  
A certain Censeur rigoureux ,  
Dont le nom doit ici se taire.

Nous eussions peint les jeux voltigeant sur vos traces ,  
Et cet esprit charmant au sein d'un doux loisir ,  
Agréable dans le plaisir ,  
Héroïque dans les disgraces ;  
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours ,  
Jours consacrés à la tendresse ;  
Nous vous eussions avec adresse  
Fait la peinture des Amours ,  
Et des amours de toute espèce.

Vous en eussiez vu de Paphos,  
 Vous en eussiez vu de Florence,  
 Mais avec tant de bienveillance,  
 Que le plus âpre des Dévots  
 N'en eût point fait la différence.  
 Bacchus auroit paru de Tocane échauffé,  
 D'un bonnet de pampre coëffé,  
 Célébrant avec vous mainte joyeuse orgie,  
 Ayant sans cesse à son côté  
 Les plaisirs & la liberté,  
 Quelquefois même la folie.  
 Petits soupers, jolis festins!  
 Ce fut parmi vous que naquirent  
 Mille vaudevilles malins  
 Que les amours à rire enclins  
 Dans leur fottifier recueillirent,  
 Et que j'ai vus entre leurs mains.  
 Oh que j'aime ces vers badins,  
 Ces riens charmans & pleins de grace,  
 Tels que l'ingénieux Horace  
 En eût fait l'ame d'un repas,  
 Lorsqu'à table il avoit sa place  
 Avec Auguste & Mécénas!

Voilà un foible crayon du portrait que nous  
 voulions faire; mais il faut être inspiré pour de  
 pareils écrits.

Nous ne sommes point beaux esprits,  
 Et notre flageolet timide

Doit céder cet honneur charmant  
Au luth aimable , au luth galant  
De ce successeur de Clément ,  
Qui dans votre temple réside :  
Sachez donc que l'oïiveté  
Fait ici notre unique affaire :  
Nous buvons à votre santé ;  
Dans ce beau séjour enchanté ,  
Nous faisons excellente chère ,  
Et voilà tout , en vérité ;  
Vous avez la mine d'en faire  
Tout autant de votre côté.

---

## R É P O N S E

DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

J'AVOIS résisté jusqu'ici , Monsieur l'Abbé ,  
à toutes vos coquetteries ; mais il faut avouer  
sa foiblesse ; je n'ai jamais pu tenir contre le  
pâté de perdrix dont vous m'annoncez l'agréable  
arrivée par votre lettre. J'ai senti avec plaisir  
que mon appétit & mon estomac étoient en moi  
plus forts que l'amour-propre. Transporté d'une  
reconnoissance gloutonne qui m'a tenu lieu d'en-  
thousiasme , je me suis écrié :

Toi , dont le teint fleuri , respecté des années ,  
Fit toujours les souhaits des Beautés surannées ,  
Aimable glouton , cher Courtin ,  
Qui veux , quelque cher qu'il t'en coûte ,  
Et toujours reprendre du vin ,  
Et toujours te donner la goutte ,  
Qui jamais ainsi n'aura fin :  
Quand arriva l'épître vôtre ,  
J'étois gissant sur le grabat ;  
Et le rhume , qui tout abat ,  
Tenait Palaprat dans un autre ,  
Gissant comme moi tout-à-plat.  
Avouez que , sans imprudence ,  
Rimeurs en état si piteux  
Ne doivent rompre le silence ;  
Car , d'un corps foible & langoureux ,  
L'esprit ressent la décadence ;  
Et le chagrin de la souffrance  
Éteint le brillant de ces feux  
Qu'allument la santé , les plaisirs & les jeux  
Dans le sein de l'intempérance.  
Et puis , Messieurs les beaux esprits ,  
Qui veut vous faire une réponse ,  
Plus d'une fois sur ses écrits  
Doit passer la pierre de ponce.  
Ainsi , point ne serez surpris  
Que ces contre-tems , ces obstacles  
Aient fait cesser les oracles  
Que Bacchus rendoit au pourpris

Du temple où se faisoient miracles ,  
Autant qu'à Temple de Paris.

N'allez pas croire au moins, Messieurs, que  
j'aie voulu vous faire une réponse en forme, ni  
méditée. Pour achever de me guérir d'une fluxion  
horrible que j'ai eue depuis un mois sur les  
yeux, je me purgeai hier; & la médecine me fit  
évacuer ces malheureux vers que je vous envoie,  
qui, je crois, faisoient la matière corrompue de  
tous les maux que j'ai soufferts; car, comme a  
très-bien dit M. Arouet, maudit est de Dieu, &  
bien malade qui toujours verifie. Si faut-il bien  
pourtant que je réponde deux mots à ce favori  
d'Apollon,

Qui, sous l'ombre d'une fleurette,  
Nous a tiré tout doucement,  
En badinant, une aiguillette,  
Mais le tout avec agrément.

Pour vous, successeur de Villon,  
Dont la muse toujours aimable  
Fait de Sully, ce beau vallon  
Que nous a tant vanté la fable;  
Sachez que si, dans nos repas,  
Par quelque gentil Vaudeville,  
Nous avons réprimé les Fats,  
Qui sans nous inondoient la ville;

Jamais notre malignité  
Ne sentit l'aigreur de la bile ;  
Et jamais toute la gaieté  
De notre troupe encîne à rire ,  
Ne passa jusqu'à l'âpreté  
De la plus légère Satyre.  
Suivez ces utiles leçons ;  
Et , toujours occupé de plaire ,  
Cueillez au jardin de Cythère  
Des fleurs pour orner vos chansons.  
C'est là qu'Amour avec sa mère  
Tient école de sentiment ,  
Et répand certain enjouement  
Sur nos vers , & cette mollesse  
Où ni le brillant , ni les traits ,  
Ni toute la délicatesse  
De l'esprit n'atteindra jamais ;  
Et dont votre muse badine ,  
De jour en jour plus libertine ,  
Nous fait sentir tous les attraits.

En voilà trop pour un malade , & même assez  
pour un convalescent.

Quand à notre Père Prieur ,  
Qui , dans sa verve , souvent pince  
Jusqu'à son humble Serviteur ;  
Il ne veut plus être Rimeur ,  
Et s'est mis à faire le Prince.

De sa table , qui n'est pas mince ,  
 A de joyeux Compotateurs  
 Il fait lui-même les honneurs ,  
 Mieux qu'aucun Seigneur de Province.

Il ne me reste qu'à prendre congé de vous ,  
 Messieurs , à vous donner salut & bénédiction ,  
 & à vous souhaiter, . . . . .

Dans votre séjour enchanté ,  
 Buvez frais , faites chère lie.  
 Dieu vous donne prospérité ;  
 Son Paradis en l'autre vie ;  
 Dans celle-ci joie & santé.  
 Goûtez bien votre oisiveté ,  
 Et bornez au plaisir votre Philosophie.



## É P I T R E

A MONSIEUR LE CHEVALIER

DE BOUILLON ,

*En 1713.*

**E**LÈVE que j'ai fait en la loi d'Épicure ,  
 Disciple qui suit pas à pas ,  
 D'une doctrine saine & pure  
 Et les leçons & les appas ;



Philosophe formé des mains de la nature ,  
 Qui, sans rien emprunter de tes réflexions ,  
     Prend pour guide les passions ,  
     Et les satisfait sans mesure ;  
     Qui ne fit jamais de projets  
 Que pour l'instant présent , qui coule à l'aventure ;  
 Et, sachant au plaisir borner tous tes souhaits ,  
 Foule aux pieds la fortune , & rit de son empire :  
     Heureux libertin , qui ne fait  
     Jamais rien que ce qu'il desire ,  
     Et desire tout ce qu'il fait !  
     Chevalier , c'est peu qu'au Temple  
 Je t'aie appris comment , dans la belle saison ,  
     Avec des talens de plaire ,  
     Un homme sage doit faire  
 D'amours & de plaisirs une douce moisson :  
     Mais il faut que mon exemple ,  
     Mieux qu'une stoïque leçon ,  
 T'apprenne à supporter le faix de la vieillesse ,  
     A braver l'injure des ans ,  
 Te montre comme il faut , par des amusemens ,  
     Arrêter , dans ces derniers tems ,  
 La volupté qui fuit , le plaisir qui nous laisse.  
     En vain la nature épuisée  
     Tâche à prolonger sagement ,  
 Par le secours d'un vif & fort tempérament ,  
 La trame de mes jours , que les ans ont usée ;  
     Je m'apperçois , à tout moment ,  
     Que cette Mère bienfaisante

Ne fait plus, d'une main tremblante,  
Qu'étrayer le vieux bâtiment  
D'une machine chancelante.  
Tantôt un déluge d'humeurs  
De sucS empoisonnés inonde ma paupière ;  
Mais ce n'est pas assez d'en perdre la lumière,  
Il faut encor que son aigreur  
Dans d'inutiles yeux me forme une douleur  
Qui serve à ma vertu de plus ample matière.  
La Goutte, d'un autre côté,  
Me fait, depuis vingt ans, un tissu de souffrances  
Que fais-je à cette extrémité ?  
J'oppose encor plus de constance  
A cette longue adversité,  
Qu'elle n'a de persévérance :  
Car ma triste expérience,  
En m'apprenant à souffrir,  
M'apprend que la patience  
Rend plus légers les maux que l'on ne peut guérir,  
Au milieu cependant de ces peines cruelles,  
De notre triste hiver compagnes trop fidelles,  
Je suis tranquille & gai. Quel bien plus précieux  
Puis-je espérer jamais de la bonté des Dieux ?  
Tel qu'un rocher, dont la tête  
Égale le mont Athos,  
Voit à ses pieds la tempête  
Troubler le calme des flots ;  
La mer autour bruit & groade ;  
Malgré ses émotions,

Sur son front élevé règne une paix profonde ,  
 Que tant d'agitations ,  
 Et que les fureurs de l'onde  
 Respectent à l'égal des nids des Alcions.

Heureux qui , se livrant à la Philosophie ,  
 A trouvé dans son sein un asyle assuré  
 Contre ces préjugés dont l'esprit enivré ,  
 De sa propre raison lui-même se défie ,  
 Et , sortant des erreurs où le Peuple est livré ,  
 Démêle , autant qu'il peut , les principes des choses ;  
 Connoît les nœuds secrets des effets & des causes ;  
 Regarde avec mépris & la Parque & Caron ,  
 Et foule aux pieds le bruit de l'avare Achéron !  
 Mais c'est pousser trop loin peut-être la sagesse ;  
 J'aime mieux me prêter à l'humaine foiblesse ;  
 Et de l'opinion respectant le bandeau ,  
 Croire voir les enfers , mais ne les voir qu'en beau.  
 Je laisse là Minos & son Urne fatale ,  
 Le rocher de Sisiphe & la soif de Tantale ;  
 Et , sans m'aller noircir de cent tourmens divers ,  
 Tout ce qui s'offre à ma pensée ,  
 Ce ne sont que des fleurs , des berceaux toujours  
 verds ,  
 Et les champs fortunés de la plaine Élysée.  
 Là , dans l'instant fatal où le sort m'a remis ,  
 J'espère retrouver mes illustres amis ,  
 La Fare avec Ovide , & Catulle & Lesbie ,  
 Voulant plaire à Corinne , ou cajoler Julie.

Chapelle au milieu d'eux , ce maître qui m'apprit ,  
Au son harmonieux des rimes redoublées ,  
L'art de charmer l'oreille & d'amuser l'esprit ,  
Par la diversité de cent nobles idées,  
Quel spectacle à mes yeux , & quel plaisir nouveau !  
Dans un bois d'orangers qu'arrose un clair ruisseau,  
Je revois Seignelai , je retrouve Béthune ,  
Esprits supérieurs , en qui la volupté  
Ne déroba jamais rien à l'habileté ;  
Dignes de plus de vie , & de plus de fortune.  
Avec Gaston de Foix quelle ombre se promène ?  
Ah ! je le reconnois ; c'est le jeune Turenne  
Présent rare & précieux  
Que l'avare main des Dieux  
Ne fit que montrer à la terre.  
Digne héritier du nom de ce foudre de guerre ,  
A quel point de gloire & d'honneur  
Ne t'eussent point porté tes vastes destinées ,  
Si Mars , jaloux de ta valeur ,  
A la fleur de tes ans ne les eût terminées ?  
Que vois-je près de toi ? c'est ta mère éperdue ,  
Tout-à-coup aux enfers depuis peu descendue ,  
Qui , conservant pour toi ses tendres sentimens ,  
De ce fils si chéri vole aux embrassemens.  
Marianne , est-ce vous ? Le ciel impitoyable  
A-t-il voulu fitôt dérober aux mortels  
Ce qu'il leur a donné jamais de plus aimable ,  
Et qui pouvoit aux Dieux disputer des autels ,  
Si la grace & l'esprit comme eux est adorable ?

Quoi donc ! quand j'espérois qu'à mon heure fatale  
 Tu recevrais mon ame à nos derniers adieux,  
 Et que ton amitié, pour moi toujours égale,  
 Peut-être, en soupirant, me fermeroit les yeux ;  
 C'est moi qui te survis, & ma douleur profonde  
 N'a, pour me consoler dans l'excès de mon deuil,  
 Que de porter ton nom jusques au bout du monde,  
 De jeter tous les jours des fleurs sur ton cercueil,  
 Chanter tes agrémens, & célébrer tes charmes,  
 Dans ces vers mille fois effacés par mes larmes !

Dans une foule de guerriers,  
 Vendôme, sur une éminence,  
 Paroit couronné de lauriers :  
 Vendôme, de qui la vaillance  
 Fait avouer aux Scipions  
 Que le sac de Carthage, & celui de Numance,  
 N'obscurcit pas ses actions ;  
 Et laisse à juger à l'Espagne  
 Si son bras n'y fit pas plus en une campagne,  
 Qu'ils n'y firent en dix avec vingt légions.

Dans le fond des jardins de ce séjour tranquille,  
 Mais quel est ce héros issu du sang des Dieux ?  
 C'est ce prince adorable à qui les destinées  
 Donnèrent à Saint-Maur mes dernières années ;  
 C'est d'Enguien qui s'offre à mes yeux,  
 Sur Nervinde & Stinkerque entretenant Achille.  
 Je vois ce vainqueur d'Ilion  
 Frémir que tout son courage

Aus

Aux bords du Simois, n'eût pas fait davantage,  
Que dans ces deux combats fit ce jeune lion.

Plus loin, dans le fond d'un bocage,  
Je vois Catinat & Caton  
À tous les gens de bien faisant une leçon.

Ainsi, libre du joug des paniques terreurs,  
Parmi l'émail des prairies,  
Je promène les erreurs  
De mes douces rêveries ;  
Et ne pouvant former que d'impuissans desirs,  
Je fais mettre, en dépit de l'âge qui me glace,  
Mes souvenirs à la place  
De l'ardeur de mes plaisirs.

Avec quel contentement

Ces fontaines, ces bois, où j'adorai Sylvie,  
Rappellent à mon cœur son ampoureux tourment !  
Bien loin que ce plaisir, qui ne peut revenir,  
D'inutiles regrets empoisonne ma vie,  
J'en savoure à longs traits l'aimable souvenir.  
Que de fois j'ai grossi ce ruisseau de mes larmes !  
C'est sur ce lit de fleurs que le premier baiser,  
Pour gage de sa foi, dissipa mes alarmes ;  
Et que bientôt après, vainqueur de tant de charmes,  
Sous ce tilleul, au frais je vins me reposer.  
Cet arbre porte encor le tendre caractère  
Des vers que j'y gravai pour l'aimable Bergère.  
Arbre, croissez, disois-je, où nos chiffres tracés  
Consacrent à l'Amour nos noms entrelacés ;

Puissent croître avec vous nos ardeurs mutuelles ;  
 Et que de si tendres amours ,  
 Que la rigueur du sort défend d'être éternelles ,  
 N'aient au moins de fin que la fin de nos jours.  
 Ami , voilà comment , sans chagrin , sans noirceurs ,  
 De la fin de nos jours poison lent & funeste ,  
 Je sème encor de quelques fleurs  
 Le peu de chemin qui me reste.

---

## L'IMAGINATION ,

A V E C

L'ADIEU AUX MUSES.

O D E.

QUEL éclair perce la vue ?  
 Quelle est la Divinité  
 Qui vient offrir à ma vue  
 Tant de grace & de beauté ?  
 Qui , comme elle , peut paroître ?  
 Sa main sème plus de fleurs  
 Que l'aurore n'en fait naître ,  
 Et qu'Iris n'a de couleurs.

Son art forme sa coëffure :  
 L'or , les perles , les saphirs.

Et sa riche chevelure  
Est le jouet des Zéphyr :  
Ce beau feu qui l'environne  
Tient de sa vivacité ;  
Et tout l'air de sa personne  
Marque sa légèreté.

Devant elle la richesse  
Marche avec l'invention :  
Autour volent sans cesse  
Le charme & la fiction ;  
Qu'à ses traits , sa gentillesse ,  
Et qu'à mon émotion ,  
Je reconnois ma Déesse !  
C'est l'Imagination.

Reine aimable des mensonges ,  
Viens-tu , mère des erreurs ,  
De l'ivresse , où tu nous plonges  
Me rappeler les douceurs ?  
Ton brillant & ta jeunesse  
Pour moi sont hors de saison :  
Laisse en repos ma vieillesse  
Suivre à la fin la raison.

Non , Déesse , je m'égare ;  
Reste toujours avec moi.  
Quoi que le sort nous prépare ,  
Nous le bravons avec toi.



L'amertume du calice  
Par toi se change en douceurs ;  
Et les bords du précipice  
Par toi sont semés de fleurs.

Tu peux , quand la destinée  
Nous réduit au désespoir ,  
Prêter à l'ame étonnée  
Ta façon de concevoir ,  
Qui , du courage héroïque  
Fait le généreux effort ,  
Et dans une ame stoïque  
Fait le mépris de la mort.

C'est par toi , divine Fée ,  
Qu'au sein même du repos ,  
L'effort seul de la pensée  
Fait éclore les Héros.  
C'est toi qui les illumines  
Par la beauté des objets ;  
Et seule les détermine  
A tous leurs vastes projets.

Ta divine frénésie  
Pouvoit seule enfler le cœur  
De ce Grec qui de l'Asie  
Osa devenir vainqueur.  
Eût - il entrepris la guerre ,  
Si ton magique miroir

N'avoit pas fait voir la terre  
Tremblanté sous son pouvoir ?

Si tu n'avois montré Rome ,  
Et son Sénat orgueilleux ,  
Soumis aux loix d'un seul homme ,  
Les eût-il domptés tous deux ?  
Sans une si douce amorce ,  
Cet ennemi de Caton  
N'auroit jamais eu la force  
De passer le Rubicon.

Tu fais les talens de plaire ,  
Et par toi Pâris trouva  
L'art de rendre moins sévère  
La beauté qu'il enleva.  
Dans ce tems sec & stérile ,  
Heureux à qui tes faveurs ,  
Sans travail , rendent facile  
Le commerce des neuf Sœurs.

Jamais loin de ta présence  
Ne sont les ris & les jeux :  
Ferrand tient de ta puissance  
L'empire qu'il a sur eux.  
Lorsque ton beau feu s'allume ,  
Veut-il écrire d'aimer ,  
Vénus vient tailler sa plume ,  
Les Graces le font rimer.

Feu divin, que Prométhée  
Alla prendre dans les Cieux,  
Vive image de Protée,  
Rare & cher présent des Dieux,  
Céleste & brillante flamme,  
Je renonce à vos clartés :  
Il faut occuper mon ame  
De plus solides beautés.

Muses, que j'ai tant chéries,  
Je vous quitte désormais ;  
Adieu, douces rêveries,  
Vous ne reviendrez jamais.  
Adieu, Pinde ; adieu, Fontaine ;  
Adieu, lauriers toujours verts ;  
Lieux sacrés, où Melpomène  
M'apprit à faire des vers.

Aussi bien de ma carrière  
Je touche au bout ; & les Dieux  
Commencent de la lumière  
A priver mes tristes yeux.  
Disparoissez, songe aimable ;  
Que l'affreuse vérité,  
Dans le malheur qui m'accable,  
M'offre au moins sa dureté.

Je sens qu'un Dieu se retire :  
C'est ce Dieu qui présenta

A ma jeuneſſe la lyre  
Que Chapelle me prêta.  
Je vais , Déeſſe , à ta gloire ,  
A l'honneur de tes bienfaits ,  
Pendre au Temple de Mémoire  
Les derniers vers que j'ai faits.

*A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME*  
**MONSEIGNEUR DE VENDOME,**

GRAND-PRIEUR DE FRANCE.

*Sur ſon retour à la Cour, en Octobre 1715.*

**O D E.**

J'AVOIS ſuspendu ma lyre  
Au Temple des doctes Sœurs ;  
Les ans , du Dieu qui m'inspire  
Avoient calmé les fureurs :  
Mais , prince , ni la foibleſſe  
De l'âge , ni ſa froideur ,  
Ne peut rien ſur la tendreſſe  
Des ſentimens de mon cœur.

C'eſt elle qui me ranime ;  
Et , malgré mes cheveux gris ,  
Pour toi de quelque ſublime  
Saura paſſer mes écrits.

Est-il Muse , ni Parnasse ,  
Qui jamais eût le pouvoir  
De tenir en moi la place  
Du plaisir de te revoir.

Tel qu'une douce rosée  
Qui rend la vie à nos fleurs ,  
Sur ma trame presque usée  
Tu répands mille douceurs :  
Ton retour , de ma vieillesse  
Fait cette belle saison  
Où jadis l'Enchanteresse  
Eut l'art de remettre Éson.

Reçois le premier hommage  
Des transports que tu me rends :  
Je n'en veux point d'autre usage  
Que de t'offrir mon encens ,  
Chanter une hymne à ta gloire ,  
Et , par des chants immortels ,  
Au temple de la victoire  
Te consacrer des autels.

Là , sur ces riches murailles ,  
D'un marbre blanc de Paros ,  
Je tracerai ces batailles  
Où se trouva mon Héros ,  
Fleurus , Stinkerque , & la plaine  
Où le grand Vendôme & vous ,

Tels que les frères d'Hélène ,  
Se connoissoient à leurs coups.

Quoi ! d'une large blessure  
Ton sang coule à gros bouillons ;  
Et , rougissant ton armure ,  
Fait frémir nos bataillons !  
Le destin , à qui tout cède ,  
Nous fait trop voir en ce lieu ,  
Qu'aux champs Troyens Diomède  
Put jadis blesser un Dieu.

Je te vois , dans ces années  
Qu'Achille étoit au giron ,  
Par l'ordre des destinées ,  
Des Femmes ou de Chiron ,  
Cherchant la gloire ou la guerre  
Jusqu'au-delà de la mer ,  
De ton nom remplir la terre  
Qui vit naître Jupiter.

Au fond du temple est l'image  
Du Rhin parmi ses roseaux ,  
Effrayé que ton courage  
Osât traverser ses eaux :  
C'est-là qu'on te voit à nagé  
Fendre les flots écumeux  
Qu'opposoit à ton passage  
En vain le fleuve orgueilleux

Dès que la fiere Byzance  
Semble, contre nos remparts,  
Vouloir avec insolence  
Déployer ses étendards,  
La noble ardeur de ton zèle  
Saisit cette occasion ;  
Et déjà vole où l'appelle  
Malte & la Religion.

Tu touches la terre à peine :  
De tous côtés, sous tes pas,  
Au seul nom du Capitaine,  
On voit naître des soldats :  
Tout y respire la guerre ;  
Devant toi fuit la terreur  
De ces Vainqueurs de la terre,  
Et contr'eux tourne en fureur.

Tu dis ; & déjà du fable  
Sortent tes retranchemens,  
Digue à jamais redoutable  
A l'orgueil des Ottomans ;  
Prince, ta main qui les trace,  
S'il le faut, bien mieux encor  
A ces cohortes de Thrace  
En disputera l'abord.

Mais laissons à la Déesse  
A cent bouches, à cent voix,

A nous raconter sans cesse  
La grandeur de tes exploits.  
Viens, ma Muse ; viens, paré  
De fleurs pour tous ornemens ;  
De ris, de jeux entourée,  
Viens chanter ses agrémens.

Chante ses talens de plaire,  
Sa droiture, sa bonté ;  
Avec un esprit d'affaire,  
Le brillant de la gaieté ;  
Sans débauche, sans mollesse,  
Le goût de la volupté ;  
Le calme de la sagesse,  
Et jamais d'oïfiveté.

Quoi donc ! dix ans de souffrance  
Et d'un exil odieux,  
Seront-ils la récompense  
De tant de dons précieux ?  
Le ciel, qui l'auroit pu croire !  
En te comblant de grandeur,  
Eût bien moins fait pour ta gloire,  
Qu'il n'a fait par tes malheurs.

Il semble que la fortune  
Cherche, en ton adversité,  
Une preuve non commune  
D'un excès de fermeté ;



De peur même que l'envie  
Ne doutât d'une vertu  
Qui , dans le cours de ta vie ,  
N'auroit jamais combattu.

Après un si long orage ,  
Tu reparois à nos yeux ,  
Tel qu'au sortir d'un nuage ;  
Le Soleil plus radieux  
Dore le haut des montagnes ;  
Et de l'abri des vergers  
Ramène dans les campagnes  
La Mufette & les Bergers.

Agréable solitude ,  
Clichi , reprends tes attraits ;  
Que les soins , l'inquiétude  
Loin de toi vole à jamais !  
Que toujours avec lui-même  
Ton Prince chez toi d'accord ;  
Goûte le bonheur suprême  
D'être arbitre de son fort !



---

CONTRE LA CORRUPTION  
DU STYLE,  
ET LE MAUVAIS GOUT  
DES POETES DU TEMS.

**Q**UOI donc ! quand je veux écrire  
Faut-il appeller toujours ,  
Ou la mère des Amours ,  
Ou le blond Dieu de la lyre ,  
Ou Muses à mon secours ?

Tant de bruit & tant d'enflure  
Tient lieu de fécondité  
A ces Auteurs qu'a jeté  
Dans beaucoup de boursouffure  
Beaucoup de stérilité.

Pour toi , mon guide fidelle ,  
Qui hais l'affectation ,  
Reine de l'invention ,  
Tu viens , sans que je t'appelle ,  
Chère imagination !

Alors , au lieu de pensée ,  
D'antithèses & de traits ,  
Tu me fournis des portraits ,

Qu'à leur manière aisée  
L'on voit que toi seule as faits.

Là, point d'épithète en rime,  
De pointe, de sens retors,  
Ne vient former les accords  
De ce sec & dur sublime  
Pour qui Roi fait tant d'efforts.

C'est dans un Dictionnaire  
De rimes que prend Houdart  
Ce bel effort, cet écart,  
Qui, froids enfans d'un Libraire,  
Sentent trop la peine & l'art.

Féconde sans artifice,  
Quand tu viens à t'enflammer,  
Quoi que l'on veuille exprimer,  
Les mots servent ton caprice,  
Et s'empressent à rimer.

Tu fais ces belles images,  
Ce tour facile & badin ;  
Ces fleurs qui, comme un jardin,  
Émaillent les badinages,  
De Chapelle & Sarrafin.

Du Poète de Sicile  
Qu'est devenu le hautbois,  
La flûte & la douce voix  
Dont Moschus, dans une Idylle,  
Chantoit les prés & les bois.

Beau pinceau rendre & fertile ,  
Où sont ces vives couleurs ,  
Que pour peindre les douleurs  
Vint emprunter de Virgile  
Philomèle en ses malheurs !

Catulle , Gallus , Horace ,  
Aux soupers de Mécénas ,  
N'égayoient point le repas  
De vers obscurs qu'au Parnasse  
Phébus même n'entend pas.

Comme parle la Nature ,  
L'on parloit au siècle heureux  
Qu'Auguste rendit fameux ,  
Moins que son bon goût qui dure  
Encore chez les Neveux.

Mais bientôt après suivirent  
En foule les faux brillans :  
Depuis ces malheureux tems  
Les Dubertas refleurirent  
Au Café de la Laurens.

C'est là que Verdun admire  
Gâcon , Lucain , Martial ,  
Et que ce Provincial  
Vante les Concerts qu'inspire  
Et Rome & l'Escorial.

Paix là ! j'entends Pinprenelle  
Qui , géométriquement  
Par maint beau raisonnement ,  
Fait , à la pointe fidelle ,  
Le procès au sentiment.

Le dur , l'enflé , le bizarre  
A sa voix reprend vigueur ;  
De son École l'Auteur  
Le plus plat se croit Pindare :  
Danchet même a cette erreur.

Mais , quoique dans leur chimère  
Ils foulent Malherbe aux pieds ;  
Je n'y vois que des Frippiers  
Retourner l'habit d'Homère  
Dans leurs vers estropiés.

Ferrand , chez qui se conserve  
Dans un esprit vif & doux ,  
Ce qui reste de bon goût ,  
C'est toi qu'Apollon réserve  
Pour opposer à ces fous.

Sauve ta chère Patrie  
De l'invasion des Goths ,  
Qui , montés sur de grands mots ,  
Ramènent la barbarie  
En triomphe chez les Sots.

## P L A I N T E

## S U R L A M O R T

*DE MONSIEUR LE MARQUIS**DE LA FARE.**Le 28 Mai 1712.*

**L**A FARE n'est donc plus ! la Parque impitoyable  
A ravi de mon cœur cette chère moitié.

Pourquoi , cruelle , par pitié ,

A tous mes vœux inexorable ,

Me laisses-tu traîner ici de tristes jours ?

Étranger dans le monde , il m'est insupportable.

J'y languis , privé du secours ,

Et de ce charme inexplicable

Dont depuis quarante ans jouit mon amitié.

Je te perds pour jamais , ami tendre & fidelle ;

Toi , donc le cœur toujours conforme à mes desirs

Goûtoit avec le mien la douceur mutuelle

De partager nos maux ainsi que nos plaisirs :

Flatté que ta bonté ne me fit point un crime

De mes vices , de mes défauts ,

Je te les confiois , sans perdre ton estime ,

Ni que cela m'ôtât rien de ce que je vaux.

La trame de nos jours ne fut point assortie  
 Par raison d'intérêt, ou par réflexion ;  
 D'un aimant mutuel la douce sympathie  
     Forma seule notre union :  
     Dans le sein de la complaisance  
     Se nourrit cette affection,  
 Dont en très-peu de tems l'aveugle confiance  
     Fit une forte passion.

On te pleure au Parnasse, on te pleure à Cythère ;  
 En longs habits de deuil, les Muses, les Amours,  
 Et ces Divinités qui donnent l'art de plaire,  
 De ta pompe funèbre ont indiqué les jours :  
     Apollon veut qu'avec Catulle  
     Horace conduise le deuil ;  
 Ovide y jettera des fleurs sur ton cercueil,  
 Comme il fit autrefois au bûcher de Tibulle.

Puisse la fidelle Histoire,  
 Cher LA FARE, des honneurs  
 Que t'ont rendu les neuf Sœurs,  
 Aux siècles à venir faire passer ta gloire !  
 J'espère, & cet espoir seul console mon cœur ;  
 Qu'en éternisant ta mémoire,  
 J'éterniserai ma douleur.

J'appelle à mon secours, Raïson, Philosophie,  
 Je n'en reçois, hélas ! aucun soulagement.  
 A leurs belles leçons, insensé qui se fie !  
 Elles ne peuvent rien contre le sentiment,

J'entends que la raison me dit que vainement  
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède,  
Mais je verse des pleurs dans le même moment ;  
Et sens qu'à ma douleur toute ma vertu cède.

O Mort ! faut-il en vain que je vous sollicite ?  
L'ordre que la nature a mis,  
Veut que j'aille bientôt rejoindre mes amis :  
Tout ce qui me fut cher a passé le Cocyte.  
En vain je cherche encore ici quelque agrément ;  
Mes jours font un tissu de douleur & de peine :  
Chaque heure, chaque instant m'apporte un chan-  
gement ,  
Me dérobe un plaisir , ou me fait un tourment.  
Pourquoi n'osai-je rompre une fatale chaîne ,  
Qui m'attache à la vie , & m'éloigne du port ?  
Il faudroit au moins que le Sage ,  
Quand il le veut , eût l'avantage  
D'être le maître de son sort.





---



---

*É P I T A P H E*

*POUR M. DE TURENNE,*

*A Saint-Denis.*

---

D. O. M.

**S**TA quisquis es,

Et ingemisce

Ad fatalem bellici fulminis ictum,

Quo

Tota insonuit Europa,

Percussa Gallia,

Cæsus TURENNIUS,

Longa triumphorum series interrupta

**HIC JACET**

Serenissimus Princeps Henricus-Mauritius

DE LA TOUR D'AUVERGNE,

Supremus Gallicorum Exercituum Dux,

Cui

Bellorum Socio,

Victoriarum Comiti,

**LUDOVICUS MAGNUS**

Inter tot sacros Regum Cineres

Monumentum erigi jussit.

## INSCRIPTION

*Pour mettre sur un Cadran , à Anet , où  
le Soleil étoit peint en haut dans son char ,  
& toute cette belle maison au-deffous , en  
perspective.*

**P**HœBE , nihil toto spectabis amœnius orbe ꝓ  
Hic utinam volucres sistere velles equos !  
Tempora nec fluerent , nostri nec , Phyllis , amores ,  
Nec veniet tacito curva senecta pede.

## SUR LA PRISE

DE STRASBOURG ET DE CASAL ;

*Au même jour.*

**A**RGENTINA ferox , & longâ pace tumescens  
Submisit nostro colla superba jugo :  
Attonitæ stupere Alpes , fluitantia muris  
Casalis , Lodoix , cùm tua signa vident.  
Eridanus , Rhenusque pater , submissus uterque  
Captivas sub te volvere gaudet aquas :  
Sic nihil est toto , quod non tibi serviat orbe ,  
Æquis enim mundi dignior imperio ?

---



---

**ESSAIS DE QUATRAINS ,**

*Que le feu Roi m'avoit voulu faire  
faire pour les Tableaux de la grande  
Galerie de Versailles.*

✦ ————— ✦

**SUR** le Tableau du Sallon du bout de la  
Galerie, du côté de la Chapelle, qui repré-  
sente la triple Alliance, par une Forge de  
Vulcain, où l'Allemagne, la Hollande &  
l'Espagne font forger des armes.

**C**ERNIS ut invisæ coeant in foedera gentes,  
Germani, Batavique Duces, & fortis Iberus,  
In furias, ignemque ruunt, & falce relictâ,  
Undique ligones rigidum curvantur in ensem.

✦ ————— ✦

**SUR** le Tableau qui représente le passage du  
Rhin, où le Roi est peint, renversant ce  
fleuve, qui veut s'opposer à son passage,  
dans un char que la Victoire accompagne.

**Q**UI D frustra tumidas Rhenus pater objicit undas?  
Jam stat in adverso Lodoicus litore, & instar  
Fulminis obstantes momento disjicit arces,  
Et rapidos circumvolitat victoria currus.

## L E T T R E

A MILORD GALLOWAI,

Qui lui avoit fait demander ses Ouvrages par  
Madame la Duchesse DE BOUILLON, au  
mois de Février 1714.

SE peut-il, Milord, qu'un homme qui s'est fait en Europe un aussi grand nom que vous, dont la tête & la main ont eu tant de part aux mouvemens qui l'ont agitée, se ressouvienne encore d'un pauvre libertin que sa mauvaise santé & beaucoup de réflexions ont rendu philosophe ? Quand la bonté de votre cœur, & cette amitié dont vous m'avez autrefois honoré, vous en rappelleroient quelque souvenir, comment pouvez-vous *aliquid meas putare nugas*, jusqu'au point d'avoir la curiosité de les voir, & de me les demander avec empressement ? Ces malheureux enfans de l'oïveté & de la chaleur de mon imagination, m'ont échappé en dépit des conseils de la raison & de la sagesse : mais si j'ai été assez fou pour les produire, j'ai été, graces au ciel, assez sage pour ne les donner jamais à personne, & les condamner à une éternelle obscurité. Cependant, Milord, comment vous résister ? Votre nom, votre considération, notre ancienne amitié, l'amour-propre que vous savez si bien

flatter par un empressement qui me fait tant d'honneur , sont de trop fortes armes pour que je puisse me défendre , sur-tout quand vous me faites demander mes folies , plutôt que mes ouvrages , par cette princesse adorable , à qui le ciel , avec tous les talens de plaire , a donné encore les lèvres de la persuasion. Avec un homme aussi sage que vous , il est inutile de prendre la précaution de vous prier très-humblement & de vous conjurer même , par tout ce qu'il y a de plus sacré dans les liens de l'amitié & de la société , de ne jamais laisser sortir de vos mains , ni copier , par qui que ce soit sur la terre , ce que je ne puis vous refuser. Quel malheur , & quel désagrément pour moi , si de certaines choses que je vous envoie échappoient en Hollande ! on les imprimeroit ; malheur où je suis déjà tombé pour d'autres bagatelles. Cela pourroit revenir ici , où l'on traiteroit peut-être de dogmes de libertinage , ce qui n'est en effet que des jeux , & des caprices d'une imagination trop échauffée. Quoi qu'il en soit , si ces rêveries peuvent occuper un moment votre loisir , & vous plaire , je suis trop payé du peu qu'elles m'ont coûté , mais sur-tout je défavoue ces enfans infortunés , s'ils ne vous marquent bien de ma part la vénération toute particulière , le respect & la tendresse avec laquelle je suis de tout mon cœur , Milord , votre très-humble & très-obéissant serviteur.

A

A SON ALTESSE  
MADAME LA DUCHESSE  
DE BOUILLON,

*Sur la mort de M. l'Evêque Duc de Langres.*

Vous avez perdu, Madame, un ami fidèle & cher. C'est un bien si rare & si précieux, que j'ai cru devoir vous témoigner la part sensible que j'ai prise à votre chagrin. Mon compliment fait le panégyrique de la bonté de votre cœur. Il n'est guère de choses au monde que je loue aussi souvent que vous; il n'est rien dont je me souviens avec tant de plaisir, que de tous les agrémens de votre esprit & de votre personne. La perte que vous avez faite, se réparera très-difficilement; on trouve plus aisément vingt Amans qu'un Ami. Vous aurez des Adorateurs par-tout où il y aura des hommes avec du goût. Le tems seul, & un long commerce établit la confiance qui fait toute la douceur & la solidité de l'amitié. Heureux le Mortel à qui votre cœur destinera la place qu'y tenoit M. de Langres! La mériter a toujours fait mes plus ardens desirs; la remplir feroit tout mon bonheur; puisque je vous ai, dès il y a long-tems, voué un tendre attachement, que l'absence & le tems n'effaceront jamais.

## A L A M Ê M E.

*Sur la mort de Mde. la Duchesse DE MAZARIN.*

J E pleure avec vous, Madame, la perte de Madame votre Sœur, que la bonté de son cœur vous rendoit si chère, & que ses qualités personnelles vous rendoient si aimable, que vous en aviez fait, plus encore par raison que par les sentimens de la nature, l'objet le plus tendre & le plus digne de votre amitié. Les mêmes façons de penser, les même talens de plaire, la supériorité d'esprit, tout avoit contribué à former, entre Madame de Mazarin & vous, tant de sympathie & tant d'amitié. La mort vient d'en rompre les nœuds. Ne cherchez point à réparer cette perte; vous ne retrouverez que perfidie & fausseté dans le reste du monde. Cherchez à l'oublier; employez, pour vous consoler de la mort de Madame votre Sœur, le même courage & la même fermeté dont elle s'est servie pour la mépriser. Je fus hier au Port-Royal, pour partager votre douleur, malgré la goutte que j'avois, & que j'ai encore très-douloureuse. Voilà la troisième atteinte que j'en ai depuis six mois. Ce sont des avertissemens de la Nature, pour nous préparer à la fin de la vie. Je me consolerais de la briéveté de ces jours malheureux qui me ref-

tent, par le plaisir d'en passer la plus grande partie avec vous, & de vous marquer, Madame, par mille respects & mille marques d'attachement, combien je suis, &c.

---

A L A M Ê M E.

**O**N m'a dit, Madame, que vous aviez tous les soirs des ressentimens de fièvre; que vous ne dormiez point, & qu'en un mot votre santé n'étoit point bonne. L'inquiétude extrême que j'en ai, a suspendu les douleurs de ma goutte. Par ce remède affreux je ne veux point guérir. J'envoie savoir des nouvelles de l'état où vous êtes. Puissent-elles être assez bonnes, pour me faire ressentir mes maux, en apprenant que les vôtres sont passés! la fatigue d'un voyage précipité, l'agitation de la poste, votre inquiétude, votre douleur, enfin tout l'empressement & les devoirs de l'amitié la plus tendre, vous ont attiré tous vos maux. Les Dieux prennent peu soin de ce qui se passe ici-bas, *ea cura quictos exagitat*, puisque tant de bonnes actions sont si mal récompensées. Pour moi, je n'ai souffert encore que pour avoir fait les actions les plus louables que pouvoit jamais faire un homme de bien; & n'ai trouvé de persécutions, que pas



les endroits où je méritois des récompenses :  
*Cùm rapiant mala fata bonos , ignoscite fasfo ,  
sollicitor nullos esse putare Deos.* J'ai appris  
que vous vouliez faire un voyage à Frêne. Per-  
mettez-moi de vous conjurer de n'en rien faire.  
Votre tempérament déjà assez délicat , a été  
ébranlé ; routes les humeurs sont en mouvement :  
laissez rétablir dans la machine le calme & le  
repos dont elle a besoin. Après ces conseils , trou-  
vez bon que je vous en donne encore un plus  
utile à votre santé. La vivacité de votre tempé-  
rament souffre trop de chagrins ; songez à dissiper  
votre douleur. Vous avez satisfait aux devoirs de  
la nature , & à la tendresse de votre cœur. Défor-  
mais jettons des fleurs sur le tombeau de Madame  
de Mazarin ; faisons des hymnes à l'honneur de  
sa beauté , des vers à la louange de son esprit &  
de son courage. Voilà les leçons de la Philoso-  
phie , qui , sans rien dérober à la tendresse du  
cœur , ne permettent pas de pleurer trop long-tems  
des maux sans remède. Puissent ces leçons de la  
raison , & mes conseils , vous engager à ménager  
votre santé , & à conserver votre personne , qui  
fait tout le plaisir de vos amis !



## A LA MÊME.

*De Fontenay.*

**D**EPUIS que je suis parti de Paris , de tous les plaisirs de la vie aucun ne m'a tenté , Madame , que celui de vous écrire. J'avois beaucoup de choses utiles & agréables , que je pouvois & que je devois faire ; je n'en ai point trouvé qui le fût tant pour moi , que de n'en faire aucune. Voilà le portrait en trois paroles d'une profonde paresse , ou de l'état où , graces au ciel & à quelque peu de raison , je suis depuis quinze jours à la campagne.

Ici , malgré l'ennui que cause votre absence ,  
Je respire un air pur , & vois luire un beau jour ;  
J'entretiens à loisir mes douces rêveries.  
Les soins ne volent point sur l'émail des prairies ,  
Comme au tour des palais d'une orageuse cour.  
Ni la crainte , ni l'espérance  
Ne troublent le repos de cet heureux séjour ;  
Et les traits même de l'amour  
Y respectent mon indolence.  
Si l'on y connoît les desirs ,  
Les ardeurs & l'impatience ,  
C'est pour pouvoir trouver le comble des plaisirs  
Dans le sein de la nonchalance.

Une éternelle complaisance  
 En bannit l'amoureux tourment.  
 Un peu d'amour, beaucoup d'aisance,  
 A mon avis, c'est aimer sagement.  
 Quand on a passé la trentaine,  
 Ne fût-ce que d'un seul moment,  
 On ne doit porter seulement  
 Qu'une douce & facile chaîne ;  
 Et je crois, Princesse, qu'alors,  
 Si l'amour coûte quelque peine,  
 Ce ne doit être au plus qu'une peine du corps.



## L E T T R E

DE M. DE LA FARE,

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE BOUILLON,

*Sur ce qu'elle lui reprochoit son oubli, dans  
une Lettre à l'Abbé DE CHAULIEU.*

**Q**UAND j'entendis celle que j'aimai tant,  
 Sur mon oubli me faire une querelle,  
 Peu s'en fallut que mon cœur à l'instant  
 Ne me quittât pour voler après elle :  
 Il avoit du chemin fait plus de la moitié.

Lorsqu'Amour lui dit : Téméraire,  
Je veux bien te donner un avis par pitié ;  
Tu prends pour de l'amitié  
Un simple desir de plaire.

Voilà, Madame, au vrai, l'effet que m'a fait  
le charmant reproche que vous me faites dans la  
lettre que vous avez écrite à l'abbé de Chaulieu.  
Que si j'étois assez heureux pour vous plaire autant  
que lui, *Sublimi feriam sidera vertice.*



---

OUVRAGES  
DE GALANTERIE.

---

VOYAGE

DE L'AMOUR ET DE L'AMITIE,

ENVOYÉ pour Etrennes à Madame \*\*\* ,  
le premier jour de 1695.

L'AMOUR partant de Cythère  
Pour se rendre auprès d'Iris,  
Inquiet de n'oser faire  
Seul ce voyage à Paris :  
Viens, dit-il à l'Amitié,  
Viens, chère Sœur, par pitié,  
Servir de guide à ton Frère ;  
Car je ne veux pas qu'en ce jour,  
Quoi que ce Conteur publie,  
Il soit dit que la Folie  
Serve de guide à l'Amour.  
Chacun de nous a ses charmes :  
Je te prêterai mes armes ;  
Prête-moi, ma chère Sœur,  
Ton air sage, ta douceur,

Cette tendresse durable ,  
De qui la solidité  
Souvent n'est pas moins aimable  
Que l'est ma vivacité.  
Cela dit , pour ce voyage  
Ces Dieux troquent d'équipage.  
Ils volent. Sur leur passage ,  
On vit d'abord s'enflammer  
Tout ce qui , dans la nature ,  
Jusques à cette aventure ,  
Avoit refusé d'aimer.  
Plus de bergère cruelle ;  
Plus de malheureux berger.  
Chacun qui voulut changer  
Trouva maîtresse nouvelle :  
Qui resta fidelle amant  
Retrouva dans sa maîtresse ,  
Pour un reste de tendresse ,  
Un nouvel empressement.  
Les amis se réchauffèrent ;  
Tous les cœurs se renflammèrent ;  
On s'aima même à la Cour ;  
Et la triste indifférence  
Sentit , dans son froid séjour ,  
Échauffer son indolence  
Aux approches de l'amour.  
Tandis qu'avec diligence  
Ces Dieux traversent les airs ,  
La nuit , déployant ses voiles ,  
C r.

D'un crêpe semé d'étoiles  
Enveloppa l'Univers.  
Iris cependant, livrée  
Aux charmes d'un doux sommeil,  
De ses pavots enivrée,  
Attendoit que son réveil  
Sur son teint eût fait éclore  
Bien plus de fleurs que l'aurore  
N'en avoit fait naître encore  
Sur le chemin du Soleil ;  
Quand, tout-à-coup, à sa porte  
Cette belle entend du bruit.  
Qui, dit-elle, de la sorte,  
Ose entrer ici la nuit ?  
C'est un enfant misérable,  
Répond d'un ton pitoyable  
Cet enfant maître des Dieux,  
Qui vient chercher dans ces lieux  
Un asyle à sa misère,  
Auprès de vos agrémens.  
Je suis chargé par ma mère  
Pour vous de cent complimens.  
On me bannit, on me chasse ;  
On m'ôte jusqu'à mes traits.  
Je trouve dans ma disgrâce  
Peu de cœurs assez bien faits  
Pour me donner encor place :  
On me traite de cruel,  
On me traite de parjure ;

Et, sans être criminel ,  
Il n'est de sorte d'injure  
Dout je ne sois accablé :  
On dirait que j'ai troublé  
Tout l'ordre de la nature.  
Cependant, quelle imposture !  
Sans moi, les hommes n'auroient  
Qu'une languissante vie :  
Je fais naître leurs desirs ;  
Je fais ces ardens plaisirs  
Par qui leur ame est ravie,  
Sans moi qu'ils ignoreroient :  
Et je vois leur injustice  
Oublier tous mes bienfaits ;  
Et, sur le moindre caprice,  
Traiter même de supplice  
Les biens que je leur ai faits.  
Votre pitié vous engage  
Au secours des malheureux,  
Votre cœur est généreux ;  
Et, par un doux assemblage,  
J'ai toujours vu la bonté  
Compagne de la beauté.  
Pour un enfant maltraité,  
Dit Iris, votre langage  
Me paroît bien douxereux.  
Avec ce ton langoureux,  
Cet air doux, cet équipage,  
Ne seriez-vous point l'Amour ?



Je le fais ; mais las ! je n'ose  
Vous parler de mon retour.  
Je fais que je suis la cause  
D'un nombre infini de maux ,  
Dont l'affreuse jalousie  
Et la triste frénésie  
Ont troublé votre repos.  
Qui fit seul votre souffrance ,  
Veut faire votre bonheur :  
Et je viens , en récompense ,  
Vous faire présent d'un cœur  
Digne de votre tendresse :  
Comme il n'est point aujourd'hui ,  
Hormis vous , d'autre maîtresse  
Au monde digne de lui ;  
De mille & mille agrémens  
Votre ardeur sera suivie ;  
Et vos doux engagements  
Feront , de tous les momens  
D'une si charmante vie ,  
Autant de jours de printems.  
Le moyen à ta parole ,  
Dit Iris , d'ajouter foi !  
Volage , n'est-ce pas toi ,  
Qui , sur cet espoir frivole ,  
Trompas ma crédulité ?  
J'en conviens ; la vérité  
N'est pas toujours mon partage ,  
Répond l'Amour ; mais je gage

Que de ma sincérité  
La caution que j'amène  
Va rassurer votre cœur :  
L'Amitié , ma chère Sœur ,  
S'engage avec moi sans peine  
A tenir tous les sermens  
Que dans l'ardeur de vous plaire ,  
Entre mes mains s'en va faire  
Le plus loyal des amans.  
Ta prudence est non commune ,  
Amour , en cette action.  
Qui fut ( soit dit sans rancune )  
Si sujet à caution ,  
Fait très-bien d'en mener une  
En pareille occasion :  
Sans elle , accepter je n'ose  
Ce cœur que l'on me propose :  
Avec elle , je le veux ;  
Et , sans vous laisser morfondre  
Plus long-tems ici tous deux ,  
Si votre Sœur veut répondre  
De joindre sa vérité  
A votre vivacité ,  
J'accepte , Amour , avec joie  
Le cœur que Vénus m'envoie ,  
Et je signe le traité.

E N V O I .

Mon Iris , exprès pour vous  
Ces Dieux ont fait ce voyage.

Il doit vous être assez doux  
Qu'à s'accorder on engage  
Ces maîtres de l'univers,  
Qui vont rarement ensemble.  
Fasse le ciel que les vers  
De celui qui les rassemble  
Pour vous seule dans son cœur,  
Iris, aient l'art de vous plaire ;  
Vous, qui seule pouvez faire  
Sa fortune & son bonheur !  
Puisse la nouvelle année  
Passer comme une journée,  
Ses jours comme des moments !  
Que du reste de nos ans  
La course soit fortunée !  
Et que notre destinée  
Nous fasse, avec ces beaux jours  
Si doux, si dignes d'euvie,  
Trouver la fin de la vie  
Dans la fin de nos amours !



LETTRE  
POUR ÉTRENNES

A MADAME D\*\*\*,

*Le premier jour de l'an 1700.*

AUTREFOIS l'amour vainqueur  
Dans mon cœur,  
Aujourd'hui t'eût étrennée ;  
Mais il est mort, l'autre année,  
De douleur.

Retire un enfant si beau  
Du tombeau ;  
Sa Mère & moi t'en convie,  
Et mieux en feras servie  
De nouveau.

Pour le plaisir de ma vie  
Je te prie,  
Reprends l'éclat de beauté  
Que Vénus t'avoit ôté  
Par envie.

Par malice, amour vous donne ;  
Ma mignonne,

Ses agrémens & ses traits ,  
Tout exprès ,  
Pour vous rendre plus friponne.

Depuis que vous croyez à la Métempfycofe ; je crois aux apparitions d'esprit. J'y suis plus confirmé que jamais. Marot m'est apparu cette nuit. Je l'ai reconnu d'abord à un rouleau d'étrennes qu'il avoit faites autrefois pour toutes les femmes & les filles de la Cour de François I. Je viens, m'a-t-il dit gracieusement, vous marquer la reconnoissance que j'ai de l'honneur que vous faites tous les jours à mon style, de vous en servir ( sans l'amour-propre, je dirois, plus tendrement que moi ). Je vous apporte des étrennes que je fis hier aux Champs-Élysées, pour Madame D\*\*\*, à votre intention. Elle est pour le moins aussi friponne que Madame la grande Sénéchale, & aussi enjouée que Tallard, pour qui j'en ai tant fait ; mais elle est cent fois plus aimable ; croyez-moi, avec ses défauts & ses agrémens, elle vaut mieux que toutes les autres femmes ; ne la quittez jamais... Je me suis mis à rire, & ne lui ai répondu autre chose, sinon : *Qu'on mène aux champs ce cocardeau.* Et depuis quand, mon bel ami, qui faites le prêcheur, êtes - vous devenu si raisonnable ? Vous auriez mieux fait de conserver tant de prudence pour empêcher que votre valet ne vous pliât la toi-

lette , & n'oubliât rien , fors de vous dire adieu. Quoi ! toujours des brocards ! m'a-t-il dit. Ne vous moquez pas tant de moi ; je viens d'écrire à François I , qui me fera donner des habits. En attendant , en voilà qu'un bon garçon , pour qui j'ai travaillé , & que j'ai bien servi , m'a prêtés : il est ribleur comme mon valet , mais plus gracieux que lui. A ces mots j'ai levé les yeux , & j'ai vu Marot avec des ailes & un carquois. J'ai pris cet équipage pour un vieil habit de l'Amour , qui le lui avoit prêté. Cependant cela n'a pas laissé de m'embarasser ; car à la tendresse qu'il y a dans les Étrennes que je vous envoie de sa part , je n'ai su si c'étoit Marot en habit de l'Amour , ou plutôt l'Amour déguisé en Marot , qui les avoit faites. Mandez-moi , Madame , quand vous les aurez lues , ce que vous en pensez.

---

S T A N C E S.

**T**racis toujours fidèle & toujours malheureux ,  
 Tandis que ses moutons erroient parmi la plaine  
 Entretenoit en vain de l'ardeur de ses feux  
 Daphné toujours aimable , & toujours inhumaine.

Cependant qu'il se désespère ,  
 Un loup vient ravir un agneau :

Laisse, s'écria la bergère,  
Laisse-là les soupirs, & songe à ton troupeau.

Depuis que pour vous je soupire,  
Hélas! votre injuste rigueur  
M'apprend trop à souffrir un plus cruel martyre;  
Je vous laisse ravir mon cœur,  
Sans oser qu'en tremblant m'en plaindre & vous  
le dire.

---

## S T A N C E S

*Qui sont en Chanson.*

**Q**UE de chagrins, de tourmens, & d'alarmes;  
Ingrate Isis, tes rigueurs m'ont coûté !  
Faut-il encor que je verse des larmes,  
Pour déplorer ton infidélité ?

Tu me jurois une amour éternelle,  
Et cependant tu me manques de foi ?  
Crois-tu trouver un amant plus fidelle ?  
Il n'en est point qui t'aime autant que moi.

Ce beau berger, à qui seul tu veux plaire,  
Sent pour Phylis & pour toi même ardeur :  
Quand tu m'aimois, la reine de Cythère  
N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

**T**es faux sermens , ni tes trompeuses larmes ,  
**N'**ont pu ternir l'éclat de ta beauté.  
**R**eviens , Iris : en faveur de tes charmes ,  
**J**e ferai grace à ta légèreté.

## J O U I S S A N C E .

**A** M O U R , qu'injustement j'ai blâmé ton empire !  
**D**es maux que j'ai soufferts ai-je dû m'offenser ,  
    Quand tu viens de récompenser  
**D'**un moment de plaisir un siècle de martyre ?  
**J'**ai fléchi mon Iris après de longs soupirs  
    Ce cher objet de mes desirs ,  
**C**erte insensible Iris , cette Iris si farouche ,  
**D**ans mille ardens baisers vient de plonger mes  
    feux :  
**P**our goûter à longs traits ce nectar amoureux ,  
**M**on ame toute entière a volé sur ma bouche.  
    J'ai savouré la fraîcheur  
    De ses lèvres demi-closés :  
    Sa bouche avoit la couleur ,  
    Son haleine avoit l'odeur  
    Et le doux parfum des roses.  
**J**e ressentis alors une douce langueur  
**S'**emparer de mes sens , & couler dans mon cœur :  
**D'**amour & de plaisir nos yeux étincelèrent ;  
**M**on cœur en tressaillit , nos esprits s'allumèrent ;



Et , livrés l'un & l'autre à nos emportemens ,  
 Nous cherchâmes le sort des plus heureux amans  
 Sans voix , sans mouvement , mon Iris éperdue  
 Laissoit mille beautés en proie à mon ardeur ;

Comme elle oublioit sa pudeur ,

J'oublois lors ma retenue ;

Et je me souviens seulement ,

Que , dans ce bienheureux moment ,

Par l'excès du plaisir , nos forces suspendues ,

Nos corps entrelacés , nos ames confondues ,

Nous laissèrent livrés aux transports les plus doux ,

Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.

Puissions-nous , mon Iris , dans ces ravissèmens ,

Passer ces heureux jours que donne la jeunesse !

N'envions point aux Dieux leur immortalité ,

Puisque , dans la brièveté

De ces jours malheureux que leur bonté nous laisse ,

L'amour y fournit des momens

Dont les transports & la vitesse

Valent mieux que l'éternité.

---

## RACCOMMODEMENT.

**C'**EST dans le palais de l'Amour

Qu'il faut finir notre querelle ;

Le lit d'une paix éternelle

Est le voluptueux séjour.

Là n'habitent jamais la discorde & la guerre ;  
C'est le lieu que Vénus choisit pour ses ébats ;  
C'est le champ fortuné de mille doux combats,  
Qui ne dépeuplent point la terre :

On n'y voit voltiger que les ris & les jeux ;  
Même , cet enfant dangereux ,  
En qui toute malice abonde ,  
Pour n'y porter que ses attraits ,  
Trempe la pointe de ses traits ,  
Dont il désole tout le monde ,  
Dans un nectar que la beauté

Fait couler mollement d'une source féconde ,  
Comme un torrent de volupté.

C'est là que dans tes bras j'adorerai ces charmes  
Qui font ton infidélité.

Ah ! s'ils font quelquefois la source de mes larmes ,  
Ils le font en ce lieu de ma félicité.

Sûre de ton impunité ,  
Viens , Lesbie avec confiance  
Que tes graces & ta beauté  
Te vont tenir lieu d'innocence ;  
Et tu verras mon indulgence  
Trancher nos éclaircissmens ;  
Et bientôt mes emportemens  
N'exiger d'autre pénitence

Que la douce fureur de tes embrassemens.



---



---

A MADAME D\*\*\*,

*Pour la prier de venir passer la soirée avec lui*

**V**IENS ce soir, viens jouir du pouvoir de  
charmer :

Rends grace au Ciel qui te donne,  
Avec l'art d'être friponne,  
Celui de te faire aimer.

Je t'aimerois bien moins si tu m'étois fidelle ;

Moins de conformité nous uniroit tous deux :

Le Ciel, entre fripons, forme d'aimables nœuds,  
Dont la durée est éternelle.

L'amour, cet enfant libertin,  
Hait tout ce qui sent le ménage ;  
Sa Mère, pour être volage,  
Ne perd rien de son air divin.

Ce Dieu, qui sur mon cœur n'employa d'autres  
armes

Que les traits de ta beauté,  
Parmi la foule de tes charmes

Prendra soin de cacher ton infidélité,

Qui n'a pu jusqu'ici te rendre moins aimable.

Ah ! sur-tout dans les yeux porte ce trait vainqueur,

Qui cent fois sous tes loix a ramené mon cœur ;

Et ne crains pas ainsi de paroître coupable.

*Monsieur le Prince m'ordonna de faire des Vers un peu libres , qu'il vouloit faire chanter à la porte de la Maison de Sylvie à Chantilly, où devoit venir coucher M. le Prince DE CONTI, deux jours après son mariage.*

**S**ÉJOUR délicieux, retraite consacrée  
 A chanter autrefois les peines de l'amour ;  
 Vous êtes, dans cet heureux jour,  
 Pour ses seuls plaisirs préparée.  
 C'est à toi, Prince charmant,  
 D'achever la métamorphose,  
 En y faisant toute autre chose  
 Que d'y soupirer vainement.

Puissant Dieu des jardins que tout amant révère,  
 Prête-nous un secours à présent nécessaire ;  
 Viens répandre en ces lieux tes dons & ta vertu,  
 Sur un jeune Héros qu'un doux hymen engage ;  
 Qui, malgré son grand courage,  
 Nous paroît trop abattu.  
 Tel époux de bonne mine,  
 De grand air, de taille fine,  
 Pour les combats d'amour paroissoit un trésor,  
 Dont l'épouse en confidence  
 Dit, après l'expérience,  
 Tout ce qui reluit n'est pas or.

Qui veut aller trop loin , Prince , souvent recule  
 - Modère un peu ton amoureuse ardeur :  
 Pour avoir la valeur d'Hercule ,  
 On n'est pas obligé d'en avoir la vigueur.

Adieu , c'est assez brocardé.  
 Satisfais tes desirs , contente notre envie ,  
 Fais de la maison de Sylvie  
 Sortir , si tu peux , un Condé.



## SUR UNE BROUILLERIE.

JE goûte loin de vous , en de paisibles lieux ,  
 Un repos que par-tout troubloit votre présence ;  
 Mais , hélas ! je sens que l'absence  
 Me guérit trop du mal que m'avoient fait vos yeux.

Que me sert la beauté d'un si riant séjour !  
 Mon cœur n'y connoît plus ni desirs , ni tendresse ;  
 Il est vrai , j'y retrouve encore une maîtresse ;  
 Mais , hélas ! je n'y puis retrouver mon amour.



## SUR UNE INFIDÉLITÉ.

**P** R É s , côteaux , aimables fontaines ,  
 Lieux où l'amour me fit tant de fois revenir ,  
 Témoins de mes plaisirs , confidens de mes peines ,  
 Pourquoi me rappeler un si doux souvenir ?  
 Vous qui vîtes Chloé si tendre & si fidelle ,  
 Hélas ! vous ignorez que l'ingrate a changé :  
 Cessez de retracer à mon cœur affligé  
 L'image d'une ardeur & si vive & si belle.  
 Et toi , qui si souvent me redis dans ces bois  
 Le sacré nom de l'infidelle ,  
 Écho , redis-le-moi pour la dernière fois.

## MADRIGAUX.

**M** O N Iris m'est toujours fidelle ;  
 Nous sommes l'un de l'autre également contents ;  
 Je n'ai lieu de me plaindre d'elle ,  
 Que de l'aimer depuis quatre ans :  
 Cependant cela seul fait toutes nos querelles.

Hélas ! faut-il donc voir ainsi  
 S'échapper malgré nous nos ardeurs mutuelles ?  
 N'étoit-ce point assez que le tems eût des ailes ?  
 Pourquoi , volage Amour , en avez-vous aussi ?



**A**P R È S de longs soupirs , j'ai fléchi ma Climène ;  
 Depuis cet heureux jour , je sens mourir un feu  
 Qui brûla tout le tems qu'elle fut inhumaine.  
 Hélas ! si tes plaisirs doivent durer si peu ,  
 Pourquoi , volage Amour , coûtent-ils tant de peine ?



**Q**U'IL aime dès demain , qui n'a jamais aimé ;  
 Et quiconque aima dans sa vie ,  
 Qu'il aime encor demain : & c'est là , ma Lesbie ,  
 Ce que je fais depuis que vous m'avez charmé.



**Q**U O I que nos Docteurs puissent dire  
 Du bonheur que là-haut goûtent les Bienheureux ,  
 Le vrai paradis où j'aspire ,  
 C'est d'être toujours amoureux.



## A M. DE VILLIERS,

*Pour l'inviter à venir entendre jouer du  
Clavecin Mlle. CERTAIN, dont il étoit  
amoureux.*

JE dois ce soir voir une belle,  
Dont le savoir & la beauté  
Font douter s'il faut qu'on l'appelle  
Muse, Grace ou Divinité.  
Je me fais un plaisir extrême  
De pouvoir partager ce bonheur avec vous.  
Après cela jugez vous-même  
Où je vous donne un rendez-vous.

## A MADEMOISELLE D. R.

THÉONE, tu voulois à la simple amitié  
Réduire les ardeurs de ma naissante flamme ;  
Et tu croyois avoir trop fait de la moitié  
D'écouter sous ce nom les transports de mon ame.  
Enfin tu rends justice à mon amour extrême ;  
Et le nom d'amant m'est permis.  
Ah ! combien je sens que je t'aime,  
Depuis que j'ai cessé d'être de tes amis !



## A LA M-ÊME,

*Sur la première Représentation de l'Opéra  
d'ARMIDE.*

**J**E fers , grace à l'Amour , une aimable maîtresse ,  
Qui fait , sous cent noms différens ,  
Par mille nouveaux agrémens ,  
Réveiller tous les jours mes feux & ma tendresse.

Sous le nom de Théone elle fut m'enflammer ;  
Arcabonne me plut , & j'adore Angélique ;  
Mais , quoique sa beauté , sa grace soit unique ,  
Armide vient de me charmer.

Sous ce nouveau déguisement ,  
Je trouve à mon Iris une grace nouvelle.  
Fut-il , depuis qu'on aime , un plus heureux amant ?  
Je goûte chaque jour , dans un amour fidelle ,  
Tous les plaisirs du changement.



## A LA MÊME,

*En lui envoyant l'ART D'AIMER D'OVIDE.*

THÉONE, à qui les Dieux donnèrent  
 Tout ce qui fait charmer & l'oreille & les yeux ;  
 Et sur qui les Graces versèrent  
 Mille & mille dons précieux ;  
 Lisez de L'ART D'AIMER les maximes galantes ,  
 Et vous jugerez aisément ,  
 Selon ces règles importantes ,  
 Que je dois être votre amant.  
 Ce livre, sur un point, vous est très-nécessaire.  
 Laissez-là les leçons qui donne pour charmer ,  
 Vous savez trop comme il faut plaire ;  
 Mais apprenez-y bien comment il faut aimer.

## A LA MÊME.

JE jouis du plaisir de te voir quand je veux ;  
 Je vois toujours en toi tout ce qui peut me plaire ;  
 Que faut-il pour me satisfaire ?  
 On croiroit que je suis heureux.  
 THÉONE, cependant mon sort est déplorable ;

Toujours quelque jaloux fouci  
 D'un amant trop heureux vient faire un misérable  
 Car tu me parois trop aimable  
 Pour que d'autres que moi ne t'aient pas aussi.

COUPLETS DE CHANSON  
 DE LULLY,  
 POUR MADEMOISELLE DE R.  
*A la Fête d'Anet, 1686.*

QUEL étrange changement ?  
 Que mon ame est transportée !  
 Trop aimable Galathée,  
 Je vous aime assurément.  
 Je renonce à ma patrie ;  
 Je me jette à vos genoux :  
 Secourez-moi, je vous prie ;  
 Mon salut dépend de vous.

RÉPONSE IN-PROMPTU.

VOUS avez gagné le cœur  
 D'un endurci S . . .  
 Il falloit votre mérite  
 Pour convertir ce pécheur ?

Mais on blâme par la ville  
Ce sentiment peu commun,  
D'en faire damner dix mille,  
Et n'en vouloir sauver qu'un.  
Vous avez reçu des Cieux  
Tout ce qui peut rendre aimable,  
Une voix incomparable  
Et mille dons précieux :  
Mais, dans un plaisir extrême,  
C'est un tourment sans égal  
De trouver, quand on vous aime,  
Tout Paris pour son rival.

---

POUR MADAME D\*\*\*.

**J**E louois mon Iris, & mon cœur prévenu  
Voyoit à tous momens quelque grace nouvelle,  
Que je lui jurois n'avoir vu  
Jamais dans aucune mortelle,  
Quand tout-à-coup cette belle,  
Sans rien déguiser, m'a conté  
Tous & tous les défauts qu'elle connoît en elle.  
Alors d'amour transporté,  
Mon Iris, ai-je dit, à ta sincérité  
Je veux bien rendre les armes,  
Que mon cœur a disputé  
Quelque tems contre tes charmes.

Dit

Dans la confession que ta bouche m'a faite ,  
Dans ce sincère aveu , que j'ai trouvé d'appas !  
Et que tu me sembles parfaite ,  
Dès-lors que tu veux bien ne le paroître pas ?

---

## A LA MÊME.

**M**ON Iris avec moi vient passer la soirée ;  
Elle y vient sous un simple & modeste ornement ;  
Mais d'art de plaire & d'agrément  
Les Graces à l'envi toutes trois l'on parée.  
J'attends avec transport ce bienheureux moment ;  
Déjà l'amour , qui le devance ,  
Des peines de l'impatience  
Me fait un doux enchantement.  
Ah ! si tu fais , Iris , même dans ton absence ;  
Par ces douces erreurs redoubler mes desirs ;  
Quels seront tantôt les plaisirs  
Dont me comblera ta présence !



A M. LE MARQUIS  
DE LA FARE,

*Pour le prier de venir souper avec Mde. D\*\*\*  
& moi.*

CE soir, lorsque la nuit, aux amans favorable,  
Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement,  
Dans mon petit appartement  
Les Graces & l'Amour conduiront ma maîtresse ;  
A cet objet de ma tendresse  
De mon cœur partagé rejoins l'autre moitié ;  
Et donne-moi ce soir le plaisir d'être à table  
Entre l'Amour & l'Amitié.

A MADAME D\*\*\*,

*En buvant à sa santé avec du vin nouveau.*

Il est jeune, il est aimable,  
Il est piquant comme toi ;  
Pour t'être encor plus semblable,  
Il m'a rangé sous sa loi ;  
Chacun de vous deux m'enflamme,  
Chacun m'est un doux poison ;  
Et si l'un charme mon ame,  
L'autre étourdit ma raison.

---

 A MADAME D\*\*\*,
 

---

*Qui s'étoit plaint que le vin que je lui avois  
envoyé ne mouffoit pas, comme quand nous  
soupiions ensemble.*

C E n'est que pour nous seuls que mon vin  
mouffera ;

Sans chaleur, sans piquant, au plus en notre  
absence,

Doucement il se laissera

Boire par pure complaisance ;

Mais jamais de plaisir il ne pétillera.

C'est de l'aimable secouffe

De nos esprits enflammés,

Que naît la brillante mouffe

Par qui nos sens sont charmés.

Cette fureur sympathique

Qu'amour mit dans notre cœur,

A cette aimable liqueur,

Dès qu'elle est entre nous, d'abord se communique :

Et ce nectar précieux,

Quand il gratte, mouffe & pique,

Ne tient tout ce brillant que du feu de vos yeux.



## A L A M Ê M E.

**O** VOUS, donc la beauté fit naître  
Cette noire fille d'amour,  
Qui, depuis qu'elle a reçu l'être,  
Me fait crier nuit & jour;  
Sachez qu'en dépit de ma goutte,  
Je conserve un esprit gaillard,  
Et me ris de ce qu'il m'en coûte,  
Pour avoir été trop paillard.  
Venez me voir, objet rare & divin!  
Venez me voir mon, aimable Catin!  
Vos yeux pourront rendre mon cœur malade,  
Mais me rendrez sûrement le corps sain:  
Et puis ferons ensemble une ballade,  
A qui l'amour donnera pour refrain,  
*Grand plaisir est d'avoir le cœur malade,  
Quand, avec ça, l'on a le corps bien sain.*





## A LA MÊME.

VENEZ me voir ; l'amitié vous engage  
 A faire encor cette bonne action :  
 Chose ferez & bienfaisante & sage ;  
 L'amour & moi en sommes caution.  
 Chacun dira qu'un tel empressement  
 Se sent encor du bon cœur de Lesbie :  
 De plus ferez une friponnerie ,  
 Et vous aurez ainsi double agrément.

## A LA MÊME.

TU vois trop mon rival , & tu me vois trop peu ;  
 Il faudroit , pour ton bien , sur cela te contraindre ;  
 Tu crois faire durer son feu ,  
 Et tu travailles à l'éteindre.  
 Pour moi , moins je te vois , moins je suis amoureux ;  
 Ranime mes desirs souvent par ta présence ;  
 Fais-lui tâter un peu des rigueurs de l'absence ;  
 C'est là le vrai moyen de nous garder tous deux.



## ÉPIGRAMME.

LA FARE me disoit un jour tout en colère :  
 Sais-tu que ta maîtresse est friponne & légère ?  
 Romps des fers qu'en honneur tu ne peux plus  
 porter ;

Laisse-la désormais , & songe à l'éviter.

Le conseil est très-bon , & d'un ami sincère ,

Lui dis-je , & je croirois que l'on ne peut mieux  
 faire ,

Cher ami , que d'en profiter ;

Mais son esprit m'amuse , elle a l'art de me plaire ,

Et je ne l'aime plus assez pour la quitter.

## CHANSON.

LE silence & la paix règnent dans ce bocage ;

Le calme de ce beau séjour

N'est troublé que par le ramage

Des hôtes de ces bois qui chantent leur amour.

Oiseaux , dans l'ardeur qui me presse ,

Hélas ! je ne puis , comme vous ,

Exprimer par mes chants l'excès de ma tendresse ;

Mais j'ai seul plus d'amour que vous n'en avez tous.

---

---

## A LA MARQUISE D. L.

**J**E ne suis occupé que du soin de vous plaire ;  
Vous semblez approuver mes feux ;  
**M**ais vous ne faites rien de tout ce qu'il faut faire  
Pour rendre mon amour heureux.  
Que je hais cet état douteux !  
Entre les Enfers & la Gloire ,  
**I**l est trop incertain qu'il soit un Purgatoire ,  
Pour que je veuille en souffrir deux.

---

---

## A L A M Ê M E.

**V**ous m'avez dégoûté de tout ce qui peut plaire ;  
C'est le plus grand des maux que pour vous j'ai  
soufferts ;  
**M**ais je ne m'en plains pas : seule vous pouvez faire  
Ce qu'il faut pour payer tous les biens que je perds.



## A LA MÊME,

*En se promenant avec elle sur le bord de la mer qui étoit retirée, où il gravoit ses Chiffres.*

C E L U I qui grava sur le sable  
Les chiffres dont tu vois les traits,  
Brûla dessus ses bords d'une ardeur véritable,  
Pour l'objet le plus aimable  
Que nature fit jamais.  
O mer ! qui donnas la naissance  
Jadis à la mère d'Amour,  
En faveur de son fils, respecte à ton retour  
Ce monument de sa puissance.

## POUR LA MÊME,

*Ecrit sur des Tablettes.*

C O N F I D E N T E S de mes pensées,  
Où j'écrivis le nom de plus d'une beauté,  
Apprenez qu'aujourd'hui ces traces effacées  
Ont fait place à l'objet dont je suis enchanté :  
Conservez chèrement le seul nom de Julie ;  
Seules foyez témoins de toute mon ardeur ;  
Que de ce nom sacré chaque page remplie,  
M'offre à tous les momens ce qu'adore mon cœur.

---

 A L A M Ê M E ,

*Sur ce qu'elle fut nommée pour le voyage de Marly.*

N'ÉTOIT-CE point assez de quatre jours  
d'absence ?

Faut-il qu'un ordre de la Cour ,

Au moment de votre retour ,

Vienne vous dérober à mon impatience ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le roi prend mon  
bien :

Veut-il encor m'ôter le plaisir de ma vie ?

Du moins , qu'il me laisse Julie ,

Et je ne me plaindrai de rien.

Mais mon injustice est extrême

De me plaindre du goût que les Rois ont pour vous ;

Est-ce à moi d'en être jaloux ,

Lorsque , si j'étois Roi , j'en userois de même ?

---

## A L A M Ê M E ,

*En lui envoyant une petite Tabagie.*

Q U A N D d'une sainte ardeur notre ame est en-  
flammée ,

Chaque chose nous instruit :

Vous trouverez dans cet étuit,  
Mainte vérité renfermée ;  
Et sur-tout si bien exprimée  
La vanité de nos desirs,  
Que vous verrez que nos plaisirs  
Très-souvent ne sont que fumée.

---

### COUPLETS DE CHANSON ,

*Sur l'air de la Comédie de l'Inconnu.*

**U**N doux penchant toujours vers vous m'entraîne,  
Mais mon bonheur est trop long-tems douteux :

Ah ! de ma chaîne

Rompez les nœuds ,

Ou laissez voir à mon cœur amoureux

S'il doit mourir de plaisir ou de peine.

Trouble naissant dont je fus trop charmée ;

Transports si doux , qu'êtes-vous devenus ?

Flatteuse idée ,

Vous n'êtes plus ;

Songes trompeurs , que par malheur j'ai crus ;

Disparaissez ; je ne suis point aimée.



## A MADAME D. B...

**J**E vous trouve fort aimable,  
Mais je crains votre air mutin :  
Pour un amant libertin,  
Il faut maîtresse traitable.

Quand l'Amour vous apprit à chanter tendrement,  
Il voulut, dès ce moment,  
Me soumettre à votre empire.  
Je me souviens qu'autrefois  
Ce fripon, pour me séduire,  
Emprunta de Théone & la grace & la voix.

Mais, si je cherche à vous plaire,  
Quand, comment me paierez-vous ?  
C'est là le point, entre nous,  
Qui réglera cette affaire.

L'amour me dit assez que vous êtes mon fait ;  
Ajoutez à cela quelque prix qui m'engage :  
Il n'est qu'un méchant valet,  
Qui veuille servir sans gage.



## HYMNE A L'AMOUR,

*POUR MADEMOISELLE D. L...*

**J**E célèbre ta victoire,  
Aveugle enfant, sur mon cœur.  
Pour conserver la mémoire  
De ta dernière faveur,  
Je viens, captif, en l'honneur  
De mon aimable vainqueur,  
Chanter un Hymne à sa gloire.

Amour, je dois à ta mère  
L'objet charmant que je fers :  
Tu lui donnas l'art de plaire,  
Et tant d'agrémens divers,  
Que tu m'as forgé des fers.  
Les plus doux, les plus légers  
Qu'on ait forgés à Cythère.

Que tes peines ont de charmes !  
Qui les souffre, est enchanté.  
Toi qui fais, jusques aux larmes,  
Mêler de la volupté,  
Fais au moins que la beauté  
Qui ravit ma liberté,  
Te rende avec moi les armes.



Viens , cher tyran de ma vie ;  
Toi seul fais l'enchantement  
Qui tient mon ame affervie.  
Que , dans ce ravissement ,  
Jusqu'à mon dernier moment ,  
Je vive & meure en aimant  
Mon adorable Lesbie.

Tu m'entends , & viens sans peine ,  
Amour , exaucer mes vœux :  
Déjà de ma douce chaîne  
Je sens resserrer les nœuds ;  
Et , cent fois plus amoureux ,  
Je brûle de plus de feux  
Que n'en allumoit Hélène.

C'est la digne récompense  
Des tourmens que j'ai soufferts ;  
Dès qu'au sortir de l'enfance  
Je fus esclave en tes fers :  
Et je veux que l'univers  
Apprenne en mes derniers vers ;  
Ma défaite & ta puissance.



## A MADEMOISELLE D. L...

L.... qui souverainement  
Possèdes les talens de plaire,  
Qui fais de tes défauts te faire un agrément,  
Et des plaisirs du changement  
Jouer, sans paroître légère,  
Même aux yeux d'un fidelle amant;  
Coquette, libertine, & peut-être friponne,  
Quelque nom odieux qu'en ces vers je te donne,  
Je sens, dans le moment, que l'on doit t'abhorrer,  
Que mon cœur, hormis toi, ne trouve rien d'aimable;  
Et, par un charme inconcevable,  
Avec ce qui rendroit une autre abominable,  
Tu trouves le moyen de te faire adorer.  
Que ne te dois-je point ? sans toi, dans l'indolence  
Couloient mes derniers jours à la nuit destinés,  
Par la nature condamnés  
Aux langueurs de l'indifférence :  
Toi seule ranimant, par d'inconnus efforts,  
D'une machine presque usée  
Les mouvemens & les ressorts,  
As fait revivre encor dans une ame glacée  
Les fureurs de l'amour, & mes premiers transports.  
Mais que n'ai-je point fait pour vaincre ma tendresse,  
Et combattre un penchant qui n'est plus de saison ?

Il n'en étoit plus tems ; & déjà ton adresse  
M'avoit fait avaler ce funeste poison  
Que tu fais préparer avec délicatesse ;  
Et j'étois hors d'état d'écouter la raison ,  
Quand elle m'a voulu reprocher m'a foiblesse.  
Comment te résister ? Même avant de te voir ,  
D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir.  
Je louois ton esprit avant de te connoître :  
    Ta seule réputation  
Formoit l'intelligence & l'inclination  
    Qu'une aveugle prévention ,  
Sans m'en appercevoir , malgré moi faisoit naître.  
Je te cherchois par-tout : quand tu vins à paroître ,  
Un charme plus puissant cent fois que la beauté ,  
Forma les nœuds secrets tout-à-coup d'une chaîne  
    Si forte en sa légèreté ,  
    Que je sacrifiai sans peine  
    A ce doux penchant qui m'entraîne ,  
    Mon repos & ma liberté.  
Qui jamais , comme toi , du charme de l'esprit  
    Fit sentir toute la puissance ?  
    De tout ce que l'étude apprend ,  
Il semble que tu veux affecter l'ignorance ,  
    Et fais , avec discernement ,  
D'un esprit cultivé ménager l'abondance ;  
    Le tout avec tant d'agrément ,  
    Qu'à la plus abstraite science  
    Tu conserves tout l'enjouement  
    De la plus simple connoissance.

Sur tes moindres discours , l'imagination  
Jette des fleurs avec largesse ,  
Sans rien ôter à la justesse  
Du charme de l'invention.  
Ce brillant de l'esprit sur toute ta personne ,  
Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer ,  
Ces graces que nature donne ,  
Et qui se font sentir à qui te fait aimer ;  
N'étoit-ce pas assez ? Un son de voix flatteur ,  
Portoit à tout moment , dans mon ame embrasée ,  
D'une délicate pensée  
La douce illusion & le tour enchanteur.

Jours sereins , jours heureux , qu'êtes-vous devenus ,  
Où jadis plus d'une conquête  
De myrte & de laurier vient couronner ma tête ?  
Jeunesse des plaisirs , beaux jours , vous n'êtes plus ;  
Et déjà l'âge qui s'avance ,  
D'un amour mutuel me ravit l'espérance.  
Dans cette juste défiance ,  
Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur ;  
Et ne comptant pour rien , dans l'ardeur de te plaire ,  
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangère ,  
Au seul plaisir d'aimer j'abandonnai mon cœur.  
Je te parlois d'amour : tu te plus à m'entendre :  
Les jours étoient trop courts pour nos doux  
entretiens ;  
Et je connois peu de vrais biens  
Dont on puisse jamais attendre

Le plaisir que me fit la fausseté des miens.  
 Heureux à qui le Ciel donne un cœur assez tendre  
 Pour pouvoir aisément comprendre  
 D'un amour malheureux quel étoit le bonheur,  
 Tel que je crois qu'il devoit rendre  
 Les plus heureux amans jaloux de mon erreur ?

---

OUVRAGES  
 EN VIEUX LANGAGE.

---

LA TOCANE.

A MADAME D...

**N**AGUÈRE avois, dans un accès de goutte,  
 Juré de par le benoît Saint Martin,  
 Que ne boirois, quelque cher qu'il m'en coûtât,  
 De meshui plus un pauvre coup de vin.  
 Bien me trouvois de ce sage régime :  
 De plus en plus ferme en cette maxime,  
 J'oublois jà ce jus délicieux,  
 Quand un enfant vint s'offrir à mes yeux,  
 Qui dans Aï ne faisoit que de naître.

Qu'il

Qu'il étoit beau, vif, piquant, gracieux,  
Dans cet état vint à peine à paroître,  
Que de ma bouche il passa dans mon cœur ;  
Il y remit battement & chaleur ;  
Puis tout-à-coup réchauffant ma pensée  
Par l'eau déjà quasi toute glacée,  
Il rappella, par ses douces vapeurs,  
Muses & vers, d'aimables rêveries,  
Les fleurs, les bois, les ruisseaux, les prairies ;  
L'enchantement de cent autres erreurs ;  
Mieux fit encor, me rappella tes charmes,  
De nos plaisirs le tendre souvenir.  
Lors je laissai doucement revenir  
Cet autre enfant, qu'autrefois tant de larmes  
Entre nous deux n'avoient pu retenir ;  
Et jurai bien, soit folie ou sagesse,  
Que passerois avec ces fripons-là  
Quelques beaux jours, qu'encor me laissera  
Ce triste hiver qu'on appelle vieillesse.

## A MADAME D\*\*\*.

QUI veut parler d'amour à ma Catin,  
Doit en parler finement, ou se taire,  
Car autrement c'est perdre son latin.  
Son gentil cœur est fidelle & sincère,  
Et son esprit si délicat, si fin,

Que s'il venoit la Reine de Cythère ,  
 Avec son Fils , ses traits & tout son bien ,  
 A ma Catin jà ne montreroit rien  
 En doux parler , bien moins dans l'art de plaire.  
 Toi donc , qui plein d'un langage ordinaire ,  
 Viens cajoler ma Catin tout le jour ,  
 Tu ne saurois onques pour toi pis faire  
 Qu'à ma Catin venir parler d'amour.

## É P I G R A M M E.

**D**EPUIS un tems suis en possession  
 De maints appas , qu'hors moi chacun ignore :  
 Voudrois-tu bien m'ôter fruition  
 De ces beautés qu'en toi , Catin , j'adore ?  
 Non , dit Catin ; mais s'il venoit quelque autre  
 Aussi pressé de voir mêmes appas ,  
 De ce plaisir ne le dédirois pas ,  
 Pour lui montrer quel bonheur est le vôtre.



## SUR MON RIVAL,

*Qui me croyoit brouillé avec ma Maîtresse,  
pendant que j'étois racommodé avec elle.*

O N Q U E S ne fut Amant , tant soit chéri ,  
Qui , dans un an , ne devienne mari ;  
Et je le suis devenu comme un autre.  
Lors , ma Catin , toute l'étude vôtre  
Fut me tromper. Promenades , banquets ,  
Lettres d'amour , Madrigaux & Bouquets ,  
On me cacha. Maître en friponnerie ,  
Je démêlai d'abord la tromperie ;  
Je me tins coi , & jurai bien & beau  
De m'en venger avant Pâque fleurie.  
L'an s'est passé ; mon joli cocardeau  
Est devenu le mari de ma belle ;  
Mari croyant sa maîtresse fidelle  
( Qui croit ainsi ne peut être qu'un veau. )  
Ami j'étois resté de la donzelle ;  
Bien connoissois le chemin de son cœur :  
Un seul coup d'œil ralluma notre ardeur :  
Si qu'en trois jours , de concert avec elle ,  
Dessus le chef de notre jouvenceau  
Je déposai la maritale huppe.  
Or , qui de nous est le mieux attrapé ?  
Sans être un sot , je puis être trompé ;  
Sans être un sot , on ne peut être dupe.



---

B O U Q U E T  
P O U R M A D A M E D . . .

*Le jour de sa Fête.*

Ces fleurs s'en vont trouver l'objet charmant  
Sur qui d'amour tout le bonheur je fonde.  
Si ce bouquet donné d'amour profonde ,  
C'est te donner toute la terre ronde ,  
Comme l'a dit très-bien maître Clément ;  
Jouis , Iris , de l'empire du monde ,  
Dont tu faisois déjà tout l'ornement ;  
Car bouquet onc plus amoureusement  
Ne fut donné , depuis le doux moment  
Qu'on vit sortir l'autre Vénus de l'onde.

---

A L A M Ê M E .

CE Bouquet est des jardins de Cythère ;  
Il est cueilli par la main des Amours ,  
A qui Vénus ordonna de le faire ,  
En leur tenant à-peu-près ce discours :  
Faites , Amours , une guirlande ;  
Sur-tout composez-la des fleurs

Dont le teint de Cloris , pour qui je la demande ,  
 Vous montre le mélange & les vives couleurs.  
 Qu'ici , comme à Paris , on célèbre sa fête :

Nous devons à ses agrémens  
 La gloire de mainte conquête ,  
 Et le tribut de mille amans.

---

## A LA MÊME.

F AIRE un Bouquet peut être chose aisée ;  
 Mais on en fait plus d'un mal-aisément :  
 Quand une fois notre verve est usée ,  
 Grand danger est de rimer froidement.

Mais si l'amour se met de la partie ,  
 Mille Bouquets il saura composer :  
 Amant qui doit travailler pour sa mie ,  
 Onques ne doit craindre de s'épuiser.

---

## A LA MÊME.

P LUS n'est le tems que l'Amour me faisoit  
 Te composer un bouquet pour ta Fête ;  
 Car maintenant est sorti de ma tête  
 Ce bon fripon qui si fort s'y plaisoit.

Or donc il faut s'y prendre d'autre sorte :  
 A son défaut l'amitié suppléera ;  
 L'odeur sera moins suave & moins forte ,  
 Mais le Bouquet à jamais durera.

## A L A M Ê M E.

Sous le doux nom d'amitié , je t'ai fait  
 Un beau Bouquet pour le jour de ta fête ;  
 A me louer , j'à tout bon cœur s'apprête ;  
 Et dit : Vraiment , cil est amant parfait  
 Qui reste ami de parole & d'effet ,  
 Après qu'amour est sorti de sa tête.  
 A mon rival j'ai tendu ce panneau :  
 Sera pour moi le passe-tems nouveau ,  
 Si sur cela nous laisse en patience ;  
 Car notre amour plus en repos sera ,  
 Tout aussi vif qu'au jour de sa naissance ;  
 Et quand ton cœur , Catin , le sentira ,  
 Point ne me chaut ce que le monde en pense.



## A LA MÊME.

J'AI fait pour vous deux beaux Bouquets  
Avant qu'avint le jour de votre fête ;  
Car, se trouver parmi petits Naguets,  
Quand chacun d'eux à votre honneur s'apprête  
À rimailier bien ou mal leurs caquets ;  
Point ne convient à tout homme de tête :  
Trop bien savez, Catin, que j'ai raison  
Et qu'à cela n'avez point de réplique :  
Souvenez-vous que fête si publique  
Devient enfin la foire de Beson.



CENTURIE  
DE NOSTRADAMUS,

ENVOYÉE

A MONSIEUR LE DUC ,

*A Saint-Maur.*

PAR M. DE MALÉZIEUX.

QUAND on verra, par surprenans moyens ;  
Valeureux Francs unis à vieux Boyens ;  
Vieillard quinteux , moins vieux qu'un sien ou-  
vrage ,

Lairra son titre à docte personnage  
A qui Phébus prodigue ses trésors ;  
Moins glorieux d'être au haut du Permesse ;  
Que d'avoir pu mériter la tendresse  
Du Seigneur grand entre tous ceux d'alors ,  
Qui saura joindre à l'antique noblesse  
Des Francs têtus , la valeur des Hectors ,  
Grand' loyauté , science & politesse.



## R É P O N S E

*DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.*

**D**E cettui preux qu'a prédit & chanté  
Nostradamus dans une Centurie,  
Jà pour le los ne peut la flatterie  
Aller si loin qu'a fait la vérité ;  
Ainsi, que soit Démon, soit Dieu qui vous inspire,  
Point ne sauriez, beau Centuriateur,  
Quoi que fassiez, désormais assez dire  
De son esprit, son courage & son cœur :  
Jà n'est besoin de conter sa vaillance.  
Quand au chétif, sur qui sa bienveillance  
Tant d'agrémens, tant de bien répandit,  
Seigneur Curé, vous en avez trop dit ;  
Mais tariroit plutôt l'eau du Permesse,  
Qu'en vous ces fleurs qui parent votre écrit,  
Ce tour galant & cette politesse  
Qui font aimer le savoir & l'esprit.



## N O T E.

Nous eussions pu terminer ici l'Édition des Œuvres de Chauvieu, si nous n'avions consulté que nous-mêmes. Les Pièces choisies de ce Poète se bornent à celles que nous avons données jusqu'à cette feuille inclusivement, & lui-même les a distinguées de toutes ses autres productions, par le Recueil séparé qu'il a fait rédiger sous ses yeux peu de tems avant sa mort. Le reste, quoiqu'écrit de sa main, ou trouvé dans ses manuscrits, n'a point ce degré de perfection qui caractérise les Pièces que l'on vient de voir. Cependant nous avons fait imprimer tout ce qui s'est trouvé dans son Porte-feuille. La gloire du Poète en souffrira peut-être un peu, mais nous n'avons osé rien supprimer. Nous aurions désiré faire un choix particulier des Pièces qui nous restent de cet Auteur; l'édition de ses Œuvres n'en eût été que plus agréable & plus piquante. La peine que les premiers Éditeurs ont prise de tout ramasser sans goût ni discernement, nous oblige à ne point élaguer même les futilités dont ils ont fait usage, afin de ne point exciter de murmures.



---

---

A MADAME LA DUCHESSE  
DE BOUILLON.

J'AI appris avec joie que V. A. se plaignoit amèrement de ce que je ne lui avois point montré la Lettre à Madame la Princesse de Conti. Assez de gens se plaindront, & avec raison, que je leur ai trop montré de mes vers, pour que quelqu'un se plaignent à tort que je ne lui en ai point montré. Ce quelqu'un est vous, graces au Ciel. Cette plainte fait mon panegyrique, & l'approbation authentique de mes vers. Ne savez-vous pas bien que, si je suis assez fou pour en faire, je suis assez sage pour les cacher, & très-souvent brûler ? Croyez-vous que Madame de G... eût grand plaisir à montrer son fils ? Mes malheureux enfans ne sont peut-être pas mieux faits que lui. Ils sont bossus, très-souvent boiteux ; pourquoi les montrerois-je ? Le desir que vous aurez de les voir, la finesse de votre goût flattera assez mon amour \* \* \*.

J'étois prêt de traîner à l'Hôtel de Bouillon une chancelante machine dans un équipage & des accoutremens qui vous auroient fait pitié, ou qui vous auroient fait rire. Je crois que c'eût été le dernier. N'importe : je voulois marquer à ma



divine Princesse l'intérêt sensible que je prends à l'affaire de M. le Comte d'Évreux. Je le faisois avec d'autant plus de plaisir , que j'ai reconnu , dans cette affaire sage & grande , votre façon de penser sublime & juste. Le mérite personnel de l'objet que vous élevez , ne le laissera pas demeurer en si beau chemin. Je me pique d'une pénétration qui va presque à la prophétie , & qui me rend présentes les suites à venir d'une chose si bien pensée. Ce sera là le fondement de la grandeur de votre maison & de votre satisfaction personnelle. Puisse le Ciel la combler de prospérités ; & vous , de plaisirs !

---

## A L A M Ê M E.

**M**ADemoiselle de l'Enclos se rendra à vos ordres vers les six heures du soir. C'est l'heure où Philémon & Baucis servirent aux Dieux une table aussi frugale que la mienne. Notre pauvreté, notre innocence & notre simplicité communes ont beaucoup de rapport. J'envoie savoir si vous voulez que l'heure de votre souper soit la même que celle de Jupiter : si vous voulez une soupe comme lui ; car il en mangera une , non aux pois , ils étoient encore trop chers , mais aux pointes d'asperges , avec une teinture de sarriette. Jupiter

ne dina point ; la Reine de Cythère , c'est-à-dire , en prose , la plus aimable & la plus gracieuse Princesse du monde , ne dînera pas , je crois , non plus. Elle pourra jouer une reprise d'ombre avec les deux demi-Dieux qu'elle amènera ; & moi , je l'attendrai avec une impatience infinie , & la verrai avec un plaisir plus près du transport , que du profond respect que j'ai pour elle.

---

## A LA MÊME.

*D'Anet , le 30 Décembre.*

LA noble troupe qui partit hier d'Évreux , avoit balancé de séjourner ici aujourd'hui ; mais M. de Biran , attiré par ses affaires importantes , a fait qu'elle est partie ce matin pour aller à Paris. Les Solitaires demeurés avoient résolu d'envoyer à V. A. quantité de gentilleses d'esprit , qui leur sont échappées depuis qu'ils vivent ensemble ; mais il y a bien de la peine à assembler les fragmens. J'ai été à la porte de tous les appartemens : tout dort ; & je juge qu'il ne faut pas arrêter davantage le Courier du Contrôleur , qui vous porte des choses plus solides. Cependant , pour ne pas laisser tout-à-fait V. A. hors des idées que l'on veut lui donner des choses qui

se composent ici au coin du feu , je prends la liberté de lui envoyer un échantillon qui m'est tombé sous la main , qu'elle trouvera ci-après , si elle veut bien prendre la peine de le lire.

**P R I N C E S S E**, dont la patience  
S'exerce dans les déplaisirs ,  
Et qui maîtrisez vos desirs  
Par une dure expérience :  
A force de faire des vœux ,  
Si je pouvois rompre les nœuds  
Du sort qui vous tient enchaînée ,  
Des Dieux contre vous irrités  
La haine seroit terminée ;  
Et , parmi les prospérités ,  
Vous auriez une destinée  
Telle que vous la méritez.

La campagne a changé de face :  
La neige couvre les guérets ,  
Et les arbres de nos forêts  
Tremblent sous sa pesante masse :  
Les peuples des fleuves glacés  
Dans le crystal sont enchâssés ;  
Et , parmi la terre déserte ,  
Les animaux sans mouvement ,  
Après la faim qu'ils ont soufferte ,  
Se refont un nouveau tourment ;  
Et tristes regrettent la perte  
Des jours de l'automne charmant.

Si parfois le Soleil se montre ,  
Et nous paroît étinceler ,  
Ses rayons d'or semblent geler  
Ce qui sous leurs feux se rencontre.  
Tout l'air se distille en glaçons ;  
Et jusqu'au coin de nos tisons  
Il répand une âpre froidure :  
Les plantes en sont à mourir ;  
Et, si l'agréable verdure  
Ne vient bientôt les secourir ,  
On craint que toute la nature  
Ne soit sur le point de périr.

---

## A LA MÊME.

QUAND je passai hier après-midi chez vous ;  
je vous trouvai sortie, Princesse adorable, & je  
trouvai les portes fermées ; j'en acceptai l'augure.  
Quand les portes du temple de Janus se fer-  
moient, c'étoit une marque de paix & de bon-  
heur sur toute la terre, & le présage sûr de  
plaisirs infinis. Me serois-je trompé ? Je ne le  
pense pas. En passant sur votre Quai, j'entendis  
l'amour qui éternuoit à gauche. Vous êtes trop  
savante dans l'antiquité, pour ne pas vous sou-  
venir que, quand Jupiter tonnoit de ce côté-là,  
c'étoit un heureux présage. Ainsi, je ne doute

nullement de la satisfaction de votre cœur & de vos desirs. J'aurois couru, dès ce matin, vous en témoigner ma joie ; mais je suis occupé de mon côté à faire un sacrifice au temple de Cythère, avec les mêmes cérémonies que je crois que vous en avez fait hier au soir. Je ne me flatte pas d'en sortir si bien que vous ; mais, malgré tous vos brocards, personne ne s'en plaindra ; & cela se passera à l'entière satisfaction des parties intéressées. En attendant que je le fasse moi-même, trouvez bon que je vous souhaite mille bénédictions. Que pour vous Vénus forme une chaîne d'amour sans fin, & de plaisirs sans peine. Puissiez-vous être autant aimée que vous êtes aimable ! vous aurez lieu d'être contente de l'amour & de votre amant. Je le serai du bonheur de vos jours & de vos plaisirs, qui, avec les miens, sont la chose du monde qui m'est la plus chère. Priez Dieu pour moi. En l'état où vous êtes, vos prières me feront d'un grand secours.

---

## A L A M Ê M E,

*En envoyant le Billet du Marquis DE LA  
FARE,*

**V**OILA la réponse à l'oubli dont vous avez si obligeamment accusé M. de la Fare. Il auroit bien pu se disculper envers vous, sans me,

charger d'opprobres : mais je suis accoutumé à la perfidie de mes amis , & à vous voir soulever contre ma foiblesse tout ce qui auroit envie d'éprouver ma force. Vous ne parviendrez pourtant pas à en faire repentir aucune de celles qui la connoissent. Je prendrai un peu de tems pour vous répondre là-dessus au premier jour , & soutiendrai ma prose ou mes vers de témoignages assez authentiques , pour que vous n'en puissiez douter. Aujourd'hui , il est question d'affaires un peu trop sérieuses , pour vous parler de bagatelles.

Vous savez déjà apparemment que l'on a fait redemander à M. le Cardinal de Bouillon la démission de sa Charge & de son Ordre. On a ajouté à cela la défense de mettre sur sa porte à Rome les Armes de France. S'il défobéit encore & ne veut rien rendre de tout cela , on saisira tout son bien. Jusques-là on n'en parle point encore. Il est public que tout Rome & toute l'Italie lui ont offert de grosses sommes d'argent ; & le gros des gens sages est fâché que l'on ait engagé le Roi dans un procédé si aigre. Faites - moi l'honneur de me mander quand vous revenez. On va encor samedi de Marly à Meudon. Je suis de V. A. Madame , avec un très-profond respect ,  
le très-fidèle serviteur.

## A L A M Ê M E.

*Ce 30 Août.*

**P**LUS promptement que ne fait Melpomène,  
Quand vous voulez, vous inspirez des vers.  
Quand le voudrez, vos agrémens, sans peine,  
Feront encor cent miracles divers.

Il en est un dont vous doutez peut-être ;  
C'est me tirer de l'état langoureux  
Où vous croyez que les Dieux m'ont fait naître ;  
Et de moi faire un homme vigoureux.

De vos appas essayez la puissance,  
Jà n'aurez lieu de vous en repentir ;  
Et beau pour vous sera faire mentir  
Tout ce qu'a dit de moi la médisance.

De mon Poupard vous faites un Tibulle ;  
Veuillez me plaire ; un regard de vos yeux  
Fera de moi dans l'instant un Hercule ,  
Et vous & moi nous en trouverons mieux.

Il me semble que voilà répondre assez brusquement ; je commence à en accepter l'augure. J'ouvre, dans ce moment, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : s'il avoit fallu répondre à une autre, j'aurois rongé mes ongles

& gratté ma tête. Pour vous, en amour, en prose, en vers, tout est faillie & enthousiasme. Si, de vingt lieues, vous faites ces miracles, que ne nous inspirera point le plaisir de vous voir ?

Vendredi, nous aurons l'honneur, à votre arrivée, divine, Princesse, de vous baiser, avec un très-profond respect, les candides menotes, & vous instruire de tout.

---

## A LA MÊME.

*A Fontenay, ce 13 Juin 1673.*

LE coup de foudre dont j'ai pensé hier être tué, en arrivant à Fontenay, m'étonna moins que la lettre que j'y trouvai de V. A. Plût au Ciel qu'il m'eût ôté une vie que je ne ferai plus que traîner languissamment, puisque j'ai eu le malheur de vous déplaire, & vous la cruauté de me prononcer l'arrêt de ma mort par une Épigramme de Martial. Depuis vingt-quatre heures, j'ai déjà perdu mon *panson*, & suis devenu pâle comme un mort. Ce grand changement vous obligerait, je crois, à m'accorder une grace, si vous ne l'aviez mise à des conditions qu'il m'est impossible d'exécuter. Si vous y mettez de même



celle de tous ceux qui vous ont offensée , vous êtes hors la voie de salut , & vous mourrez sans pardonner à vos ennemis & à moi. Je fais prendre mon parti dans les malheurs extrêmes ; je cours de ce pas aux *Caudines*. Vous verrez par-là qu'il ne faut jamais mettre un homme de cœur au désespoir ; & vous reconnoîtrez , mais trop tard , Madame , combien je vous ai toute ma vie honorée & respectée , pour ne pas dire. . . Qu'il me soit permis seulement , avant de figurer ce soir avec Anaxarète , de vous faire faire une petite réflexion ; que si , depuis le tems que vous m'offensez tous les jours par vos brocards & vos bons mots , en si grande abondance , que vous en revendez même pour beaucoup d'argent à Saint-Victor , je vous avois imposé d'aussi rudes conditions que vous me faites , je ne vous aurois pardonné de ma vie. J'aurois bien d'autres plaintes à faire de vos rigueurs & de celles de Messieurs vos Chiens & de Madame Cancan , dont je porte encore les marques ; mais il faut se taire , le respect me l'ordonne :

Et si , dessous votre empire ,  
 J'ai souffert des maux cuisans ,  
 Le plus cruel encore est de n'oser vous dire  
 Tous ceux que je ressens.

Vous voyez bien par ces sentimens-là , que je vous excepte de la règle que j'avois faite dans mes

chagrins , pour les gens qui passent la trentaine ,  
 & que je vous dispenserois volontiers des avances  
 où j'avois soumis tout le reste des femmes. Aussi  
 êtes-vous au-dessus de leur condition ; & je saurai  
 bon gré toute ma vie à l'Ovide de nos jours , de  
 vous avoir même élevée , pour l'esprit & pour  
 toute autre chose , au-dessus de la nôtre.

Vous êtes au-dessus de tous tant que nous sommes ,

Il faut franchement l'avouer.

Avec toute son adresse ,

Dangeau ne pouvoit mieux louer

Une aussi charmante Princesse :

Car , peu de femmes , comme vous ,

Se trouvent au-dessus des hommes ,

Et tout le reste est au - dessous ;

Après vous avoir ainsi expliqué mes dernières  
 volontés ,

Je meurs l'esprit content , l'amour m'en fait la loi

Et vous laisse Camart pour gage de ma foi.

Il a la bouche plus belle que jamais.

Je ne répons rien à la caustique tirade de Mon-  
 seigneur le Chevalier de Vendôme ; elle mérite  
 une réponse en son particulier ; & je la ferai de-  
 main , si je me trouve dans l'humeur de Madame  
 Toinon.

Pour votre Secrétaire , il ne fait pas seulement signer son nom. Il se qualifie Secrétaire des Innocens , au lieu d'innocent des Secretaires , qui est son véritable nom. C'est un mauvais écho qui ne fait que répéter vos plaisanteries , & qui les gâte ; je n'ai rien à lui répondre que ces trois paroles ,

CRISPIN , ce plaifant maudit ,  
Veut à son tour auffi médire ;  
Mais il n'auroit pu rien dire ,  
Si les autres n'avoient rien dit.

J'attends une réponse favorable de votre belle main dans deux jours , divine Princesse ; car , fans cela , je fuis pendu haut & court ; & quelque M. le Sage me prendra un os de la jambe , pour s'en servir en tems & lieu , comme vous savez ; ce qui , je crois , vous attendriroit trop. Je fuis , avec un très-profond respect , le plus humble & le plus fidelle de tous vos serviteurs ,

L. D. C.



## A L A M Ê M E.

Le 15 Septembre.

M'EST-IL permis de troubler votre solitude, divine Princesse, pour vous demander votre sainte bénédiction : bénédiction de cette aimable main qui départ plus de graces que celle d'Évêque, d'Archevêque, voire de Pape même. Je pars samedi au soir avec la Fare, pour aller joindre l'innocence de la vie champêtre à celle du régime dont je vis. Vous croyez bien que je ne parle que pour moi ; car mon camarade, n'est pas encore disposé, à ce qui me paroît, à vivre de gland comme au siècle d'or, ni de lait comme je fais aujourd'hui. Quelque bien que me fasse cette douce liqueur, elle ne m'a encore donné assez de forces, que pour m'en aller chercher à les augmenter, pour revenir ici jouir du plaisir de vous voir & de vous entendre, dont ma goutte, devenue quasi continuelle, me privoit depuis si long-tems. Heureux & mille fois heureux, *qui te identidem spectat & audit* ! Vous voyez qu'on ne peut avoir l'honneur de vous écrire, sans y mêler quelque galanterie. Votre idée réveille toujours le goût de tout ce qui se pique d'en avoir. Ma vanité & mon amour-propre n'ont été soutenus que par l'excès de celui que j'ai toujours

eu pour vous , qui , joint à un profond respect  
à un attachement inviolable , ne finira , d'iv  
Princesse , qu'avec ma vie.

## A L A M Ê M E.

*A Fontenay , le 18 Septembre 1676.*

J'ARRIVE de ce Bourg fameux ,  
Où dompta la première rage ,  
De tant de dévots factieux ,  
Celui dont vos charmans Neveux ,  
Avec le sang & le courage ,  
Tiennent tant de dons précieux.

Si j'écrivois à une Dame du commun , je l'  
manderois naturellement : *J'arrivai hier au so*  
*de...* mais il ne faut se servir , avec vous , q  
du langage des Dieux.

Je fais trop bien comme on en use  
Avec une Divinité  
Qui surpasse en savoir les Muses ,  
Et les trois Graces en beauté ,

pour aller débiter par une fade prose qui ne voi  
conviendroit point. C'est seulement pour vous fair  
voir , Madame , que je fais mon devoir ; car d  
fai

faut se servir du langage des hommes , pour répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , où il y a des choses très-importantes. Celle qui me l'est le plus , est de me justifier , auprès de vous , d'avoir faussé Compagnie , & de vous avoir fait un mystère de mon voyage. Je vous supplie très-humblement d'être persuadée que , si je ne vous ai pas dit positivement le tems que je reviendrois à Paris , ce n'a été que pour devoir mon retour à l'envie seule & au plaisir de vous revoir , & point du tout à la parole que je vous aurois donnée.

Je vous remercie très - humblement de la bonté que vous avez eue de me demander des nouvelles de l'affaire du Roi de Pologne. Je suis aussi surpris que vous du choix bizarre de M. Brisacier pour remplir le brevet. Je vous assure que , si j'avois appris par une autre voie , plus suspecte que la vôtre , qu'il étoit Duc , je l'aurois été chercher au-milieu de la plaine Saint-Denis , quand le Roi va voler , pour lui faire mon compliment.

Comme vous êtes curieuse des choses rares & de beaux meubles , je dois vous avertir que l'autre jour M. l'Intendant me dit à Rouen que l'on y vendroit , le 29 de Septembre , la charge de cinq vaisseaux qui sont arrivés de Madagascar & des Indes orientales , au profit des Marchands de

la Compagnie établie en cette Ville. Je crois que vous en aurez vu le Mémoire imprimé à Paris. Mais, de peur que vous n'en foyez pas assez bien instruite, voici ce qu'il y a de plus beau. Vingt quatre tapis de Perse rehauffés d'or, d'une beauté surprenante : Quatre mille pièces de toile de Chine, à fleurs de toutes couleurs, parmi lesquelles il y en a seulement deux cents aunes de toile d'araignée unie ; ce que je n'aurois jamais cru, si je ne l'avois vu. Les Marchands perdent beaucoup qu'elles ne soient pas arrivées cet été pour faire des manteaux, & ils me dirent qu'ils les gardoient pour l'année qui vient. Deux cents soixante singes & guenons, dont il y en a cent que l'on commence à entendre un peu ; & environ trente qui parlent, en vérité, aussi-bien que nos perroquets, mais pas tout-à-fait si distinctement ; & , autant qu'il m'en peut souvenir, du ton sur lequel crioit la vôtre à Versailles, quand M. le Chevalier de Vendôme lui donna, *inter privatos parietes*, cent coups de fouet. Je la crois de la même espèce. Il y a pour cinq cent mille écus de toutes sortes d'épiceries, d'indigo, & d'autres drogues ; mais vous n'en avez que faire.

J'oublois de vous dire qu'il y a six chevaux Mores & deux jumens du Haras du Roi d'Ethiopie. Ils sont non-seulement de poil noir sans aucune marque, mais ils ont la langue, le dedans de la

bouche & les dents noires. Je vous prie d'en avertir M. le Duc de Bouillon , afin qu'il tâche d'avoir les deux jumens pour son Haras. Le More qui les a amenées , me fit dire , par l'Interprète , que c'étoient les plus vîtes bêtes du monde dans un chemin ; que , pour dans le fort , elles n'y entroient guère ; mais que , dès qu'elles voyoient quelqu'un à la plaine , sans qu'on leur donnât le moindre coup d'éperon , elles partoient comme un foudre , & alloient fort doucement , quand elles ne voyoient personne. J'ai cru devoir cet avis à M. le Duc , en reconnoissance de celui qu'il a la bonté de me donner , de monter sur mon bidet , & de m'en aller , parce qu'il y a un Abbé mêlé dans le mauvais manège de l'affaire du Roi de Pologne. Ce n'est pas assurément , Madame , celui qui est de V. A. avec un très-profond respect & un entier attachement , le très-humble & très-obéissant serviteur ,

L. D. C.

---

## A L A M Ê M E.

J'E n'appris que d'hier la maladie de V. A. J'en ai été également surpris & affligé. Je vous avoue que je ne vous croyois point faite , Madame , pour la fièvre quarte , ni la fièvre quarte faite pour vous. Ah ! pour le coup ,

F ij



Faites-la chasser, quoi qu'on die ,  
De votre riche appartement ,  
Où la cruelle insolemment  
Attaque votre belle vie.

*Ce quoi qu'on die* , fussiez-vous dans le milieu de votre accès , vous semblera fort spirituel. Encore pour des maladies aiguës , qui passent peut-être causées par une trop grande vivacité d'esprit je vous en aurois soupçonnée ; mais j'aurois laissé la fièvre quarte à quantité de bonnes personnes languissantes qui mériteroient de la garder pendant tout l'hiver.

Je vous fais réparation d'avoir pris pour un torquet l'histoire de M. le duc de Brisacier. Elle me parut si extraordinaire , que , quoique j'en avais déjà vu beaucoup en ma vie , je ne la pus jamais croire d'un Héros à qui j'ai vu domter les Scythes & les Turcs. Est-il possible qu'avec tant de courage , le grand Sobieski ait si peu de discernement ?

Je vous avois envoyé un mémoire de marchandises débarquées à Rouen , pour me venger du torquet prétendu ; mais je vois bien que la mélancolie que vous inspire déjà votre fièvre quarte m'a empêché de recevoir la réponse que ma témérité méritoit. Si une nécessité aussi indispensable

que le manque d'argent comptant , & les soins pressans d'en amasser , ne me retenoient ici , je me serois rendu auprès de vous , pour vous assister de mes petites lumières en médecine : mais , comme je crois que mes visites n'auroient pas été si bien payées que celles de Messieurs Renaudot & Brayer , je reste ici encore , pour quelques jours , à faire des vœux pour votre santé , les plus ardens que j'aie assurément jamais faits. Vous avez au moins la consolation dans votre maladie , que M. Brayer vous parlera souvent d'Horace & d'Ovide. Je les tiens , pour la fièvre quarte , autant à consulter qu'Hippocrate & Galien ; & je ne fais si , dans l'art d'Aimer du dernier , il n'y auroit pas des remèdes plus souverains que l'École de Paris & celle de Montpellier n'en pourroient donner. Je loue votre établissement à la petite maison de M. le Chevalier. Peut-être la fièvre quarte se discipline-t-elle comme un nouveau Régiment , & la vue de l'estrapade la pourra contenir dans son devoir. Si je vous fais des plaisanteries , ce n'est pas que je ne ressentie la dernière douleur de votre incommodité : quand je vous écrivois de fades consolations , je vous ennuierois , & vous l'êtes peut-être assez ; & je ne vous marquerois pas mieux le respect profond & le sincère attachement avec lequel je suis & serai toujours de V. A. le très-humble & très-obéissant serviteur.

## A L A M Ê M E.

SI l'on m'écrivoit que l'amour  
Vous a tellement occupée,  
Que vous soupirez nuit & jour,  
Comme un enfant pour sa poupée,  
Pour le beau Duc de Ventadour;  
Que tous deux, charmés l'un de l'autre,  
Vous laissez en paix disposer  
D'aussi douces nuits que les vôtres,  
Ce monstre qu'un Curé n'a point dû baptiser;  
Quelque bon jugement que j'aie,  
Je donnerois dans le traquet,  
Et, sans y balancer, prendrois pour du torquet  
Chose qui peut fort bien, sans miracle, être vraie.

Afin que vous n'y soyez pas trompée, Madame, il y a autant de vraisemblance, à une amourette entre M. de Ventadour & vous, qu'au Duché de M. Brisacier; &, quand je dirois un peu plus, je n'offenserois guère la vérité. M. le Chevalier de Vendôme, qui, pour m'avoir oublié, ne laissera pas de vouloir bien me servir de témoin, se souviendra, s'il lui plaît, avec combien d'agrémens & de façons nous vous vîmes recevoir le beau seigneur, quand vous le choisîtes, au-milieu de toute la cour, pour être votre

Compère. Vous le trouviez si agréable , que vous riez de tout ce qu'il disoit ; & vous ne nous nierez pas qu'il vous trouva sous les armes , qui l'attendiez dans votre cabinet.

Comme vous êtes en état de souhaiter de la santé , & que quelquefois le Ciel nous prend au mot , il est bon que je vous donne avis de ne pas souhaiter la mienne , comme vous me faites l'honneur de me mander. Elle n'est pas en état de faire envie ; & cet heureux vermillon , tant célébré par les mauvaises plaisanteries de M. de Vendôme & les vôtres , est bien terni. J'ai la goutte à ne pouvoir remuer de dedans ma chaise ; & , si cela continue , je n'aurai l'honneur de vous saluer qu'en ôtant mon bonnet de nuit de dessus ma tête avec une poulie comme Scarron. Tout l'établissement que je brigue , quand je serai réduit en cet état , c'est , comme on l'appelloit le malade de la Reine , de pouvoir avoir le glorieux titre & la pension , s'il vous plaît , du vôtre. Voilà où je borne tous les vastes projets de mon ambition. Car je veux être éternellement , sain & malade , avec un très-profond respect , entièrement dévoué à votre service.

Je viens de recevoir des Lettres du Marquis de Béthune , qui me charge de vous assurer de ses très-humbles respects , & qui me mande qu'assurément le Roi de Pologne a été trompé , & n'a

rien fu de tous les beaux manèges que l'on a faits pour le Duché.

La Véritable vous salue ,  
Et porte encore dans son flanc  
Les fruits du peu de retenue  
De son cher mari le Puant.

## A L A M Ê M E.

COMME je travaillois avec grande application à votre généalogie, dont j'ai envoyé les mémoires au P. Gaillard, Madame de Chaulieu m'est venue interrompre, pour savoir s'il falloit pendre au cou de V. A. une araignée, une iregnée, une arague, ou une irateigne, dans une coque, ou dans une écale de noix; parce qu'elle veut vous faire réponse, Madame, en françois pur; & parce que, si le mot d'écale ne l'étoit pas tant que coque, & qu'on la mît dans une écale, vous ne guéririez pas sitôt. J'ai décidé la chose en faveur de coque, à cause de son étymologie dérivée du verbe ancien *coquer*. Je suis bien aise, pour vous divertir un peu dans votre fièvre, de vous apprendre, à propos de cela, que de coque vient le mot de coquin, coquette, coqueter. Coquin se dit quasi coquien; & par élision coquin, homme qui voudroit, dans les périls & dans un combat, être dans une

coque renfermé en sûreté. Coquette , femme qui est toujours ajustée & tirée , comme si elle sortoit d'une coque. Pour coqueter , il n'est pas encore décidé s'il a été fait de coquer , en ajoutant une Syllabe , ou si coquer est fait de coqueter , en en ôtant une ; car il n'y a pas grande différence de l'un à l'autre. La poste me presse , il faut finir ces gentilleffes , en quoi consiste la beauté de notre langue. Je vous prie très-humblement d'avoir la bonté d'envoyer ma Lettre à M. le Duc de Vendôme. Pour Monseigneur son frère , j'ai vu autrefois qu'il avoit de l'esprit comme les anges ; mais c'étoit quand il n'étoit encore que Chevalier de Vendôme , & qu'il m'honoroit de quelque part dans l'honneur de ses bonnes graces. Mais , depuis mille ans , ni dans vos Lettres , ni autre part , je n'ai pas vu la moindre marque de l'honneur de son souvenir ; & j'aimerois autant qu'il eût bu , à mon égard , de l'eau du fleuve Léthé , que du vin de la Cornemuse. Je voudrois bien savoir si votre fièvre diminue , & celle de M. le Duc de Bouillon. Je suis de V. A. avec un très-profond respect , le très-humble & très-obéissant serviteur.



## A L A M Ê M E.

*A Fontenay , le premier Octobre 1677.*

**J**E me suis bien gardé , Madame , de me donner l'honneur de vous écrire , tant que vous avez été à Fontainebleau. Le Roi m'auroit demandé compte du tems que vous auriez employé à lire mes Lettres : je me serois fait , sans y penser , un crime d'État de quelque méchante plaifanterie ; on m'auroit peut-être mis à la Bastille , dont vous n'auriez encore fait que rire. Je me connois fort , & me fais faire justice.

Ce n'est pas à nous autres hommes ,  
 Ou , pour parler plus justement ,  
 Mauvais plaifans , mauvais Poètes ,  
 A venir témérairement  
 Occuper , par quelques sornettes ,  
 Un de ces momens précieux  
 Destinés , au tems où nous sommes ,  
 A faire le plaisir des Dieux.

Présentement que vous êtes de retour à Paris , je crois qu'il m'est permis de renouveler commerce avec vous ; car , au moins , ce que j'occuperai de votre tems , ne le déroberai-je qu'à de beaucoup plus mauvais plaifans que moi. Au pis

aller, je n'aurai à me reprocher que celui que j'ôterai à M. le Chevalier de Vendôme, qui pourtant, sans l'offenser, ne m'en doit guère quand il s'y met. Quoique je n'eusse pas le plaisir de recevoir de vos nouvelles, je ne laissois pas de m'en informer à tout ce qui avoit approché de la Cour. L'autre jour, en passant à Vernon, je demandai à la Seine, qui revenoit d'auprès de Fontenaibleau, si elle n'avoit point eu l'honneur de vous voir en ce pays-là. Je ne pouvois m'adresser à personne qui vous connût mieux, & à qui cela fit plus de plaisir; puisque,

Malgré le penchant qui l'emporte,  
Pour s'attirer de vous un regard en passant,  
Elle coule depuis un an,  
Et nuit & jour, à votre porte;  
Et l'été même, ce dit-on,  
Elle prend bien souvent la peine  
De monter au plus haut de la Samaritaine,  
Pour vous voir un moment dessus votre balcon.

Elle me dit seulement que, pour elle, elle ne vous avoit vue qu'à la chasse, mais avec plus de graces & d'appas que n'en avoit jamais eu Diane, & que bienheureux eût été l'Actéon qui vous auroit vue. Mais, foi de bonne rivière, elle m'assura qu'elle avoit demandé plus particulièrement de vos nouvelles à son compère le Tibre;



& que le bon-homme lui avoit répondu en deux mots, fort échauffé dans ses roseaux, que, depuis le tems heureux que la charmante Julie avoit étalé sur ses bords les appas qui apprirent à Ovide l'art qu'il a laissé aux autres, il n'avoit rien vu de si beau, ni de si charmant; que vous êtes tous les jours à la promenade. Assurément, en l'humeur où vous mettiez tous les soirs ce vieillard-là, s'il avoit trouvé quelque Naïade, Dieu y auroit été offensé. Voilà tout ce que j'ai su de vos nouvelles depuis un mois. Je vous serai bien obligé, si vous voulez me faire l'honneur de m'en mander vous-même quelquefois. Je n'ai point de plus sensible plaisir au monde, que de me flatter que vous vous souvenez au moins que personne en France n'est, avec un si profond respect, ni un si sincère attachement à V. A. que moi.

L. D. C.

---

## A LA MÊME.

*A Fontenay, le 10 Octobre 1677.*

**V**OUS me faites trop d'honneur, Madame, & vous avez trop de bonté de m'assurer que mes lettres ont le bonheur de vous plaire. J'ai reçu ces assurances-là de la part de V. A. avec une joie que je ne saurois lui exprimer; mais en même

tems , avec une inquiétude étrange pour votre santé. Il faut de nécessité que vous couviez une grande maladie , puisque vous commencez à me traiter aussi favorablement & à me louer. Ces grands changemens-là n'arrivent point dans l'humeur & dans le style , sans être menacé d'une grande altération dans tout le tempérament. Croyez-moi , divine Princesse , il ne faut pas se flatter là - dessus. Quand vous cesserez de me brocarder & de dire des bons mots sur moi , Messieurs de Vendôme de prendre du tabac , moi de vous adorer , Chaulieu de faire des phrases & des locutions nouvelles , il sera tems de donner ordre à nos dernières volontés. Ce sont symptômes léthifères , entre nous autres Physiciens , & qui ne manquent quasi jamais. Je suis sûr que Saint-Victor ne vivroit pas huit jours , s'il avoit fait deux ou trois bonnes plaisanteries. Je m'en vais avertir M. Renaudot de prendre garde à vous. Si jamais son haleine se rectifie , il peut bien aussi , comme les autres , prendre garde à lui. Je me réjouis avec vous du prompt retour de M. le Duc de Nevers. A ne compter pour rien l'amitié fraternelle , je fais quel plaisir c'est pour vous qu'une aussi bonne & aussi charmante compagnie que la sienne , dont vous jouirez souvent cet hiver. Quelle que soit l'apostrophe dont il m'honore dans sa lettre , fût-ce de Caméléon & de Climacide , je m'en fais un très-grand plaisir. Je vous prie très-

humblement de m'envoyer une copie de celle que vous avez reçue de lui, afin qu'au moins je tâche de faire un bon ou mauvais compliment à ce charmant Seigneur, dont le souvenir me flatte & m'honore beaucoup. Si je n'avois consulté que l'impatience que je sens d'avoir l'honneur d'être auprès de vous, je serois déjà à Paris : mais le cruel est qu'il faut consulter mes Fermiers, coriaces en diable, & ceux de M. Bréauté, plus coriaces encore mille fois que les miens. J'espère pourtant que le saint jour de la Toussaint leur amollira le cœur, & qu'ils me donneront les moyens de vous assurer que personne au monde n'est, avec un si profond respect & tant d'attachement, à vous, divine Princesse, que

L. D. C.

---

## A L A M Ê M E.

**E**N vérité, Madame, j'ai un grand sujet de me plaindre de vous, & bien plus encore de Monseigneur le Duc de Bouillon, dont les trompeuses paroles m'ont jeté dans un stec à Evreux, où je l'attends aussi impatiemment qu'inutilement. Pour vous, Madame, je vois bien que j'ai entièrement perdu toute la part que j'avois dans l'honneur de votre confiance, puisque vous avez laissé éteindre le miracle des Rieuses (la charmante Dorine est

morte, par le plus sinistre accident du monde ) sans me faire part de votre douleur. Je n'en aurois rien su, si Monseigneur le Duc de Vendôme, plus charitable que vous, ne me l'eût mandé.

Quoi donc ! Dorine est morte au plus beau de son âge !

Dorine, qui, si galamment,  
Avoit fait, je ne fais comment,  
Sa Princesse à son badinage !

Et cela, par la main d'un cruel assassin ! je n'aurois jamais cru qu'elle eût été gibier de **Garde-chasse**. C'est une entreprise de **M. de Saint-Herem sur les Marmitons** de la bouche, dont elle étoit justiciable, & que vous ne devriez pas laisser impunie. J'attends, au moins, de la générosité de **Lafontaine**, qu'il se fera battu en champ clos, & que nous élèverons un trophée sur le tombeau de **Dorine**, composé de la bandoulière, du moufqueton, & des bottines du meurtrier. Avec toutes ces plaisanteries, je suis sensiblement touché de la mort de **Dodo**, car elle plaisoit. On a rendu à sa mémoire tous les honneurs qu'elle méritoit à **Fontenay**. **Orange & Salope**, comme nièces, menoient le deuil ; & la **Camardière** faisoit la charge de **Rhodes**. Il ne fait pas les révérences d'aussi bonne grace tout-à-fait que lui ; mais, pour le reste, il ne lui en doit guère. Je passerai encore ici la journée : mais, si Monseigneur n'arrive

demain avec l'aurore , je me retire à Fontenay ; & tous les Disciples de Vitruve , & Vitruve aussi , reviendroient à Evreux , avec les ordres Corinthien & Dorique , que je n'en rapprocherai pas. Un vent coulis , cette nuit , ma donné un double torticolis , que la plus violente friction d'eau-de-Vie ne me sauroit ôter. Je suis sur le grabat ; & je serois bien heureux , à l'heure qu'il est , de me pouvoir mettre la tête & le cou dans la bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie. Je suis encore bien simple de vous parler de mes maux ; car je suis bien sûr que vous n'en ferez que rire. Je n'en ferai pas moins de V. A. le très-humble & très-fidèle serviteur.

---

## A LA MÊME.

**L**A Galère que la République de Gênes avoit commandée pour porter votre petite chienne , a péri malheureusement avec cette précieuse charge. Il passa hier au soir un Courier qui porte à Spinola la Commission d'Envoyé extraordinaire de la République , pour vous faire ses complimens de condoléance. Elle ne vous pouvoit faire plus d'honneur , ni choisir un envoyé plus extraordinaire. Je ne fais que d'hier au soir que vous avez perdu un de vos singes , qui mourut sans parler. Si

Je l'avois su avant que de partir de Paris , je me serois donné l'honneur de vous voir là - dessus , Madame , & de vous marquer la part que j'y prends. Je m'en vais travailler pendant notre navigation du Rhône , qui va commencer dans un quart d'heure , à l'épithaphe de notre chienne de Bologne , & de notre singe. Vous savez que j'ai déjà immortalisé feu M. Quetin , d'heureuse mémoire , par mes ouvrages. Je ne travaillerai plus que pour ceux-ci. Vous avez plus de bêtes que je n'ai d'imagination ; & il vous faut prendre Bourfault à gages pour faire des épithaphes , si vous voulez avoir autant de chiens que vous en avez. Vous pourrez bientôt , si vous voulez , voir de ses Ouvrages ; je crois qu'avant la fin de l'hiver , il travaillera pour Délie. Plaise au Ciel qu'il le fit aussi pour cette coquine de Dodo , dont je porte les marques , & le pauvre Ruvigni , sans compter les derniers coups de dents qu'elle donna à la Fare.

Nous serons dans trois jours à Aix , & dans quatre , M. votre Neveu sera dans les agonies des harangues & des cérémonies. Priez Dieu pour lui , & le recommandez aux prières des Pères Théatins. Je suis , avec un très-profond respect , Madame , le plus humble & assurément le plus passionné de tous vos serviteurs.

L. D. C.

## A L A M Ê M E.

**S**ERAI-JE donc toujours accablé de vos brocards, Madame ? Faudra-t-il que vous parliez sans cesse de ma foiblesse, sans avoir jamais éprouvé mes forces ? Pourquoi attaquer ma façon d'aimer, sans avoir voulu écouter mon amour ? On ne peut être plus las que je le suis de vos injustices & de votre langue. Quand je lisois l'Histoire autrefois, avant que j'eusse perdu les yeux à ce métier que vous dites que je fais si rarement & si mal, elle m'apprit que le Roi Henri III, fatigué des Sermons d'un Prédicateur de la Ligue, qui parloit aussi librement de ses vices, que vous parlez de mon impuissance, au-lieu de se fâcher, lui envoya un grand pot de miel pour lui adoucir la gorge pendant son Carême. A l'exemple de ce bon Prince, je vous envoie deux cruches de mon huile, non de celle de Messieurs vos Neveux, pour tâcher d'émousser l'aigreur de vos satyriques discours. J'attends quelque chose de ce remède pacifique : *munera navium savos illaqueant duces*. Ces petits présens ne pourront-ils rien sur vous ? Aimerez-vous mieux vos brocards que mes rôties & mes sauces aux truffes, dont je vous fournis la matière ? Comme la Fare est également attaqué, je prétends qu'il soit compris dans ce traité d'une alliance tendre, respectueuse, éternelle, que je

voudrois renouveler entre la plus aimable, la plus charmante Princeſſe du monde, & les gens de France des meilleurs procédés, de la plus fine galanterie, & de la plus foible complexion.

## A L A M Ê M E.

A Aix, le 29 Octobre 1681.

**V**OUS avez bien de la bonté, Madame, de m'apprendre que j'ai écrit une pièce d'éloquence à Madame de la Sablière. En vérité, je n'en favois rien. Voici juſtement la Fable du lièvre qui fit peur aux grenouilles :

Je ſuis donc un foudre de guerre !

Je croyois avoir fort ſimplement rempli un devoir à quoi l'honnêteté qu'elle avoit eue de ſ'informer de mes nouvelles, m'avoit engagé, & avoir écrit une Épître *ſimpliciſſime*. Quelque accoutumé que je ſois à vos rigueurs, je ne l'étois point encore à vos injuſtices. Pourquoi, ſ'il vous plaît, me taxer à l'abri d'un ſarcaſme piquant, d'irrégularité à votre égard ? J'ai tâché, par quelques méchantes plaifanteries dans toute occaſion, de diſſiper les chagrins de votre fluxion. Saint-Victor auroit-il eu la cruauté de les garder ? Il



y auroit bien de la malice à lui de prendre les miennes , étant aussi bien fourni qu'il l'est. Nous ne sommes arrivés qu'hier au soir des bords de la mer : nous marchons depuis dix - sept jours comme des Messagers ; & à moins que je n'eusse chargé les Zéphyrus de mes lettres , elles ne pouvoient jamais aller jusqu'à l'Hôtel de Bouillon. J'espère , quand j'aurai eu l'honneur de vous voir , & de vous adoucir la gorge par quelques traits de muscat , ou d'autres liqueurs semblables , que vous ne ferez plus si mordicante. J'ai remarqué avec plaisir , depuis long-tems , que le vin nous servoit de *dulce lenimen curarum*. Ceux que nous emportons se flattent de vous chatouiller le palais , divine Princesse , dans quinze jours d'ici. Nous partons demain matin pour regagner la bonne Ville : en arrivant , j'irai me prosterner à vos pieds , & baiser , avec un profond respect , votre candide menote , ou en recevoir un soufflet , s'il est vrai que je sois coupable.

J'ai été obligé d'assembler tous les Experts & les Maîtres à écrire d'Aix , pour lire ce que M. le Duc de Bouillon m'a fait l'honneur de me mander dans votre lettre ; aucun ne l'a pu faire. Ceci n'est point une plaisanterie. Ce qui m'embarassoit le plus , est que j'ai deviné qu'il souhaitoit quelque chose de moi ; & le moyen d'y satisfaire sans le savoir ? Heureusement M. de Crillon est entré ,

comme j'étois dans ces peines mortelles ; & , après un long travail , il a trouvé le mot de *café* dans une syllabe , où il n'y a , pour toutes lettres , qu'un *a* , un *f* & un *y* ; jugez par vous-même de l'orthographe. Comme j'ai reçu la lettre à onze heures du soir , & que je pars demain à quatre heures du matin , je n'ai pu emporter le café ; mais M. de Crillon s'est chargé de l'envoyer demain à Marseille , & de le faire tenir à Paris au plutôt. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour le service de Monseigneur le Grand-Chambellan , dont je suis , avec un profond respect , le très-humble serviteur.

## A L A M Ê M E.

*A Aix , le 31 Octobre 1681.*

DE toutes les bêtes que vous m'aviez chargé , Madame , de vous chercher en ce pays-ci , je n'en ai point trouvé de plus digne de vous être présentée , ni de plus extraordinaire que celle qui vous rendra ma lettre. Elle est d'une nature fort particulière : elle a la méchante plaisanterie des hommes , la gentillesse & l'adresse des singes , & la valeur des liens. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour votre satisfaction. J'offris l'autre jour deux cents écus d'un petit crocodile en nourrice , que l'on menoit à Versailles ; c'est le premier qui soit

la fermeté à braver les plus grands perils ? Au bout de tout cela , vous n'aurez jamais un si respectueux , si fidèle & si foible serviteur que moi.

## A L A M Ê M E.

RÉJOUISSÉZ-VOUS , Madame , réjouissez-vous ; le Ciel a exaucé vos vœux ; l'affaire n'est plus douteuse. Je suis paralytique des deux jambes , & les eaux de Vichi m'ont fait tout le mal que vous pouviez désirer , & que je devois craindre. Je ne dors plus ; j'ai des vapeurs , des duretés de prunelles , & quatre rhumatismes tout nouveaux.

Mais ce qui plus me désespère ,  
C'est que , par honneur , en partant ,  
De quatre pistoles comptant  
Il m'a fallu payer l'auteur de ma misère.

Je crois au moins , que vous me trouverez de la noblesse dans l'ame & dans le procédé. Des rhumatismes à une pistole la pièce ! Ah ! croyez-moi , rien n'est plus magnifique ; mais je voudrois bien un peu plus de santé , & moins de somptuosité. Je n'espère plus de guérison que du plaisir de vous revoir ; & mes maux diminueront par la  
manière

manière agréable dont je vous entend-ai les bro-  
carder.

Je n'ai jamais douté que vous n'eussiez l'ame  
Romaine ; & à la fermeté que vous montrez dans  
un carrosse prêt à verser , il faut que vous soyez  
descendue des Arrie ou des Porcie. Je serois bien  
fâché pourtant que , pour marquer combien vous  
ressemblez à Mesdames vos grand'mères , vous  
ne missiez point pied à terre dans les endroits  
périlleux des montagnes ; car , à ne vous point  
flatter , je ne pense pas que l'on pendît votre  
portrait au Temple de mémoire , entre celui  
d'Arrie & de Porcie , pour vous être , de propos  
sélibéré , rompu le cou en carrosse , en revenant  
de Turenne. Permettez , avec cet avis fidèle , que  
je vous assure que personne n'est avec tant de  
respect , tant d'attachement , & tant de douleurs ,  
entièrement à vous que moi.

---

## A L A M Ê M E.

AH ! divine Princesse ,  
Si vous sentiez pour moi quelque heureuse foiblesse ,  
Dût Monsieur Pistolet m'appeller un croquant ,  
Je n'y trouverois rien de dur , ni de choquant.

Vous avez été bien long-tems , Madame , à  
s'avouer que vous en eussiez pour moi. Je vous

avouerai de bonne foi que je ne m'en étois encore jamais apperçu ; & il faut que vous ayiez pris un grand soin à me la cacher. Il m'est arrivé pourtant mille disgrâces devant vous ; vos chiens m'ont mangé la main, la guenon m'a mordu , Messieurs de Vendôme m'ont brûlé une perruque & déchiré mon manteau , sans que vous ayiez donné la moindre marque que cela vous touchât un peu au cœur ; & bien-loin d'en marquer de la foiblesse pour moi , vous souteniez tout cela avec beaucoup de fermeté. Vous avez fort bien caché votre jeu. J'avois bien lu dans *Astrée* , que les Dames ne marquoient pas toujours les sentimens de leur cœur ; mais encore , Madame , en donne-t-on *quelque petite signification*. Depuis que j'ai reçu votre lettre , comme j'ai encore quelque défiance de ce que vous avez la bonté de me mander , j'ai relu toute l'*Astrée* , pour voir si les bergères qui avoient quelque foiblesse pour des bergers , ne laissoient pas , à l'ombre des ormeaux , de les brocarder incessamment , & de s'exercer en bons mots , & en *dis ébaudits* sur leur personne. Dans tous les cinq tomes je n'y ai point trouvé , ni que Madonthe , ni que Laonice , ni que ses Compagnes aient jamais fait de plaisanterie d'écrevisse , de Manufacture de Tyr , ni de reliures de marroquin , à aucun des habitans des rives du Lignon. Il est bien difficile pourtant que , dans le nombre , il n'y en eût quelqu'un qui fût tant soit peu trop vermeil.

Cela m'a fait douter franchement de la sincérité de votre lettre ; & il me faut des assurances plus fortes & plus solides , si vous voulez que je croie ce que vous me faites l'honneur de me dire. Je ne manquerais pas de me trouver à Evreux , dès que vous y arriverez , & avec bien plus de plaisir & de liberté que je n'aurois fait , depuis que l'on a défendu les brocards , en défendant l'or & l'argent ; car au moins ne m'en sauriez-vous donner , sans qu'il vous en coûte cinq cents écus d'amende. Vous devez bien croire que je vous ferai payer , après la manière dont vous m'avez souvent accommodé. J'attends , avec une très-grande impatience , des nouvelles d'Allemagne. J'écrirai demain à M. de Beaumont , en son particulier ; & demeurerai , pour ce soir , avec toute sorte de respect , Madame , le plus humble & le plus brocardé de tous vos serviteurs.

---

## A LA MÊME.

Vous m'aviez toujours paru faire si peu de cas de ma bonne santé , & vous en parliez même souvent avec mépris , que je ne puis m'imaginer que ce soit un si grand crime auprès de vous de l'avoir perdue. J'éprouve cependant cruellement le contraire. La goutte , en m'ôtant le peu qu'à

me restoit de forces , m'ôte en même tems toutes marques de l'honneur de votre souvenir , de pitié , d'amitié , qui auroient fait toute ma consolation. Il y a quinze jours que je suis dans mon lit , sans que vous ayiez daigné envoyer demander seulement par un laquais au Bedeau du Temple , s'il m'avoit enterré ou non. Dans la vie , divine Princesse , il faut prendre un parti. Ou , quand je suis sain , ne me parlez pas , & ne me traitez pas comme si j'étois malade ; ou , quand je suis malade , ne me laissez pas là , comme si j'étois sain. Ne demandé-je pas des choses justes ? & n'ai-je pas raison de me plaindre , & de vous faire quelques reproches de votre oubli & de votre indifférence ? Car , en aimant , qui ne veut être aimé ?

---

## A LA MÊME.

*Ce Vendredi.*

**S**I j'aime l'argent , si je veux avoir l'honneur , le plaisir de donner à dîner à mon adorable Princesse ; oui , certes , j'en jure par la Fare , Dieu qui préside aux festins , j'aurois dit autrefois , qui préside aux jardins. Ce dîner sera prêt à six heures précises. Je vous promets un jeûne plus exact que celui d'un Anachorette. J'avertirai l'Abbé de Châteauneuf. Vous avez M. de Testu , à qui vous

Le direz : s'il y a moyen , nous aurons Mademoiselle de Lenclos. Si vous pouvez étendre la contribution sur quelques vins de liqueur , faites-le ; car je n'ai que du vin de Bourgogne & de Champagne , & un peu de cette eau-de-vie dont s'allumoit le feu des Vestales. Je meurs toujours de peur qu'elle n'ait de la peine à brûler au Temple. Toutes vertus y habitent , à la chasteté près , qui n'y a jamais mis le pied ; vertu froide , & qui ne subsiste qu'autant de tems qu'elle n'est point attaquée.

---

## A L A M Ê M E.

**V**OUS êtes folle , & vous avez raison ; je suis fou , & j'ai tort. Il ne faut jamais qu'il soit question entre nous de ce bon fripon qui nous a trompés tous deux. Je ne vous en avois parlé , que parce que vous m'aviez reproché que le crime seul me réveilloit , & que je n'aurois pas tant d'envie d'avoir un commerce avec vous , si vous pouviez en avoir un impunément avec moi. Je hais la fausseté , vous le savez , & suis mes goûts aveuglément , parce qu'il n'y a que cela de bon. Les bonnes œuvres ne me réussissent point. Je voulus édifier tout Saint-Maur par aller joudi à la procession ; je me suis donné la



goutte : patience ; je ne songerai plus qu'à scandaliser tout le monde , & m'en trouverai mieux. Je revenois hier au soir de Saint-Maur , vous m'apparûtes , je ne vous reconnus qu'au mouvement que je sentis , quand vous nous fîtes des amitiés : j'étois avec le bon-homme Laffay ; je ne laissai pas de prendre pour moi la moitié de votre salutation angélique. Vous voyez bien qu'au style de ma lettre , je ne veux pas faire taire un oracle qui parle aussi bien que vous. Si vous étiez capable de quelque action de morale chrétienne , vous viendriez me voir , & causer avec moi , pour rendre mes douleurs légères. Je vous montrerois mille choses d'esprit qui vous divertiroient , & votre innocence ne courroit aucun risque avec un pauvre goutteux. Adieu , mille fois. Si vous étiez capable de cette œuvre de charité , personne ne le sauroit , & vous feriez bien. J'ai passé une très-mauvaise nuit , pour m'être forcé hier au soir le pied à aller souper avec M. le Duc & M. le Prince de Conti.



## A LA MÊME.

*A Fontenay, le 16 Octobre.*

J'AI vu avec un très-sensible plaisir une lettre de votre candide menote, pleine d'injures & de brocards pour la Fare & pour moi. C'est un soufflet qu'on reçoit d'une maîtresse qu'on adore, marque de passion & jamais d'indifférence. Je l'ai baisée, cette aimable lettre, d'autant plus chèrement, que tous nos crimes à votre égard, divine Princesse, ne sont que des crimes du hasard. Nous étions allés coucher, jeudi dixième, chez Madame de Cavois, près Vernon, pour nous rendre à Navarre, & jouir de l'honneur de vous voir, & du plaisir de quelques paradoxes gaillards, & de la plus aimable déraison qui fut jamais, agréments aussi singuliers que ceux du reste de votre personne, & que les charmes de votre esprit. Nous apprîmes là que vous étiez partie, & même arrivée à Paris, par quelqu'un qui vous y avoit vue. Nous jurâmes, nous maudîmes le démon des contre-tems, nous pleurâmes : après cela nous mîmes à table, & nous bûmes d'un vin si rare & si parfait, qu'il ne lui manque rien, sinon que vous ne l'ayiez pas bu. La Fare dormit après cela, & de douleur est parti deux jours après pour courir vous chercher à Paris, puisqu'il n'avoit pu

avoir l'honneur de vous voir à Evreux. Voilà fait ; donnez-moi , après cela , les noms d'ingrat de perfide , mais plaignez mon malheur ; & quelle que soient jamais les apparences , ne doutez , de votre vie , du plus profond respect & du plus tendre attachement qui fut jamais.

Monseigneur le Chevalier de Bouillon m'a fait gâter mon rôt , & de très-bon rôt , pendant huit jours à l'attendre ; mais nous nous sommes vengés en le mangeant. Permettez-moi de l'assurer de mes respects.



## A LA MÊME.

*A Fontenay , le 5 Juillet 1708.*

EN me disant que vous me trouvez quelquefois à redire , vous m'engagez , divine Princesse , à faire durer encore un peu une absence qui me fait tant d'honneur. Mais , pourquoi venez-vous , par ce discours enchanteur , troubler l'indolence & la tranquillité dont je jouis ici ? Il y a long-tems que je vous reproche ces coquetteries sourdes , aussi-bien que l'injustice qu'il y a à me reprocher ma foiblesse , sans avoir voulu éprouver mes forces. Je vivois ici sans rien craindre & sans rien

désirer : votre lettre m'est venu rappeler le souvenir de l'unique chose que je regrette à Paris, qui est vous. Tous vos défauts ont des charmes ; jugez de ce que cela fait , avec beaucoup de talens de plaire. Vous savez rendre ces paradoxes vraisemblables ; vos contradictions plus judicieuses que la complaisance des autres ; la déraison même quelquefois très-aimable ; enfin vous avez l'art d'embellir toutes choses : *quidquid calcaveris , rosa fiet*. Il me semble que je ne suis pas assez rouillé pour un Campagnard , car il faut toujours être ce qu'on doit ; mais , Madame , l'esprit peut bien se rouiller , mais le cœur ne se dément jamais. C'est le mien qui vous loue , qui vous adore , & qui ne cessera jamais d'avoir pour vous , avec un respect très-profond , un attachement inviolable & fidèle.

Je tâche à mettre Fontenay en état de pouvoir quelque jour avoir l'honneur d'y passer quelques momens tranquilles & philosophiques avec vous & vos graces. Si vous êtes à Saint-Cloud ; permettez-moi d'assurer de mes respects Madame la Duchesse de Foix.



## A L A M Ê M E.

*A Fentenay, ce 26 Octobre.*

**J**E ne saurois assez vous louer, vous rendre des graces de tous les offices d'amitié que vous rendez à mon pauvre ami. Je ne faisois que vous aimer; je vous adore. Dès que l'on joint à tous les talens de plaire que vous avez, un bon cœur & des sentimens d'amitié, ne mérite-t-on pas de l'être? Votre attention, Madame, à m'en donner, tous les jours des nouvelles, est la seule consolation que je pouvois recevoir.

Le rayon d'espérance que vous me donnez par votre lettre du 25, que je viens de recevoir, a suspendu des accès de vapeurs si terribles, que je n'ose vous en exprimer les effets. Nonobstant tout cela, & mon gros rhume, qui me continue toujours sur la poitrine, j'ai voulu partir hier pour m'en aller à Paris. Mais comment vous peindre une famille défolée, en pleurs autour de mon lit? Vous savez que, depuis que je suis au monde, elle vit avec moi avec plus d'attachement, de tendresse & d'amitié encore, que les liens du sang; & quoique je ne vaille pas grand'chose, il est sûr que, si elle me perdoit, elle perdrait beaucoup. Ainsi l'état pitoyable où est ma santé,

& ma sensibilité pour tous ces pauvres gens, m'ont retenu. Et puis, qu'auroit ajouté mon savoir-faire à toute votre amitié ? Vous retrouverez la récompense de tout ce que vous faites dans les applaudissemens de tous les gens de bien, & le Ciel même, vous en tiendra compte. Peut-être ai-je obligation de la vie à l'infirmité qui me retient ici. Je serois mort du spectacle. Il a fallu votre courage pour soutenir l'affaut dont vous me parlez, quand il vous a recommandé ses enfans. Le bon Dieu voudroit-il bien me le rendre ? Je n'ose m'en flatter. Vous croirez aisément avec quelle impatience j'attends les lettres, que vous me faites l'honneur de m'écrire si régulièrement tous les jours. Si le mieux se trouve encore dans celle de demain, j'espérerai quelque chose. Je suis, Madame, de V. A. avec un très-profond respect & un tendre attachement, le plus fidèle serviteur que vous aurez jamais.

L. D. C.

---

## A L A M Ê M E.

*A Fontenay, ce 2 Novembre.*

**M**ONSIEUR de Guisigny vient de me mander que l'on venoit de faire la barbe, pour la première fois, à M. de la Fare. J'attendois ce signal pour faire couper la mienne, qui n'avoit point

G vj

été faite depuis la maladie de M. de la Fare. Quoique cette barbe , vénérable par sa longueur & par sa blancheur , me donnât , en cette occasion , l'air & la figure d'un héros d'amitié , je ne puis vous cacher cependant que cette longue barbe grise , jointe à cet air macéré que donnent les vapeurs , faisoit que je ne ressemblois pas mal , à ce que m'a dit mon miroir , au pauvre défunt M. Quetin , votre singe de burlesque mémoire , quand il mourut de la poitrine au coin de votre feu à Evreux , avec des vapeurs comme moi. Je suis persuadé que cette idée vous portera plutôt à rire , qu'à me plaindre. Vous ferez très-bien , Madame. Il faut bien , parmi les choses les plus tragiques , mêler toujours quelque chose pour dénoircir l'imagination. J'ai encore une plus agréable nouvelle à vous apprendre ; c'est que , dans ce dernier accès de vapeurs , j'ai été infiniment pardelà ce que je fus , quand la terreur panique des atomes me surprit. Je me suis trouvé , malgré cette dose de philosophie stoïque & féroce , dont j'avois cru , depuis quarante ans , me faire un rempart contre l'adversité ; je viens me trouver , dis-je , pusillanime plus qu'une femme laide , plus foible qu'une dévote , & plus fou que le Patriarche des neiges. Certes , c'est une grande mortification de retrouver qu'entre les plus sages hommes du monde & la Couture , l'école des Philosophes & les Petites-Maisons , il n'y a qu'une

vapeur de différence. Avec ce petit trait de réflexion morale , je baise avec respect votre candide menote , qui a récompensé tous les lardons qu'elle m'a donnés , par la plus obligeante & par la plus affectueuse lettre du monde , dont elle vient de m'honorer.

L. D. C.

P. S. Mon frère est dans son lit depuis huit jours , avec une grosse fluxion sur la poitrine , & un peu de fièvre. J'espère que je le guérirai : mais cela ne laisse pas d'alarmer dans un homme de son âge. Madame de Chaulieu est aussi malade , & Mademoiselle de Chaulieu depuis six semaines. Sans le plaisir que me font vos lettres , & les bonnes nouvelles qu'elles m'apprennent de la santé de mon ami , je serois trop malheureux. Tous nos malades vous assurent cependant de leurs respects.

---

## A LA MÊME.

LA FARE , n'est plus. J'ai vu mettre le comble aux amertumes de ma vie , par la mort du plus tendre & du plus fidèle ami qui fut jamais. Le penchant , la conformité dans les façons de penser , la sympathie dans tous nos goûts , & même dans nos défauts , nous avoit unis. Pendant quarante



ans, la raison n'a cessé d'approuver & de cimenter une union qu'un penchant aveugle avoit commencée. Rien de tout cela n'est plus; & je ne songerois pas à chercher même à le remplacer, si je ne vous avois plus. Vous savez trop, Madame, combien vous avez toujours été chère à mon cœur: mais enfin, quelque médiocre que soit ce bien, mon pauvre ami l'a toujours partagé avec vous; & vous n'avez pas même dédaigné ce partage, & d'entrer en tiers dans une amitié qui, avec les agrémens, a trouvé de l'estime. Que cette mort vous rend précieuse pour moi! Elle réunit, en vous seule au monde, toutes mes affections & tout le bonheur de ma vie. Il n'est que vous seule qui puissiez me donner la consolation que je ne trouve point, ni dans ma philosophie, ni dans l'empressement que j'ai retrouvé dans tous mes amis en cette triste occasion.

Qui me console excite ma colère ;  
Et le repos est un bien que je crains :  
Mon deuil me plaît, & me doit toujours plaire ;  
Il me tient lieu de celui que je plains.

Les douleurs de ma goutte m'ont quitté ; mais je ne puis vous rien dire du rétablissement d'une santé que ma douleur travaille encore tous les jours à affoiblir, en m'ôtant, par votre absence, le seul secours qui la pouvoit conserver, & le

plaisir de renouveler cent mille tendres & véritables protestations d'un respect & d'un attachement qui ne finira qu'avec ma vie.

Permettez-moi d'affurer Monseigneur le Duc & Mademoiselle de Bouillon , de mes très-humbles respects.

---

## A L A M Ê M E .

A Fontenay , ce 25 Septembre 1712.

**M***Ater sava cupidinum* , car c'est de vous , Madame , & non de Vénus , dont Horace a voulu parler par un esprit de prophétie. Ne vous en étonnez point. Vous n'êtes pas la première dont on ait parlé , sous des figures , deux mille ans avant que d'être arrivée. Je ne croyois pas , pour avoir fait l'action d'un homme de bien , m'être exposé à un volume d'injures , dont votre aimable lettre , & celle d'un fils aussi aimable que vous , m'est venue affubler dans le fond de ma solitude , sans examiner les droits sacrés de l'amitié , sans respecter la droiture de mes sentimens là-dessus. A l'injustice de ce procédé ,

Je vous ai reconnu , couple ingrat & perfide ,  
Couple toujours aimable & toujours mordicant.

Quoi ! contre vos brocards , contre vos coups de dent  
 La vertu ne fert point d'égide !

Quand je mérite des louanges , je me vois réduit à faire une apologie. Madame de V... est une pauvre femme de qualité , abandonnée de son mari & de ses enfans , qui s'amuse à courir à la guerre ; éloignée de sa patrie , bannie de son château , errante & vagabonde , réfugiée dans le Palais-Royal , réduite à faire un dîner de Pythagoricien , & par conséquent à se gorger le soir à quelque bonne cuisine , que les gens charitables tiennent toujours ouverte pour le soulagement des parasites riches & pauvres. J'ai cru que tant de malheurs avoient besoin de la consolation de mon amitié , & des marques de mon souvenir. J'ai commencé par elle , parce qu'elle est la plus infortunée. Si vous aviez perdu votre chat Percinet , ou quelqu'un de vos chiens , j'aurois commencé par vous l'écrire. Si M. le Maître , l'Abbé Du-Lo , ou M. Gouay , ou Arboulin étoient morts , j'aurois écrit à M. le Chevalier de Bouillon le premier. Mon ami le plus malheureux m'est toujours le plus cher. Voilà des maximes d'une morale épurée , qui ne règne que parmi l'innocence de nos champs , & que des gens du monde , corrompus comme vous , ne connoissent point. Encore si toutes vos injures n'étoient tombées que sur moi , je m'en consolerois ; mais pourquoi en accabler la pauvre Mimie

Quoi donc ! ai-je si fort crié ,  
 Lorsque dans vingt soupers , & dans trente peut-être ,  
 Le héros des plaisirs aux charmes de le Maître  
     M'a si souvent sacrifié ,  
     Dans mes vers ai-je décrié  
     Son trop de goût pour la popine ,  
 Ou , par quelque lambeau de latin de cuisine ,  
 Me suis-je jamais plaint de son peu d'amitié ?

Pourquoi donc , avec un centon de Pétrone , venir  
 attaquer ma force , & décrier ma vigueur ; & avec  
 une citation malotruie de Charleval , me reprocher  
 la froideur des baisers Normands ? Grâce au Ciel ,  
 aucune de mes maîtresses n'est morte de rhume ,  
 ni de catarre. Je leur ai laissé seulement , dans  
 les yeux , cette humidité brillante que Vénus &  
 vous , Madame , y avez : mais je leur ai ôté tout  
 le reste des humidités superflues qu'elles avoient.  
 Au-lieu de me témoigner autant de jalousie que  
 vous faites , qui est hors de saison ; si vous m'aviez  
 marqué la moindre petite affection , je vous aurois  
 totalement desséchée , en vous adorant ; & vous  
 aurois adorée toute ma vie , en vous desséchant.  
 Vous n'auriez jamais eu de fluxion sur les yeux ,  
 dont vous avez été tant tourmentée. Voilà ce que  
 j'avois , à-peu-près , à répondre a vos injustes bro-  
 cards , qui ne peuvent me faire renoncer au respect  
 profond que j'ai pour vous , & au penchant que j'ai  
 pour M. le Chevalier de Bouillon. *Valete cura.*

## L E T T R E

A M A D A M E L A D U C H E S S E  
D E B O U I L L O N ,

*Principi , Musa , Veneri , S. P.*

**F**A TEOR me , Princeps , sæpè peccasse ; homo enim sum , & adhuc juvenis : nunquam tamen tam graviter deliqui. Diuturnior me mora ruri detinuit ; exoptatus non veni. In hæc facinora quære supplicium ; quidquid jufferis mereor. Uno pede claudus redii ; si placet , utrumque frangam. De veniâ desperarem , nisi benignitas tua claudicationis nostræ rationem haberet. Mæstissima *Coucou* humillimè salutat , jampridem ad te profectura , nisi iræ tuæ fulmen reformidaret. Numinis esse parcere memento , divina Princeps ; & utrique veniam summo tuo sigillo & cancellario obfirmatam mittas. Placebo , si me culpam emendare permiseris , & in conspectum divinitatis tuæ venire licuerit.



---

*A MADAME LA MARQUISE  
DE LASSAY.*

**D**ANS le tems que je goûtois les douceurs du premier sommeil, présent que les Dieux ont fait aux mortels pour les délasser des fatigues de la journée, & pour calmer leurs inquiétudes, la Fare m'est apparu cette nuit. Il étoit sans perruque, dans un fauteuil nonchalamment couché. Un bonnet de serviette sur sa tête donnoit à son beau visage un reste d'impression de débauche; & quelques ronflemens qui accompagnoient des paroles entrecoupées, ne m'ont pas laissé douter qu'il ne sortit de table. Il s'est éveillé tout d'un coup en sursaut; &, me voyant devant lui: Ah, mon Dieu! m'a-t-il dit, je n'avois point dormi la nuit passée, nous sortions de souper. Dans l'équipage où je vous trouve, je n'en ai point douté, ai-je dit; & j'ai reconnu d'abord l'Anacréon de nos jours, & le père de la volupté. Ah! double fripon, s'est-il écrié, ne vous voilà-t-il pas encore avec votre langage flatteur, & vos discours enchanteurs? Je suis bien aise de vous dire qu'au souper d'où je fors, il y avoit deux ou trois de vos amies, & autant de vos amis. La moitié du repas s'est passée à dire du bien de vous, le

reste à en dire le diable , sur-tout les femmes , que vous étiez un fripon , un libertin , aussi peu fidèle en amour , que vous êtes solide en amitié ; que vous enseigniez publiquement la friponnerie , & qu'afin que personne n'en doutât , vous aviez fait des vers , qu'elles savent pourtant toutes par cœur , à la louange de l'Inconstance ou de l'Infidélité. Pour moi , je vous ai abandonné net. Ces derniers mots ont été entrecoupés par un ronflement en faux-bourdon , qui m'a impatienté , parce que ces dernières paroles m'avoient véritablement piqué. Je l'ai tiré par le bras. Eh quoi ! ai-je dit , est-ce donc ainsi que vous laissez opprimer un homme de bien ? Je pardonne à ces mijaurées , qui ne me connoissent que superficiellement , de mal parler de moi ; mais vous , le confident des sentimens de mon cœur les plus tendres & les plus cachés , le dépositaire de toutes mes pensées , ne savez-vous pas bien jusqu'où va la fidélité de mes engagements , & la tendresse de mon amitié ? Ne sont-ce pas les sacrés liens de notre union à qui je dois tous les plaisirs & tous les agrémens de ma vie ? J'étois né vertueux. Ces bonnes Dames , qui crient si fort , m'ont rendu fripon. Ne les écoutez pas. Il y en a bien là quelqu'une qui me pardonneroit d'être libertin , si je voulois bien n'être pas indifférent pour elle. Eh ! de grâce , cher ami , ne me condamnez pas. Sur cela , il s'est mis à me faire un sermon. Je

ne fais pas où diable il avoit pêché tant de morale. Ma docilité naturelle m'a fait écouter quelque tems ; mais enfin impatienté : Quoi ! lui dis-je, cette indulgence plénière que vous avez pour tout le genre humain, finira-t-elle à moi ? Ne vous souvient-il plus d'avoir versé Louison devant la porte de Madame de la Sablière, dans le tems que l'on vous mettoit à la place de la tourterelle, pour être le symbole de la fidélité ? Croyez-moi, ami, mon bel ami, il vous sied mal de faire le prêcheur. J'allois continuer mon apologie ; mais la Fare, las d'être si long-tems éveillé, s'est mis à ronfler de plus belle. Et moi, voyant que la prose n'étoit plus un langage assez concis pour attrapper quelque intervalle entre la veille & le sommeil, malgré l'aversion que vous avez pour la rime, qui pourtant, fussiez-vous en enrager, est ici le langage de la vérité, j'ai réveillé la Fare ; & avant qu'il fût rendormi, je lui ai dit, avec des sermens qui l'ont persuadé : Ah ! cher ami,

Sachez qu'il est encore un ascendant vainqueur  
Qui, mieux que vos sermons, a corrigé mon  
cœur :

Devenu constant & fidelle,  
Il brûle d'une ardeur désormais éternelle ;  
Et, livré tout entier à qui l'a su charmer,  
Il sert encore un Dieu qu'il n'ose plus nommer.



L'impression que cette vérité m'a faite, m'a éveillé ; & tout a disparu, hormis ces sentimens que j'ai trouvés à mon réveil, gravés dans le fond de mon cœur.



### A MADAME D\*\*\*.

QUAND nous nous jurâmes réciproquement un amour éternel, nous nous promîmes une chose dont nous ne pouvions répondre ni l'un ni l'autre. Je crus aveuglément les sermens d'un enfant libertin & déraisonnable, & vous vous amusâtes aux promesses de sa mère qui ne vaut pas mieux que lui. Mais parce que ces fripons nous ont brouillés, seroit-il possible que nous eussions oublié qu'en même tems nous nous promîmes, à la face des Dieux, une amitié tendre & solide qui devoit durer autant que notre vie ? Voilà des sermens dont rien au monde ne peut nous dispenser. De mon côté, il me revient à tous momens un souvenir agréable de mes engagements, que tout ce que vous m'avez fait ne peut effacer. Je ne puis relire le *Voyage de l'Amour & de l'Amitié*, qui rendra votre nom & le mien immortels, sans que tous les torts que nous avons tous deux sur l'amitié, ne s'élèvent contre nous. Convenez des vôtres, je conviendrai des miens : mais pourquoi

les mettre au pluriel ? Je n'en eus de mes jours qu'un avec vous. Je suis fort colère , vous le savez ; j'étois encore fort amoureux , vous le méritez : ma bouche laissa aller quelques paroles aux Tuileries , l'été passé , que l'on vous rapporta , dont mon cœur ne fut jamais complice. Quoi qu'il en soit , je suis prêt de vous en demander pardon à genoux. Rendez-moi votre amitié , je vous redonne toute la mienne , présent dont le prix augmente tous les jours , & plus à la mode que quand vous la possédiez toute seule ; présent qui vous sera plus agréable , plus utile , plus délicieux , moins embarrassant que jamais , depuis que je suis devenu plus sage & moins amoureux. Malgré toutes nos fantaisies , pouvons-nous jamais avoir le cœur fait pour nous haïr ? Ou la bonté du vôtre est bien changée , ou vous serez touchée de mes sentimens & de mon repentir. Consultez-vous bien , & vous verrez que de toutes les choses du monde , rien ne peut vous faire tant d'honneur que le retour de mon amitié , qui ne peut avoir de raison que vos bonnes qualités ; vos agrémens ne pouvant au plus ramener que ce bon fripon dont je ne fais plus aucun cas , & dont il n'est plus ici question. Pour mieux vous le marquer , bien-loin d'insulter aux chagrins & aux déplaisirs que vous avez si cruellement essuyés , & que vous méritiez si peu , j'ai partagé vos ennuis , je vous ai plainte , & j'ai condamné les mouvemens secrets de vengeance .

qui pouvoient bien me faire quelque plaisir ; mon cœur s'est trouvé trop vengé , parce que je vous ai trouvée trop malheureuse. *Soyons amis , Cinna , c'est moi qui t'en convie.* Je n'ai pu refuser à cette sensibilité qui fait toute ma gloire , de faire les premiers pas. Répondez-y , je vous en conjure : quelques sentimens que vous ayiez , cela ne les blesse en rien. Vous me devez une amitié éternelle , avant qu'aucun autre serment vous ait pu engager dans d'autres liens.

---

## R É P O N S E

DE CHAULIEU ,

*A la Lettre de M. DE VOLTAIRE , qu'on a  
vue page 8 de ce Volume.*

**J**E n'aurois jamais pensé qu'un homme comme vous , Monsieur , eût pu croire aux Esprits , & moins encore ajouter foi à ce qu'ils disent , quand ils veulent bien revenir , je ne fais pas d'où. La Secte des Philosophes , où vous avez la bonté de m'associer de votre autorité , m'a fait douter , grâce au Ciel , de l'apparition de Chapelle , & m'a préservé des coquetteries de son ombre , de votre politesse , & de la complaisance de mon amour-  
propre,

propre que vous avez tâché si galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raisons que vous devez avoir de vous défier un peu de cette apparition, vous en avez une essentielle à vous qui doit vous déterminer à ne la pas croire, & qui m'y a, en mon particulier, entièrement déterminé.

D'une ombre qui vous dit de me prendre pour maître,  
 Ne croyez pas l'illusion ;  
 Quand, avec vos talens, le Ciel vous a fait naître,  
 Il n'est pour vous de maître qu'Apollon.

Voilà, en trois mots, ce que je puis répondre à la plus jolie lettre du monde que vous m'avez écrite, trop flatteuse pour l'écouter, trop brillante d'imagination, pour me hasarder à y faire une réponse en forme, qui seroit indigne peut-être d'un Mève de Chapelle, à qui vous pourriez la montrer, dans le commerce étroit où je vous vois avec moi quarante ans après sa mort.

Mais, si je me défie de mon esprit, je suis toujours sûr de mon cœur ; & je vais répondre au sentiment d'estime & d'amitié que j'ai pour vous, dont vous me demandez une marque essentielle, qui est de vous dire, avec la sincérité dont je fais profession, ce que je pense de la petite affaire dont vous me faites ouverture, &c.

*De Paris, ce 16 Juillet 1716.*

---

LETTRE  
DE M. DE VOLTAIRE  
A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

---

MONSIEUR,

Vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le ferez, quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils; & d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs disciples, & ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages, sans un peu de conseils & beaucoup de docilité. Je me souviens des critiques que M. le Grand-Prieur & vous, vous me fîtes en un certain souper chez M. l'Abbé de Buffy. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma Tragédie; & je crois qu'il me suffiroit, pour faire un bon ouvrage, de boire quatre ou cinq fois avec vous. Socrate donnoit ses leçons au lit, & vous les donnez à table; cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes. Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon Eptre à son Altesse

M. le Duc d'Orléans ; & quoique vous me conseilliez de louer , je ne laisserai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur ,  
A vos conseils je m'abandonne.  
Quoi ! je vais devenir flatteur !  
Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne !

Je ne puis vous en dire davantage , car cela ne saifit.

Je suis , avec une reconnoissance infinie ,

MONSIEUR ,

Votre , &c. AROUET.

*A Sully , ce 20 Juillet.*



## L E T T R E

D E M. A R O U E T

A MONSEIGNEUR LE GRAND - PRIEUR.

J E voulois , par quelque Huitain ,  
Sonnet , ou Lettre familière ,  
Réveiller l'enjouement badin  
De votre Altesse chansonnrière ;  
Mais ce n'est pas petite affaire ,  
A qui n'a plus l'Abbé Courtin  
Pour directeur & pour confrère.

Tout simplement donc je vous dis ,  
Que dans ces jours de Dieu bénits ,  
Où tout Moine & tout cagot mange  
Harengs forets & salifix ,  
Ma Muse , qui toujours se range  
Dans les bons & sages partis ,  
Fait , avec faisans & perdrix ,  
Son Carême au château Saint-Ange.  
Au reste , ce château divin ,  
Ce n'est pas celui du Saint Père ;  
Mais bien celui de Caumartin ,  
✓ Homme sage , esprit juste & fin ,  
Que de tout mon cœur je préfère  
Au plus grand Pontife Romain ,

Malgré leur pouvoir souverain  
Et leur indulgence plénière.

Caumartin porte en son cerveau  
De son tems l'histoire vivante ;  
Caumartin est toujours nouveau  
A mon oreille qu'il enchante ;  
Car dans sa tête sont écrits  
Et tous les faits & tous les dits  
Des grands hommes , des beaux esprits ,  
Mille charmantes bagatelles ,  
Des chansons vieilles & nouvelles ,  
Et les annales immortelles  
Des ridicules de Paris.

Château Saint-Ange , aimable asyle ,  
Heureux qui , dans ton sein tranquille ;  
D'un Carême passe le cours !  
Château , que jadis les Amours  
Bâtirent d'une main habile  
Pour un Prince qui fut toujours  
A leur voix un peu trop docile ,  
Et dont ils filèrent les jours !  
C'est chez toi que François premier  
Entendoit quelquefois la Messe ,  
Et quelquefois par le grenier  
Rendoit visite à sa maîtresse.

De ce pays les Citadins  
Disent tous que dans les jardins



On voit encor son ombre fière  
Deviser sous des marroniers  
Avec Diane de Poitiers,  
Ou bien la belle Ferronière.  
Moi chétif, cette nuit dernière  
Je l'ai vu couvert de lauriers ;  
Car les héros les plus insignes  
Se laissent voir très-volontiers  
A nous faiseurs de vers indignes.  
Il ne traînoit point après lui  
L'or & l'argent de cent Provinces,  
Superbe & tyrannique appui  
De la vanité des grands Princes ;  
Point de ces escadrons nombreux,  
De tambours & de hallebardes,  
Point de Capitaine des Gardes,  
Ni de Courtisans annuyeux.  
Quelques lauriers sur sa personne ;  
Deux brins de myrte dans ses mains,  
Étoient ses atours les plus vains,  
Et de \*\*\* quelques grains  
Composoient toute sa couronne.  
Je sais que vous avez l'honneur,  
Me dit-il, d'être des Orgies  
De certain aimable Prieur,  
Dont les chansons sont si jolies,  
Que Marot les retient par cœur,  
Et que l'on m'en fait des copies.  
Je suis bien aise, en vérité,

De cette honorable accointance,  
Car avec lui, sans vanité,  
J'ai quelque peu de ressemblance.  
Ainsi que moi, Minerve & Mars  
L'ont cultivé dès son enfance ;  
Il aime comme moi les Arts,  
Et les beaux vers par préférence :  
Il fait de la dévote engeance  
Comme moi faire peu de cas :  
Hors en amour, en tous les cas,  
Il tient comme moi sa parole ;  
Mais enfin ce qu'il ne fait pas,  
Il a comme moi la \*\*\*.  
J'étois encor dans mon été,  
Quand cette noire Déesse,  
De l'amour fille dangereuse,  
Me fit du fleuve du Léthé,  
Passer la rive malheureuse.  
Plaise aux Dieux que votre Héros  
Pousse plus loin ses destinées,  
Et qu'après quelque trente années,  
Il vienne goûter le repos  
Parmi nos ombres fortunées !  
En attendant, si de Caron  
Il ne veut emplir la voiture,  
Et s'il veut enfin tout de bon  
Terminer la grande aventure,  
Dites-lui de troquer Chambon  
Contre quelque once de mercure.

A M. AROUET,  
SUR SON PARNASSE.

QUE j'aime ta noble audace ,  
Arouet, qui, d'un plein saut ,  
Escalades le Parnasse ,  
Et tout-à-coup près d'Horace ,  
Sur le sommet le plus haut  
Brigues la première place ,  
Loin du marais où Perrault  
Contre nos Maîtres croasse ,  
Avec maint & maint Grimaud ,  
Qu'on traite d'Auteur infigne ,  
Pour avoir en des grands mots ,  
Mêlé très-mal-à-propos  
La guerre du peuple Cygne  
Aux louanges d'un Héros.

Dans le beau feu qui t'anime ,  
Tu foules d'abord aux pieds  
La troupe pusillanime  
Des malheureux Fippiers ,  
De qui la stérile veine  
Ne pouvant de leur cerveau ,  
Faute de force & d'haleine ,  
Arracher rien de nouveau ,

Avec leur Dictionnaire,  
Retourne l'habit d'Homère  
Dans leurs vers estropiés.

Loin d'ici , Rimeur timide ,  
Qui n'oses , parmi les airs ,  
T'élever d'un vol rapide  
Jusqu'où naissent les éclairs !  
Le froid bon sens qui te guide ,  
Te laisse en proie à Dacier ,  
Qui nous fait voir que ta plume ,  
De vers faits sur une enclume ,  
N'enrichit que l'Épicier ;  
Et que parfois le sublime  
Souffre à regret la prison ,  
Où souvent trop de raison ,  
Trop de justesse & de rime ,  
Le resserre hors de saison.

Souffre que je t'encourage  
A ce vol audacieux ,  
Toi qui n'as qu'à faire usage  
De tes talens précieux :  
Va d'un air victorieux  
Faire une éternelle guerre  
A ces enfans de la terre  
Révoltés contre les Dieux ;  
A ces beaux esprits modernes ,  
Qui n'ont , malgré Terrasson ,  
H v.

Pour Odes que balivernes,  
Qu'Houdart pour tout Apollon,  
Un café Pour Hélicon,  
La Laurent pour Calliope,  
Qui, de son bouge salope,  
Leut fait un sacré vallon.

Laisse-les, dans leur manie,  
Préférer insolemment  
L'exactitude au génie,  
Et la pointe au sentiment.  
Suis nos anciens modèles,  
Et joins tes graces nouvelles  
A tout ce qu'ont révééré  
Des siècles de politesse,  
Et ce que Rome & la Grèce,  
Et le tems ont consacré.



## N O T E .

IL a paru , en 1744 , une Brochure in-8<sup>o</sup>. intitulée : *Recueil de Poésies galantes du Chevalier de \*\*\* , & de quelques Pièces fugitives de l'Abbé de Chaulieu & autres ; au Parnasse , chez les Héritiers d'Apollon.* On soupçonne M. l'Abbé d'Estrées , qui passe dans le public pour en être l'Éditeur , d'avoir dépouillé le Porte-feuille de M. de Chaulieu , de quelques morceaux dont il a enrichi la Brochure que nous désignons. Il est certain que M. le Marquis de Chaulieu lui confia dans le tems un nombre de Pièces , qu'il n'a jamais restituées , malgré toutes les instances qu'on lui en a faites. Nous rapportons les Poésies de ce Recueil que l'Éditeur lui-même avoue être du Poète dont nous publions les Œuvres complètes. Si c'est un larcin que nous faisons à M. l'Abbé d'Estrées il doit nous le pardonner d'autant plus facilement , qu'il nous en a donné le premier l'exemple , & que c'est enfin nous ressaisir d'un bien qui nous appartenoit.



---

 POUR MADAME DE VALOIS.
 

---

**L**E Rhône, sur ses bords, vit naître une Pucelle :  
 Onques ne fut plus parfaite Donzelle ,  
 Tant par miroir , que par dits & redits.  
 La belle fut de la beauté le prix ;  
 Si que bientôt , nouvelle Cythérée ,  
 Paris la vit en ses murs admirée.

Or , en ce tems , Amour & moi chétif ,  
 Pour certains cas , étions en grand étrif :  
 Pour s'en venger croyant l'heure opportune ,  
 Il envoya la Beauté non commune ,  
 Tout droit chez moi. Dieux ! que je vis d'attraits !  
 Plus ébranlé mon cœur ne fut jamais ;  
 Mais du fripon connoissant la vengeance ,  
 J'eus tôt recours au remède d'absence.  
 Me voilà libre ; & Cupidon contrit  
 Vole à sa mère annoncer son dépit.

Il est , dit-il , un mortel téméraire  
 Qu'onques mes traits n'ont su férir.  
 Jà ne fais plus à l'indolent que faire :  
 Des plus beaux yeux a su se garantir.  
 Pour prendre cœur , lui répondit sa mère ,  
 Beauté toujours ne suffit pas.  
 Point ne m'eussent cédé ni Junon , ni Pallas ,  
 Si je n'eusse à Paris sa trouver l'art de plaire ,

C'est là le point. Pour ce rebelle cœur,  
 Cherche une Iris à la mine fine,  
 Et d'apparence un peu coquette,  
 Au doux sourire, au parler enchanteur,  
 Au regard fin, qui tout galant arrête.

A ces mots, l'enfant qui séduit,  
 Partit, hélas! trop bien instruit.  
 Long-tems ne fut le scélérat en quête.  
 Sous un corps gent, sous gracieux minois,  
 Bientôt trouva l'art de me déconfire.  
 Point n'ai besoin davantage de dire  
 Qu'il emprunta l'œil de Valois.

---

A MADemoiselle DE C\*\*.

S T A N C E S.

**A**Près un rude hiver, le printems nous redonne  
 La verdure & les fleurs;  
 On voit l'ardent été qui devance l'automne;  
 Et la nature enfin, par Flore & par Pomone,  
 Change sa face & ses couleurs.

Cependant, malgré l'inconstance  
 Qu'elle marque par ses détours,  
 Malgré toute la différence



Qu'on voit dans les saisons , dans les nuits , dans  
les jours ;  
Elle est toujours la même , & suit toujours son cours.

Tel est un cœur que surprend la tendresse,  
Qu'il soupire , ou qu'il soit content ,  
Qu'il soit infidèle ou constant ,  
Il varie en son choix , mais il aime sans cesse.  
Ainsi , charmante Iris , pénétré de vos coups ,  
Je sens une si douce flamme ,  
Que mille objets en vain viennent flatter mon ame ;  
Je ne saurois aimer que vous.

Mais , loin d'imiter la nature ,  
Qui , par ses changemens , nous montre sa beauté ,  
Jamais mon tendre amour n'aura d'autre paura  
Que sa fidélité,



ÉPITAPHE

DE CHARLES V,

DUC DE LORRAINE,

*Bisaïeul de Madame la Dauphine.*

S O N N E T.

**C**I gît, qui, dépourvu de ce riche apanage  
Où son auguste sang le faisoit aspirer,  
Sans Sceptre, sans Etat, se fit plus admirer  
Que tel qui, sous ses loix, tient un vaste héritage.

Ses brillantes vertus furent son seul partage :  
Par elles, en tous lieux, il s'est fait révéler ;  
Content que pour Monarque on l'ait su desirer,  
Et qu'aujourd'hui César doit tout à son courage.

Quelle fut sa valeur ! Qui le fait mieux que vous,  
Ottoman, abattu sous le poids de ses coups ;  
Hongrois, Dace, Esclavon, qui fûtes sa conquête !

Et toi, Chrétien, qui vois ton Achille au tombeau,  
Orne son monument de ce pompeux bandeau  
Qu'il mérita vivant de porter sur sa tête.

## A MADAME D\*\*\*,

*Célèbre Coquette , qui m'avoit demandé une  
déclaration d'amour en vers.*

EN fait d'amour , sans trop cuider de moi ,  
N'ai jusqu'ici passé pour mal-habile.  
Bien le connois , ce Dieu , sans foi , sans loi ,  
Qui , de plus belle , & sans favoir pourquoi ,  
Veut prendre encor chez moi son domicile.  
Point ne reçois tel hôte en ma maison ,  
Sous beau semblant , sous doucereux langage  
Cachant noirceur , méditant trahison ;  
Et plus ne suis à mon apprentissage ,  
Pour me laisser prendre comme un oison.  
Partant , Phyllis , quand seriez moins cruelle ,  
Quand à mes yeux offririez plus d'appas ,  
Je vous l'ai dit , par moi ne verrez pas  
De vos amans crostre la kyrielle ,  
Fors en un cas , qui n'est que bagatelle ;  
Attendez-moi ce soir entre deux draps.  
Là , sur ma foi , je vous croirai fidelle ,  
Tant que serez , Phyllis , entre mes bras.



## MADRIGAUX.

COMPARAISON des yeux d'un Amant  
avec l'Abeille.

A MADEMOISELLE C \*\*\*.

QUAND je regarde ma Bergère,  
J'apperçois sur son teint tant de vives couleurs ;  
Que , voulant imiter l'Abbeille ménagère ,  
Comme elle vole autour des fleurs ,  
Je parcours mille appas qu'on ne voit point ailleurs ;  
Mais avec cette différence :  
L'abeille en fait le miel dans l'aimable faison ;  
Mes yeux , surpris par l'apparence ,  
Trompent toujours mon espérance ,  
Et n'en tirent jamais qu'un funeste poison.



---

SUR LES BEAUX YEUX  
DE MADEMOISELLE DE\*\*\*.

A La tendre jeunesse,  
Vous joignez, belle Iris, des yeux à tout charmer.  
Si-tôt que l'on vous voit, on se laisse enflammer,  
Et par raison, & par délicatesse;  
Mais, hélas! quelle cruauté!  
On est surpris, quand on y pense :  
Vous inspirez l'amour & la fidélité,  
Et vous bannissez l'espérance.

---

POUR MADAME DE LA B\*\*\*.

SI-TÔT qu'Iris fut me toucher  
Je jurai de garder un silence fidelle,  
Et je n'avois pas cru qu'on pourroit m'arracher  
Le tendre aveu d'une flamme si belle;  
Mais plus ma bouche, hélas! s'efforce à la cacher;  
Et plus un mouvement rebelle  
Fait que mes yeux parlent pour elle,  
Sans que je puisse l'empêcher.



## SUR LA JALOUSIE.

A MADAME D\*\*\*.

VOUS êtes fille de l'Amour,  
 Cruelle jalouse,  
 Mais, hélas ! vos soupçons font languir nuit & jour,  
 Si-tôt que l'ame en est saisie.  
 Sans vos soins ennuyeux,  
 L'amour seroit tranquille :  
 Votre père est sans yeux,  
 Et vous en avez mille.

A LA MARQUISE DE\*\*\*,

*Qui m'avoit donné un Rendez-vous.*

OUI, je vous attendois, vous me l'aviez promis.  
 Mon cœur, à vos ordres soumis,  
 Brûle pour vous d'un feu qui ne sauroit s'éteindre ;  
 Il est en butte à vos plus rudes coups ;  
 Mais, pour avoir trop à se plaindre,  
 Il ne se plaint jamais de vous.



## A L A M Ê M E.

J'ATTENDS Iris , & ses rigueurs,  
Et je l'attends avec impatience :  
Quel en seroit l'excès , si , rempli d'espérance ,  
J'attendois d'elle des faveurs.

A U N O M  
D E M A D E M O I S E L L E  
D E L A F O R C E ,

A M A D A M E  
D'ALIGRE DE BOISLANDRI,  
*Qui avoit quitté l'Abbé DE CHAUVIEU pour  
le Marquis DE LASSAY , alors fort jeune.*

TU fais loin de moi , Ricoanette !  
Mon commerce ne t'est plus doux !  
J'en fais bien la raison secrète ;  
Et j'en déteste le jaloux  
Qui t'a mise dans la retraite.  
Hélas ! que le sort des humains

Est plein d'un étrange caprice !  
Nous quittons les plus beaux chemins ;  
Et sur des fleurs le pied nous glisse,  
Pour tomber dans un précipice  
Où notre liberté n'est plus entre nos mains.  
L'enfant, si rempli de malice,  
Te donne-t-il des jours sereins ?  
Ne te punit-il pas d'avoir changé de chaînes ?  
Il rôte des plaisirs, & te donne des peines.

Dis-moi, ne te souvient-il plus  
De l'amant dont tu fus aimée,  
De l'amant dont tu fus charmée ?  
Ces beaux nœuds sont enfin rompus.  
S'ils sont rompus, on peut bien dire,  
O puissante & douce Vénus !  
Qu'on détruit ton plus bel empire.  
Dans Athis, où tu te plais tant ;  
Dans ce riant séjour, où la simple nature  
Brille d'un aspect éclatant ;  
Où la rivière, en se jouant,  
Promène des longs flots d'argent  
Sur mille tapis de verdure ;  
Dans ce lieu si propre aux plaisirs,  
T'échappe-t-il quelques soupirs  
Pour l'amant qui t'avoit su plaire ?  
Ne te dis-tu point quelquefois :  
» Qu'a-t-il fait, & qu'ai-je pu faire  
» Pour ne l'avoir plus sous mes loix ?



Tant de félicité seroit-elle effacée ?  
 Ta revient-il dans la pensée  
 La gloire & le plaisir qui suivoient tes amours ?  
 Dans ces beaux & ces heureux jours ,  
 Quel autre a mieux chanté tes attraits sur sa lyre ?  
 Quel des favoris d'Apollon  
 A mieux fait retentir ton nom ?  
 Ces doctes Chansons qu'on admire  
 Donnent à ton amant un immortel renom.  
 Tibulle , le galant Ovide ,  
 Ont-ils traité l'amour avec plus d'agrément ?  
 Le seul art d'aimer décide  
 Du mérite de l'amant.  
 Rapelle-toi tant de délicatesse ;  
 De ses transports la piquante tendresse ;  
 Ces repas si délicieux ,  
 Où le divin pouvoir qui partoît de tes yeux  
 Joignoit l'amoureuse ivresse  
 A celle de ce poison ,  
 Qui , sans bannir la sagesse ,  
 Sait étourdir la raison.  
 De nos amis une agréable troupe ,  
 Parmi des mets exquis & des vins délicats ,  
 Du sel de leurs propos relevoit ces repas.  
 Le vin & les fleurs dans la coupe ,  
 Ainsi qu'Horace , ainsi qu'Anacréon ,  
 Il s'expliquoit sur plus d'un ton ,  
 Passant subitement d'une aimable folie ,  
 Aux sublimes leçons de la Philosophie.

Tous ces plaisirs sont passés :  
Et , par ton humeur légère ,  
Déjà les souvenirs en sont presque effacés ;  
Et c'est pour te punir , qu'ils sont ici tracés  
D'une main qui te fut chère.

## C O N T E .

N' A pas long-tems qu'avifai Madelon ,  
Qui reposoit sur la verte fougère :  
Un doux zéphyr enflloit son cotillon ,  
Si que je vis presque à nu son derrière.  
A tel aspect , Amour , ce fis-je alors ,  
Le beau fessier , la chair blanche & polie !  
Que Madelon cache à l'œil de trésors !  
Lors m'approchant de la Belle endormie ,  
Tout bellement la pris entre mes bras ;  
Et d'une main qu'Amour rendoit hardie ,  
Je découvris ses plus secrets appas.  
Dormoit toujours la gentille Pucelle ,  
Ou le feignoit ; car n'ouvroit la prunelle.  
Jamais ne fut sommeil plus apparent.  
De l'éveiller me prit la fantaisie ,  
Et me souvint qu'en cas peu différent ,  
J'avois guéri femelle assez jolie  
De certain mal qu'on nomme pânoison.  
Peut-être encor c'est ce mal. Que fait-on ?

Or, quel malheur, si telle maladie  
 Faisoit mourir sans secours Madelon !  
 Sans plus tarder, j'appliquai le remède :  
 Prêt il étoit, & n'avoit besoin d'aide.  
 Du premier coup la tirai du sommeil.  
 Lors Madelon, se frottant la paupière,  
 Bon gré, me dit, vous fais de mon reveil ?  
 Et grand plaisir m'avez-vous fait, Compère.  
 Viendrai dormir tous les jours en ce lieu ;  
 Puisque savez si bien comme il faut faire :  
 Pas ne manquez de m'éveiller. Adieu.

---

## M A D R I G A L.

*Sur la mort de Mademoiselle de \*\*\*.*

**N**ON, je ne verrai plus Silvie ;  
 Un sort barbare me l'a ravie  
 Au-milieu de ses plus beaux jours.  
 Je ne sentirai plus la douceur de ses charmes,  
 Et lorsque ses beaux yeux se ferment pour toujours,  
 Les miens ne sont ouverts que pour verser des larmes.



*ETTE Chanson a paru dans le premier Volume , pag. 128. Nous la redonnons ici telle qu'elle est dans le Recueil attribué à M. l'Abbé d'Estrées.*

**A**VEC la mine & le courage,  
Grand-Prieur , du Dieu des Combats,  
Qu'il est doux d'avoir en partage  
Les appas  
De celle de qui les beaux yeux  
Charment les Dieux !

Mais ce qui te rend plus aimable,  
C'est ton amitié pour le vin ;  
Et que , toujours charmant à table,  
Le matin  
Te trouve entre les ris , les jeux ,  
Plus badin qu'eux.

**PÉRIGNY** , bois à ta maîtresse :  
Porte au sortir de ce repas ,  
Les fureurs d'une double ivresse  
Dans ses bras ;  
Et fais aux roses de son teint  
Sentir le vin.

Amis , buvons à la nature ,  
Dont nous suivons les douces loix.  
**Tome II.** **I**

Disciple aimable d'Épicure ,  
Duc de Foix ,  
Bois, Anacréon de nos jours ,  
A tes amours.

Je voudrais voir à cette table  
Ton Bathylle & ton Agathon ;  
Et joindre à ce Couple adorable  
Mon Giton ,  
Qui versât l'amour & le vin  
Dans notre sein.

Avec semblable compagnie ,  
Le divin Platon rassemblait  
Ces Grecs dont la Philosophie  
Ne donnoit  
Jamais de règle à leurs desirs  
Que leurs plaisirs.



## R O N D E A U

*Sur la Traduction des Métamorphoses d'Ovide  
de BENSERADE, & par lui mises en  
Rondeaux ; en 1676.*

**M**AÎTRE en Rondeaux étoit le bon Clément :  
Qui vous le nie ? A-t-on dit autrement ?  
Nul ne vous veut contester cette thèse ;  
Mais , qu'il soit seul , vos vers pleins de fadaïse  
A le prouver s'occupent vainement.

Vous n'y savez que le haut-Allemand ;  
Mais Benferade y pipe assurément.  
Je le proclame , & crée en pleine chaise  
Maître en Rondeaux.

Un tel métier , à parler franchement ,  
Est aux Auteurs mal-aisé diablement :  
A la douzaine il ne s'en trouve treize.  
Le plus fin d'eux , qu'il ne vous en déplaise ,  
Ne se feroit recevoir aisément  
Maître en Rondeaux.



## R O N D E A U

A M. B E N S E R A D E ,

*Sur le même sujet.*

**J**E ne saurois qu'admirer simplement,  
 Et non louer de vos vers dignement  
 Le noble tour & l'heureuse cascade :  
 Pour ce que n'ai-je Ode , Sonnet , Ballade ,  
 Ou Chant-Royal , à mon commandement ?

Si vous faut-il hasarder en rimaot,  
 Vaille que vaille , un mauvais compliment ;  
 Car , m'excuser sur un *je suis malade* ,  
 Je ne saurois.

Quoi , vos Rondeaux font la nique à Clément  
 Bien le voudrois aller dir'hautement  
 Par-tout , & même en la grande bourgade ;  
 Mais trop savez que malheureusement  
 Je ne saurois.



R O N D E A U  
DE CHAPELLE,  
L' A B B É D E C H A U L I E U .

**D**E Maître Abbé vantons le savoir - faire ;  
Tous entregent ; subtil esprit de plaire ;  
Cœur libre & franc , sans replis , sans détours ;  
Esprit orné de maints riches atours ,  
Sachant à point ce qu'il faut dire ou taire.

Plus mieux ne fait pénétrer un mystère ;  
Et Coupes-choux , Frères du Monastère ,  
Soyent de lui quelque coup , tous les jours ,  
De Maître Abbé.

Point ne lui chaut des plaisirs du vulgaire ,  
Et si pourtant aime la bonne chère.  
Il ne voudroit s'entortiller d'amours ;  
Mais , pour marcher par les plus fins détours ,  
C'est là l'emploi , c'est là l'unique affaire  
De Maître Abbé.





## R O N D E A U

A M. C H A P E L L E.

**E**N jugement vous remportez le prix :  
Chacun vous cède ; & les meilleurs esprits,  
Auprès de vous , semblent baïffer la lance ,  
Et se sauver dans un profond silence ;  
Tant de vos dits ils se trouvent surpris.

Ce que nature ici-bas a compris ,  
Ce qu'elle enferme au céleste pourpris ,  
Vous est connu , par le don d'excellence  
En jugement.

D'un long savoir votre génie épris ,  
Aux plus savans a doctement appris  
A réveiller les beaux Arts d'indolence ;  
Et donne à tous si juste la balance ,  
Qu'onc ne sera d'aucun Censeur repris  
En jugement.



BALLADE IRRÉGULIERE  
MADAME LA DUCHESSE  
DE BOUILLON,

*En lui envoyant l'Ode suivante.*

QUELQUES Nourrissans du Parnasse,  
Dans le noble Château d'Anet  
Proposent que pour vous on fasse  
Rondeau, Ballade, Ode & Sonnet.  
Sur ce s'assemble au cabinet  
Des doctes Sœurs la troupe lestée ;  
L'avis y passe du bonnet :  
Le Porteur vous dira le reste.

Le Prince, qui songe à vous plaire,  
Prend le Sonnet dans son parti.  
Le Philosophe volontaire  
Au Rondeau s'est affujetti.  
Moi, de la Ballade assorti,  
J'ai pour l'Ode eu martel en teste,  
Mais j'en aurai le démenti.  
Le porteur vous dira le reste.

Si j'avois de l'Amant de Laure  
Le talent & le bel esprit,

Cent fois plus brillante que Flore  
Vous paroîtriez dans mon écrit ;  
Mais onc Apollon ne m'apprit  
A parler la langue céleste,  
Dont grand regret & mal me prit,  
Le Porteur vous dira le reste.

## E N V O I.

PRINCESSE , je fais seulement  
Que , sans blesser votre air modeste ;  
Par la main d'un fin agrément,  
Vénus vous a donné son ceste,  
Et ce qu'elle a de plus charmant.  
Le Porteur vous dira le reste.

## O D E.

**P** RINCESSE , dont la patience  
S'exerce dans les déplaisirs ,  
Et qui maîtrisez vos desirs  
Par une dure expérience ;  
A force de faire des vœux ,  
Si je pouvois rompre les nœuds  
Du sort qui vous tient enchaînée ;  
Des Dieux contre vous irrités  
La haine seroit terminée ;

Et, parmi les prospérités,  
Vous auriez une destinée  
Telle que vous la méritez.

Mais, sitôt que je m'intéresse  
A soulager quelque douleur,  
Il me semble que le malheur  
S'augmente, plus j'ai de tendresse :  
Je n'ose donc vous souhaiter  
Où la gloire devrait porter  
Vos infortunes éprouvées ;  
Et je crains que l'astre odieux  
Des disgrâces que j'ai trouvées,  
N'épande un air contagieux.  
Sur tant de vertus achevées,  
Qui vous rendent digne des Cieux.

Ainsi donc je vous abandonne  
A votre mérite éclatant ;  
Et je me tiens assez content  
De révéler votre personne.  
De l'esprit, de l'ame & du corps,  
Le Ciel vous donne des trésors  
Que le monde jaloux admire ;  
La sagesse en est le soutien :  
Enfin, que saurois-je vous dire ?  
Vous seule possédez un bien  
Sur qui l'injurieux empire  
De la fortune ne peut rien.

Jouissez de cet avantage ,  
Dans une heureuse égalité.  
Que la douce tranquillité  
Soit à jamais votre partage !  
Sans rien craindre & rien desirer ,  
Voyez tous vos jours expirer  
Comme l'astre de la lumière ;  
Et , ferme dans vos sentimens ,  
Poussez votre belle carrière  
Jusqu'aux redoutables momens  
Où le Ciel réduit en poussière  
Ses ouvrages les plus charmans.

Au fond de votre solitude ,  
Princesse , songez quelquefois  
Que le climat où sont les Rois  
Est un séjour d'inquiétude ;  
Que les orages dangereux ,  
Pour ceux qu'on croit les plus heureux ,  
S'élèvent sur la mer du monde ;  
Et que , dans un port écarté ,  
Tandis que la tempête gronde ,  
On rencontre la sûreté  
D'une paix solide & profonde ,  
Que l'on possède en liberté.



## BOUQUET

## A LA MÊME.

L'AMOUR, se dérochant aux charmes du sommeil,  
Et plus diligent que l'Aurore,  
Arriva si matin dans les jardins de Flore,  
Qu'il la surprit à son réveil.  
La jeune Déesse en alarmes  
De voir l'enfant malin que redoutent les Dieux,  
Baissa modestement les yeux,  
Et cache avec les mains la moitié de ses charmes  
A cet immortel curieux.  
Qui vous amène dans ces lieux ?  
Lui dit-elle en tremblant. Ne craignez point mes  
armes,  
Répond l'Amour avec un doux sourire :  
Rassurez-vous, reprenez vos esprits ;  
Je ne veux point troubler le bonheur de R...  
Et, si je viens dans votre empire,  
C'est pour vous demander quelques fleurs pour Iris.  
On célèbre aujourd'hui sa fête ;  
Et, d'une guirlande de fleurs  
Peinte des plus vives couleurs,  
C'est à vous, belle Flore, à couronner sa tête.  
Si vous répondez promptement,  
Déesse, à mon empressement,

Qu'à vos vœux je serai propice !  
J'en jure par Vénus , en ce jour votre Amant  
M'acquittera d'un tel service  
Par plus d'un tendre sentiment.  
La Déesse rougit. Une douce espérance  
Lui rend le teint plus éclatant.  
Amour , je vais répondre à votre impatience ;  
Et vous allez être content.  
Elle dit , & vole à l'instant ;  
Elle cueille des fleurs qui ne font que d'éclorre ;  
Que d'un de ses regards elle embellit encore.  
L'Amour les reçoit de ses mains ;  
Et ce vainqueur des Dieux & des humains  
Me charge , Iris , de vous les rendre.  
Pour remplir un pareil emploi ,  
L'Amour a cru qu'il devoit prendre  
De ses esclaves le plus tendre :  
Pouvoit-il mieux choisir que moi ?



## FRAGMENT.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Or , à cette solemnité  
Il faut que le Dieu de la treille  
Mêle aussi la vivacité ,  
Les petits tours & la gaieté ;  
Et que sans cesse la bouteille  
Entretienne , enflamme & réveille  
Dans mes enfans la volupté.  
Ami , c'est là le Catéchisme  
Que la Déesse de Cypris  
Enseigne à tous ses favoris.  
Un impénétrable sophisme  
N'ose y tourmenter nos esprits :  
La mère des jeux & des ris  
L'explique & nous le fait entendre ;  
Et c'est l'avoir déjà compris  
Que de se sentir le cœur tendre.





A MADAME LA DUCHESSE  
DE BOUILLON,  
AU NOM

DE M LE DUC DE VENDOME,

*Du Camp de Diblon , ce 29 Octobre 1697.*

**C**OMMENT répondre à la Sœur d'Apollon !  
Elle dispose en Souveraine  
Des trésors du sacré vallon.  
Son génie à son gré se joue & se promène  
Sur la cime de l'Hélicon ;  
Et quand notre bonheur parmi nous la ramène ,  
L'ennemi du froid Aquilon ,  
Les Nymphes du printems reconnoissent leur reine ;  
Enfin à sa suite elle traîne  
Toute la cour de Cupidon.  
Et moi , dans un réduit , vrai séjour d'un Lapon ,  
Au-milieu des frimats , je respire avec peine.  
La nature irritée a signalé sa haine  
Sur tout ce que je vois autour de ma prison.  
Que puis-je attendre de ma veine ?  
Rohecotel & le Chison  
Sauroient-ils remplacer Parnasse & l'Hipocrène ?

Mais laissons ces objets ; ne pensons qu'au voyage  
Qui me va rapprocher de vous.

Que le Ciel désormais me promet un bel âge !  
Il doit être marqué des plaisirs les plus doux.

N'en cherchez point d'autre présage ;  
La main qui me soutient doit vous rassurer tous :  
Et, soit que pour mon Roi la justice m'engage  
A voir Mars me lancer les plus terribles coups ;  
Soit qu'au mépris des vents , au-milieu de l'orage ,  
Il faille de Neptune éprouver le courroux ;  
Je crains peu tous ces Dieux conjurés & jaloux ;  
Leur fureur de Louis respectera l'ouvrage.

Adieu. Je crois , sans me flatter ,  
Que dans peu nous serons ensemble.  
Tranquilles , nous saurons goûter  
Les plaisirs que l'hiver rassemble.  
Entre nous , sans rien redouter ,  
Chacun dit ce que bon lui semble ;  
Car nous avons l'art d'écarter  
Les témoins devant qui l'on tremble.



## É L É G I E.

**D**ANS ces tranquilles lieux que l'affreuse misère  
Jusqu'à ce jour a respectés,  
Je croyois , nouveau solitaire ,  
Jouir des vrais plaisirs à la ville ignorés ;  
Mais la campagne en vain m'offre ici ses délices ;  
Elle m'étale en vain ses innocens appas ;  
Mon cœur , toujours en proie aux plus cruels sa-  
plices ,  
Regrette ses douceurs , & ne les goûte pas  
Accompagné d'amis fidelles ,  
J'ai cru trouver dans leurs discours  
Quelque adoucissement à mes peines mortelles ;  
J'ai du Dieu des raisins emprunté le secours :  
Vain espoir d'une ame abusée !  
Mes projets , mes efforts ne font rien que fumée ;  
Sur mon cœur , en tyran , l'Amour règne toujours.  
Le souvenir trop cher de l'aimable Amarante ,  
Souvenir qui , tout-à-la-fois ,  
Et me désespère & m'enchanté ,  
Dans le sein du repos & dans le fond des bois ,  
A mon esprit troublé sans cesse se présente.  
Tantôt elle s'offre à mes yeux  
Fière , cruelle , indifférente ,

Telle que je la vis , quand ma bouche tremblante  
 Osa lui déclarer de téméraires feux.  
 Tantôt je la revois belle , vive , piquante ,  
 Telle que pour charmer la formèrent les Dieux ;  
 Telle qu'on voyoit en tous lieux  
 Vénus de tous les cœurs revenir triomphante.

Quelquefois , & c'est là le plus cruel de tous ,  
 La nuit... Mais oublions , s'il se peut, des mensonges.

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

Ce n'est pas tout ençor : à ses transports jaloux ,  
 Mon cœur agité s'abandonne.  
 Parens , amis , tout ce qui l'environne ,  
 Sa chienne même excite mon courroux.

Souvenir trop funeste au repos de ma vie ,  
 Cesse d'irriter ma douleur ;  
 Et toi , de cette ingrante à mon gré trop chérie ;  
 Diane , connois-tu le prix de ton bonheur ?

A toute heure elle te careffe  
 De cents différentes façons ,  
 Et te donne les plus doux noms  
 Que puisse inventer la tendresse.  
 Sans cesse attachée à ses pas ,  
 Qu'elle sorte , ou qu'elle demeure ,  
 Tu ne passes jamais une heure  
 Absente de ses appas ;

Et, d'une main bienfaisante,  
Elle-même, dans un repas,  
En te careffant, te présente  
Les morceaux les plus délicats.

Tu ne crains point qu'Amour d'un vain espoir  
t'abuse ;  
Elle prévient tes innocens desirs,  
Te choisit des amans, te permet des plaisirs  
Que l'insensible se refuse.

Que de baisers qui me font dus !  
Hélas ! que de baisers perdus  
Sa bouche prodigue te donne ;  
Quand à peine elle me pardonne  
D'oser lui demander, pour prix de mes soupirs,  
Seulement un regard qui flatte mes desirs !

La nuit, sur son sein étendue,  
Tu jouis d'un repos que je ne connois pas ;  
Sur ce sein dont toujours la cruelle à ma vue  
Prit soin de cacher les appas !

Souvenir, trop funeste au repos de ma vie,  
Cesse d'irriter ma douleur ;  
Et toi, de cette ingrante, à mon gré trop chérie,  
Diane, connois donc le prix de ton bonheur.

Telles sont en ces lieux mes cruelles alarmes ;  
Bien ne sauroit flatter mes vœux :

Rien ne peut me cacher l'image de ses charmes ,  
Et je n'y puis plus vivre éloigné de ses yeux.  
Quelque sort que mon cœur prépare à ma constance ,  
Partons ; il faut encor revoir ses traits si doux ;  
Mais quoi ! fidèle à son indifférence ,  
Je verrai ses froideurs allumer mon courroux !  
Il n'importe. Eh ! quels maux plus cruels que l'ab-  
sence  
D'un trop aimable objet dont on chérit les coups ?

---

## R É P O N S E

### AU NOM DE M. LE DUC,

A UNE LETTRE  
DE M. DE VERVINS.

**D**ANS notre Château de Saint-Maur ,  
Nous avons vu l'Épître vôtre ,  
Si belle , que je crois encor  
Fermement que la main d'un autre  
A limé ce galant Écrit.  
Non que n'ayiez beaucoup d'esprit ;  
Mais ce qui fait croire la chose ,  
C'est qu'avez seulement en prose  
Jusques à ce jour débité  
Tant de découvertes nouvelles ,

A qui , malgré leur vérité ,  
Vos Auditeurs sont fort rebelles.  
Le *Factotum* vous remercie  
De ce souvenir qu'en deux mots  
Vous lui témoignez à propos  
De ratafias & d'eau-de-vie.  
Aussi dessus ce double mont  
Que vos Frères nomment Parnasse ,  
Il veut seulement qu'on vous place  
Près du cocher de Vertamont ;  
Mais votre talent est si rare ,  
Qu'en dépit de vos ennemis ,  
Chaulieu , de même que la Fare ,  
Jurent que bien y ferez mis ;  
Et ce pour payer la louange  
Qu'avec un gentil compliment ,  
Vous leur envoyez poliment  
D'un pays où l'on trouve étrange ,  
Qu'entre les marais & la fange  
Vous rimiez si parfaitement.



## CHANSON.

CHER ami , vois dans mon verre  
Pétiller ce jus divin ,  
Quand tout le monde est en guerre ,  
J'adore en paix ma Catin.  
Avec elle & le bon vin  
Je me suis fait un destin ,  
Dont la douceur infinie  
N'aura jamais d'autre fin  
Que celle de ma vie.

## AUTRE.

PENDANT le tems que je vous ai servie ,  
J'oubliai tout ce qu'on voit sous les Cieux ;  
Car je me fis , ma Phyllis , de vos yeux ,  
Dans les transports de mon ame ravie ,  
Mes Dieux , mes Rois , ma fortune & ma vie.





## A M. DE LA FARE.

**O**N dit que Monsieur . . . .  
 Avec un air farouche ,  
 Est venu faire carillon ,  
 LA FARE , en votre couche.  
 Dès que vous l'eûtes apperçu  
 A travers la nuit sombre  
 Il falloit lui tourner . . . .  
 Pour appaiser son ombre.

## SUR MADEMOISELLE D. T.

*Qui aimoit éperdument un moineau franc.*

*Sur l'air ; de Joconde.*

**P**HYLLIS , en baisant un moineau  
 Qu'elle aime à la folie ,  
 Songe aux ardeurs du passereau ,  
 A ce qu'on en publie.  
 Elle voudroit que ses Galans  
 Fissent tous ainsi comme ;  
 Ou que , sans perdre ses talens ,  
 Son moineau devînt homme.

SUR LE MÊME SUJET.

Sur l'air ; *Ton humeur est , Catherine.*

AUTANT & plus que sa vie  
Phyllis aime un passereau ;  
Ainsi la jeune Lesbie  
Jadis aima son moineau ;  
Mais , de celui de Catulle  
Se laissant aussi charmer ,  
Dans sa cage , sans scrupule ,  
Elle eut soin de l'enfermer.

---

PARODIE

DE LA LOURE DE TANCRÈDE,

*Sur l'élection du Président DE MESMES  
à l'Académie Française.*

JUGE qui te déplaces ,  
Courtisan berné ,  
Des Grands que tu lasses  
Rebut obstiné ;  
Sur notre Parnasse ,  
Le laurier d'Horace

T'est donc destiné !  
 Vos Écrits , froids Poètes ,  
 Jetoniers rampans ,  
 Du choix que vous faites ,  
 M'étoient bien garans.  
 Que diront les Censeurs ?  
 Sur la double colline  
 J'entends les neuf Sœurs ;  
 Leur troupe badine  
 Rit avec Racine  
 De ses Successeurs.

---

*SUR l'élection de M. DE CHAMILLARD  
 à l'Académie Françoise.*

**H**ÉLAS ! étoit-elle endormie,  
 Jouoit-elle à colin-maillard,  
 La bonne & sage Académie,  
 Quand elle élut Jean Chamillard?



---

UR *le choix que l'Académie Française fit de M. DE LA LOUBÈRE , Secrétaire de M. DE PONTCHARTRAIN , alors Contrôleur-Général.*

**M**ESSIEURS , vous aurez la Loubère :  
L'intérêt veut qu'on le préfère  
Au mérite le plus certain.  
Il entrera , quoi qu'on die :  
C'est un impôt que Pontchartrain  
Veut mettre sur l'Académie.

---

### SUR M. DE VENDOME.

**D**E Vénus aux belles fesses ,  
Du Dieu Bacchus , du Dieu Mars ,  
Vendôme , dès sa jeunesse ;  
A suivi les étendards.  
Vénus , quelquefois friponne ,  
Respecta peu sa personne ,  
Et Bacchus l'enivra ; mais  
Mars ne lui manqua jamais.



## BOUQUET

POUR MADAME D\*\*\*.

*En 1697.*

**Q**UE pour la fête on porte à ma Catin  
Un bouquet fait non de rose & de thym,  
Mais composé seulement des fleurettes  
Que chaque amant fidel lui contera :  
Ami , crois-tu que Catin trouvera  
Un gros bouquet ? Non , mais maintes sonnettes  
Entre ses mains seulement restera  
Tout ce qu'Amour m'inspira de lui dire ;  
Car , du moment qu'entrai sous son empire ,  
Onques en moi ce Dicu ne fut trompeur ;  
Et ne sentis jà de plus forte envie ,  
Depuis le jour que lui donnai mon cœur,  
Que de l'aimer le reste de ma vie.



## A LA MÊME,

*En 1699.*

**D**ISPENSE-MOI de te faire un Bouquet :  
Jà besoin n'as d'un pareil affiquet  
Pour me charmer ; mais fera grande peine  
Dont ta bonté , Catin , me tirera ;  
Car tarir peut ma verve & l'Hipocrène,  
Et mon amour jamais ne tarira.

## M A D R I G A L

A MADAME D. L.

**V**EUILLE le Ciel , de la jeune Climète  
Et du Héros qui fait charmer son cœur ,  
Combler les jours d'un éternel bonheur ;  
Et que Vénus pour eux forme une chaîne  
D'amour sans fin , & de plaisirs sans peine.



---

 A L A M Ê M E.

**L**E respect est de glace , & l'amour est de flamme,  
 Ils ne sauroient tous deux compatir dans une ame;  
 Mais ils peuvent , Phyllis , y régner tour-à-tour ;  
 L'amour toute la nuit , & le respect le jour.

---

## A L A M Ê M E.

**U**N Aveugle au matin vous remet en mémoire  
 Qu'aujourd'hui de mon Saint on célèbre la gloire ,  
 Et vous fait m'envoyer les présens les plus doux.  
     Ah ! mon bonheur seroit extrême ,  
     Si cet aveugle étoit le même  
 Qui jour & nuit me fait penser à vous

---

## A L A M Ê M E.

**I**RIS , ne croyez pas qu'une flamme nouvelle  
     Me fasse ailleurs porter mon choix :  
 On peut , en vous voyant , devenir infidelle ;  
     Mais c'est pour la dernière fois.

## A LA MÊME.

LE Serin , belle Iris , que tu tenois en cage ,  
 S'est envolé dans d'autres lieux.  
 L'ingrat étoit l'objet de tes plus tendres vœux :  
 Mon cœur étoit jaloux de son doux esclavage.  
 Si , comme lui , j'étois heureux ,  
 Je ne serois pas si volage.

## A MADAME D\*\*\* ,

*Sur le mot INCESSAMMENT.*

SI vous & moi même Dictionnaire  
 Avions , Catin , le mot d'*incessamment*  
 Que promettez de me voir un moment ,  
 Auroit de quoi mon desir satisfaire ;  
 Mais , par malheur , parlons différemment :  
 Car plus ne fais en langue de friponne  
 Quel est le tems qu'*incessamment* promet ;  
 Par quoi , Catin , l'espérance que donne  
 Ton doux Écrit , en grand trouble me met.  
 Mais quand voudras faire chose parfaite ,  
 Si le pourras , & très-facilement  
 Viens-t-en me voir tout aussi promptement  
 Que tu fais bien que mon cœur le souhaite.



---

 PORTRAIT.
 

---

**E**LLLE est vive , elle est charmante ,  
 Elle est pleine d'enjouement ;  
 Elle a l'humeur bienfaisante ,  
 Elle pense finement :  
 Ses yeux depuis peu font naître  
 Une tendre passion.  
 Nous n'osons dire son nom ;  
 Mais , chers amis , pourroit-on  
 A tous ces agrémens ne la pas reconnoître ?

---

 A MADAME B \* \* \* .
 

---

**L**E Ciel , en formant un cœur ,  
 Ne le forme jamais sans penchant pour un autre ;  
 C'est lui qui fit le mien , belle Iris , pour le vôtre.  
 Sentir à votre abord une douce langueur ,  
 Vous voir avec plaisir , vous perdre avec douleur ,  
 Sont des ordres secrets qu'il veut que je vous aime ;  
     Mais , puisqu'il le veut ainsi ,  
     Il est bien sûr que de même  
     Il veut que vous m'aimiez aussi ,  
 A des ordres si doux ne soyez point rebelle ;

Suivons, en nous aimant, ce qu'ordonnent les Dieux.  
 S'ils vous font à mes yeux si charmante & si belle,  
 Qu'ils me feront malheureux,  
 Si vous deviez m'être cruelle !

---

### A MADemoiselle Rochois.

J'E goûte, en te voyant, mille & mille plaisirs,  
 J'éprouve, loin de toi, les rigueurs de l'absence ;  
 Et je sens que ma complaisance  
 Va toujours au-devant de tes moindre desirs.  
 Par mille petits soins tu cherches à me plaire.  
 Il faut pourtant, de peur d'exciter ta colère,  
 Sous le nom d'amitié cacher mes sentimens.  
 THÉONE, hélas ! fais-tu la différence  
 Des amis comme nous, aux plus tendres amans ?

---

### A LA MÊME.

J'ATTENDS avec transport cet objet gracieux  
 A qui mon ame est asservie  
 Sa beauté fit toujours le plaisir de mes yeux ;  
 Son amour fit toujours le bonheur de ma vie.  
 Que mon sort est digne d'envie !

Il doit rendre jaloux les plus heureux amans.  
 Le charme de la jouissance ,  
 Dans ses plus fortunés momens ,  
 Ne vaut pas mon impatience.

### A LA MÊME.

V O T R E absence me cause un plus cruel mar-  
 tyre  
 Que toutes vos rigueurs ne m'en ont fait souffrir.  
 Au-milieu de la Cour sans cesse je soupire ;  
 Et loin de vos beaux yeux je ne saurois guérir.  
 Gardez-vous cependant , pour finir ma souffrance,  
 D'avancer d'un moment ici votre retour ;  
 Et laissez durer une absence  
 Qui me fait sentir tant d'amour.

### LES POETES LYRIQUES.

O M U S E , en ces momens où , libre à cette table,  
 Je vois mes vers suivis de ce bruit favorable  
 Qui me rend aujourd'hui le plus fier des humains,  
 Viens toi-même , & mets-moi la lyre entre les  
 mains.

Commençons. Je connois , à l'ardeur qui m'inspire,  
Que Polymnie est en ces lieux :

Oui , je te reconnois ; & chacun dans ses yeux  
Avec transport me laisse lire

Ce que peuvent sur nous tes sons harmonieux.

Mais n'entreprenons point de dire  
Les exploits des Héros , la naissance des Dieux ;  
Comment , d'un seul regard ébranlant son empire ,  
Jupiter fait trembler & la terre & les Cieux.

Où suis-je ? Et dans cette carrière  
Où je vois s'élever sous les pieds des chevaux

Cette épaisse & noble poussière  
Dont viennent se couvrir mille jeunes rivaux,

Quel mortel assis les couronne ?

Cette foule qui l'environne

Attend le prix de ses travaux

Des accords que forme sa lyre.

Je suis enivré de ses sons :

Eh ! comment pourrai-je décrire

Ses ambitieuses chansons ?

L'air s'ouvre devant lui de l'un & l'autre pôle.

Comme un cygne éclatant , loin de nous il s'en-  
vole ;

Et la hauteur du Ciel est celle de ses chants.

Muse , après tant d'efforts à peine tu respirez ;

Mais , aimable Saphos , je t'entends , tu soupirez ;

Tu cedes à l'amour qui possède tes sens.

Bien plus doucement que Pindare ,

Tu fais que la raison s'égare  
En mille sentiers séduifans.

De ses sons , le galant Horace ,  
Parant ses accords avec grace ,  
Aux bords les plus fleuris va dérober le thym ,  
Plus diligent que n'est une abeille au matin.  
Que louerai-je le plus , ou sa cadence juste ,  
Ou de ses vers aisés le tour ingénieux ,  
Vers , par qui l'immortel Auguste  
Boit le même nectar qu'Hébé dispense aux Dieux ?

Mais sa lyre avec lui s'enferme sous sa tombe.  
En vain , sans qu'un beau feu daigne au moins  
l'éclairer ,  
Ronfard chez nos aïeux cherche à la retirer ;  
Sous ses vains efforts il succombe :  
Et , couvert d'un mépris plus cruel que l'oubli ,  
Sous son obscure audace il reste enseveli.

Quels accords épurés , quels nombres pleins de  
charmes ;  
Soit que , s'animant aux combats ,  
Malherbe suive au-milieu des alarmes  
Un Roi qui foumet tout à l'effort de son bras ;  
Soit que , triomphant de l'envie ,  
Loin de la terreur , loin des pleurs ,  
Dans la paix des plaisirs suivie ,  
Il peigne ce Héros le front orné de fleurs !

Un autre , qu'un génie aussi juste qu'aimable ,  
Du Pinde & du Lycée a fait le Nourrison ,  
Ne connoît aujourd'hui pour beauté véritable ,  
Que celle que veut bien avouer la raison.

Pour toi , dont la Muse facile  
Sur le Pinde , à ton gré , fait affermir tes pas ,  
Tu serois sans peine un Virgile ,  
Si tu n'étois pas né du rang de Mécénas.

---

## MADRIGAL.

**B**IEN m'y connois , & ne suis des plus bêtes.  
Très-peu s'en faut que ne soyez l'Amour ;  
Même croirois sûrement que vous l'êtes.  
Gentil corsage & minois fait au tour ,  
Friand souris , tout comme en a le traître ,  
Et qui pour lui vous feroient reconnoître ,  
On vous les voit. Mais aussi ses défauts  
Les avez tous. Perfide badinage ,  
Malice noire , & qui pourtant engage ,  
Qui l'eut jamais ? C'est l'enfant de Paphos ,  
Et vous , Climène. Or sus , sans vous déplaire ,  
Je vous dirai , pour votre amendement ,  
Qu'à tout cela réforme est nécessaire ,  
Réforme grande. Écoutez bien comment :  
Rien n'en perdrez de tout votre agrément ;

Mais profitez d'un conseil salutaire.  
 Jà de l'amour vous avez les appas :  
 Gardez-les bien ; tel meuble est nécessaire ;  
 Mais sa malice est un fort vilain cas.  
 Mieux vous vaudroit , pour finir nos débats,  
 Cette bonté qu'a Madame sa mère.

## O D E.

**D**IEUX ! quelle étrangère flamme  
 Vient embraser mes esprits !  
 Des feux que ressent mon ame  
 Furent autrefois épris  
 Ceux dont la délicatesse  
 A rendu fameux ce lieu,  
 Où tout brûla pour la\*\*\*\*  
 De deux beaux Anges de Dieu.

**L**ULLY , fors de l'Élysée,  
 Et pour un projet nouveau,  
 Du brillant de ta pensée  
 Viens enrichir mon cerveau ;  
 Favorise la peinture  
 Que je veux faire en ces vers,  
 Du plus beau \* \* qu'une nature  
 Ait formé dans l'univers.

**\*\*** charmant , dont la souplesse  
Et le flatteur mouvement  
Sait ranimer la foiblesse  
Du plus langoureux amant !  
**Dieux** ! qu'une coutume sage  
Cache à nos yeux tes attraits !  
Sans cela , qui d'un visage  
Auroit regardé les traits !

**T**es beautés sont naturelles ;  
Tu n'empruntes point de l'art  
Cette blancheur que nos belles  
Doivent au secours du fard  
Avec quel plaisir s'amuse  
L'Amour à te caresser ,  
Sûr que plâtre ni céruse  
Ne souillent point son baiser !

**T**on embonpoint est la base  
Et l'aimant de nos desirs ;  
C'est toi qui mêles l'extase  
A nos amoureux plaisirs :  
Tu fais que dans ma maîtresse  
Je trouve mon Agathon ;  
Ce n'est qu'au tour de sa \*\*\*\*\*  
Qu'elle doit un si beau nom.

J'entends que le sot vulgaire  
Me dit que rien sous les Cieux



Ne peut avoir l'art de plaire,  
Quand il est privé des yeux :  
Tout ne rend-il pas les armes,  
Tout ne suit-il pas la loi  
D'un Dieu qui , tout plein de charmes,  
Est aveugle comme toi ?

Ainsi , comme on vit la Grèce  
Bâtir un Temple à l'honneur  
De la Vénus belle-fesse ,  
Non de Vénus domte-cœur ;  
C'est au \*\* de ma Climène  
Qu'en ces vers ma passion  
Fonde un Temple , où Lafontaine  
Auroit eu dévotion.

Pardon , si de ton\*\*\*  
J'ai mis au jour les appas,  
Que le Dieu de la lumière  
Lui-même ne connoît pas :  
Ma Muse est une indiscrete ;  
Mais est-il rien de parfait ?  
Est-il un sage Poète ?  
Est-il un Amant muet ?



---

ÉPIGRAMME,  
DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.  
CONTRE ABEILLE.

*Sur une Ode de la Constance, qu'il avoit  
dédiée à Monsieur le Duc.*

**E**ST-CE Saint-Aulaire, ou Tourelle,  
Ou les deux qui vous ont appris  
Que dans l'Ode, Seigneur Abeille,  
Indifféremment on ait pris  
Courage, Valeur, & Constance ?  
Peut-être en saurez-vous un jour la différence ;  
Apprenez cependant comme on parle à Paris ;  
Votre longue persévérance  
A nous donner de méchans vers,  
C'est ce qu'on appelle Constance ;  
Et dans ceux qui les ont soufferts,  
Cela s'appelle Patience.



---



---

## SUR CHAPELLE,

*Qui mourroit de peur que l'on ne le confondit  
dans une Edition, avec la Chapelle.*

LECTEUR, sans vouloir t'expliquer,  
Entre Chapelle & la Chapelle,  
Ce qui pourroit t'alambiquer  
Dans cette Edition nouvelle ;  
Lis leurs vers , & dans le moment ,  
Tu verras que celui qui fit mauffadement  
Fit parler Catulle & Lesbie ,  
N'est pas cet aimable génie  
Qui fit ce Voyage charmant ;  
Mais quelqu'un de l'Académie.

---



---

## ÉPIGRAMME.

CEPENDANT que l'on examine  
Qui du pompeux Corneille , ou du tendre Racine  
Reçut plus d'applaudissemens ;  
La question seroit plus belle  
De demander en même tems ,  
Qui du fade Boyer , ou du sec la Chapelle  
Mérita plus de fifflemens.

## ÉPIGRAMME.

DEPUIS six ans sans cesse je publie ,  
Au-milieu de Paris , au-milieu de la Cour ,  
Que la Chapelle a mis au jour  
Mainte belle Tragédie.  
J'en fais en vain mille sermens ;  
Tout le monde dit que je mens ;  
Ces belles pièces dramatiques  
Que la représentation ,  
Le théâtre & l'impression  
N'ont jamais pu rendre publiques.

## BILLET

AU MARQUIS DE LA FARE.

NOTRE féal & bien amé Cochon ,  
Êtes prié ce soir d'assister à huit heures  
A la défaite d'un dindon  
Arrivé gros & gras des fertiles demeures  
Où , l'Exploit à la main , Caen revoit tous les ans  
Courir chez le Bailli ses fidèles Normands.

Cejourd'hui dix de Février ,  
Jour peu fameux dans le Calendrier.

VERS DE LA MOTHE  
SUR LUCRECE.

QUE sens-je , Dieux cruels ! Tempérament  
funeste ,  
Pourquoi fers-tu si bien un tyran que je hais ?  
Ne t'en applaudis point , barbare ; je déteste  
Jusqu'au plaisir que tu me fais.

Ah ! voluptueuse inhumaine ,  
Laisse , laisse au plaisir exercer tous ses droits ;  
Voudrois-tu jouir à la fois  
Des plaisirs de l'amour & de ceux de la haine ?

ÉPIGRAMME  
SUR LES VERS DE LA MOTHE.

CES jours passés le pauvre Houdart  
Crut qu'avec son Dictionnaire ,  
Et le dessein d'être gaillard ,  
Dessein en lui fort téméraire ,  
Il nous pourroit bien par hasard  
Développer ce que Lucrèce  
Sentit de plaisir & d'angoisse ,

Dans ce triste & cruel déduir ,  
Où la seule ardeur . . . . .  
Tint lieu d'amour & de tendresse ;  
Mais , hélas ! si mauffadement  
Ce bon-homme nous a rendu ce sentiment ,  
Que je croirois qu'assurément  
Ce libertin d'Académie  
N'a pas . . . . . de sa vie  
Un malheureux . . . seulement.

---

## ÉPIGRAMME.

*Sur l'approbation de LA MOTHE , donnée  
à l'Œdipe de M. AROUET.*

○ La belle approbation !  
Qu'elle nous promet de merveilles !  
C'est la sûre prédiction  
De voir Voltaire un jour remplacer les Corneilles.  
Mais où diable , la Mothe , as-tu pris cette erreur ?  
Je te connoissois bien pour assez plat Auteur ,  
Et sur-tout très-méchant Poète ;  
Mais non pour un lâche flatteur ,  
Encor moins pour un faux prophète.



---

 É P I G R A M M E

## SUR LES FABLES DE LA MOTHE.

LE premier jour du mois de Mai ,  
 La Mothe a donné son Ouvrage ;  
 Et pour qu'il soit mieux débité ,  
 A pris le tems en homme sage  
 D'un brûlant & fâcheux été  
 Dont notre Almanach nous menace.  
 Dans le malheur d'être sans glace ,  
 Au-lieu d'aller , pour boire frais ,  
 Se donner des soins incroyables ,  
 Il ne faut que lire ses Fables  
 Pour se rafraîchir à jamais.

---

## M A D R I G A L .

I R I S fut le premier nom  
 Sous lequel j'adorai mon aimable Maitresse ;  
 Le tour de son esprit & celui de sa \*\*\*\*\*  
 Me la font adorer sous le nom d'Agathon :  
 Je te rends grace , Amour , de ma double tendresse.

## R E P O N S E

écrite chez M. le Marquis DE TORCY , dans  
un dîner , à Versailles.

*Au Parnasse , des Ides d'Avril 1704.*

DANS le tems que nous implorions le secours  
des neuf Muses pour répondre à votre Fable ,

Un Courier monté sur Pégase ,  
Vient d'arriver en selle rase ;  
Et sans user de périphrase ,  
Il nous a dit avec emphase  
Qu'un nouvel accouchement  
Est arrivé sans Clément ;  
Qu'un accouchement nouveau  
S'est passé sans Moriceau ;  
Que de Dame Mnémosine  
Vient d'éclorre Zéphyrine ,  
Comme on voit dans un jardin  
La rose éclorre au matin.

Vous serez surpris sans doute qu'une aussi vieille  
Mère se soit avisée d'avoir un enfant après tant  
de siècles ; & vous seriez encore plus étonné de  
voir qui vous attire une pareille lettre , si l'on ne  
vous disoit que c'est Bacchus , père de la joie &c



de la liberté , qui l'a dictée du fond d'une bouteille de Tokay. Si vous en voulez favoir davantage , vous implorerez les faveurs de cette dixième Muse , comme vous possédez déjà celles des neuf autres.

Veux-tu sur ses Autels présenter des guirlandes  
On t'instruira du jour ; prépare tes offrandes.

|                        |                   |
|------------------------|-------------------|
| M. le Duc.             | Le Père Bromien.  |
| Madame de Bouzols.     | Ortolanie.        |
| Madame de Courtenvaux. | Ariane Hécatombe. |
| M. de Torcy.           | Favonius.         |
| Madame de Castres.     | Œnodure.          |
| M. de Castres.         | Anonyme.          |
| L'Abbé de Pompone.     | Philadelphie.     |
| L'Abbé de Polignac.    | Sidonius.         |
| L'Abbé de Castres.     | Pigeros.          |

## R É P O N S E

*A la Lettre écrite au Parnasse , des Ides  
d'Avril.*

**D**IEUX , qu'une dixième Muse  
Qui sort du fond d'un tonneau ,  
Fait bien mieux à mon cerveau  
Résonner sa Cornemuse ,  
Que tout le chétif troupeau

Qui sur l'Hélicon s'amuse  
A ne boire que de l'eau !  
Que ma Muse libertine ,  
Avec elle bien d'accord ,  
Va , dans sa fureur divine ,  
Semer de perles & d'or ,  
Chanter Bacchus & Cyprine ,  
Et si haut prendre l'effor ,  
Qu'on verra plus de merveilles  
Entre nous deux en un soir  
Sortir du fond des bouteilles ,  
Qu'Homère n'en a fait voir !  
Qu'on marque un jour pour sa fête ,  
Par Saint-Jean , je m'y rendrai ,  
Le chapeau de fleurs en tête ;  
Ris & jeux j'y conduirai ,  
Portant bouquet & guirlande ;  
Et pour ce jour solennel ,  
Je mettrai sur son autel  
Une belle & grosse offrande.



## ÉPIGRAMME.

**L**E bon vieillard qui brûla pour *Barbylle*,  
 Par amour seul étoit regaillardé ;  
 Aussi n'est-il de chaleur plus subtile  
 Pour réchauffer un vieillard engourdi.  
 Pour moi , qui suis dans l'ardeur du midi ,  
 Merveille n'est que son flambeau me brûle :  
 Mais quand du soir viendra le crépuscule  
 Où d'être aimé j'aurai perdu le don ,  
 Au moins , Amour , fais-moi bailler cédula  
 D'être amoureux ainsi qu'*Anacréon*.

## MADRIGAL.

**R**ETIREZ-vous de moi , plaisirs tumultueux  
 Par qui fut autrefois ma jeunesse étourdie ;  
 Retirez-vous de moi , plaisirs vains , fastueux ,  
 Reste d'ambition non encor refroidie ;  
 Sans regret pour toujours je vous fais mes adieux :  
 Mais pour toi , sentiment tendre , délicieux ,  
 Voluptueux & vif , le charme de ma vie ,  
 Je ne puis te quitter que les larmes aux yeux.

ÉPIGRAMME.

## ÉPIGRAMME.

Il n'en est plus, Thémire, de ces cœurs  
Tendres, constans, incapables de feindre,  
Qui d'une ingrate épuisant les rigueurs,  
Vivoient soumis, & mouroient sans se plaindre.  
Les traits d'amour étoient alors à craindre;  
Mais aujourd'hui les feux les plus constans  
Sont ceux qu'un jour voit naître & voit éteindre.  
Hélas! faut-il que je sois du vieux tems!

A MONSIEUR  
LE DUC DE VENDÔME.

## CHANT DE DÉBAUCHE.

COMMENÇONS, mes amis, à boire;  
Et d'ici renvoyons à l'Amiral Ruffel  
Ce que la crainte peut engendrer d'humeur noire:  
L'amour que les François ont pour la belle gloire,  
Nous assure, s'il vient, d'un triomphe immortel.  
Les Anglois ne verront que de loin la frontière;  
Les ordres de Nassau ne seront point suivis.  
Vendôme est avec nous, & son ardeur guerrière  
Suffit pour sauver le pays.

Plus à craindre , & plus fier que ne le fut Pompée  
 Devant les Écumeurs de mers ,  
 S'il y monte jamais pour y tirer l'épée :  
 En vain aux machines d'enfer  
 Le Batave aura vu son adresse occupée ,  
 Si ce Prince ne craint ni le feu , ni le fer.  
 Le Grand-Prieur viendra ; nous le verrons à Nice.  
 En attendant , petit Garçon ,  
 Verse-nous largement du vin de ce flacon :  
 Je prétends boire comme un Suisse ,  
 Sans m'enivrer comme un Breton.  
 Je suis à l'abri de l'orage ;  
 Le murmure des flots ne m'intimide plus ;  
 Ma nef est pour toujours exempte de naufrage ;  
 J'ai pour moi Castor & Pollux.  
 De leur aspect heureux je sens que l'influence  
 Rend devant moi le ciel serein :  
 A la faveur d'un vent assez doux je m'avance ,  
 Et je serai bientôt aux pieds de Pontchartrain.  
 A toi , mon cher Licas , à toi jusqu'à demain.  
 Cette aimable liqueur vaut plus que l'or potable ;  
 Et qui voudra savoir comme on devient capable  
 De rire des efforts du plus cruel chagrin ,  
 N'a qu'à se remplir de ce vin.  
 Vive le plaisir de la table ,  
 Et quiconque peut y rester !  
 Il n'est rien de si doux , rien de plus agréable ;  
 Et tout autre plaisir nous devrait moins tenter.  
 Voilà , Prince , voilà de ces airs d'alégresse

Que je commence à me donner ;  
 Et je me ferois couronner ,  
 L'effet qui suivra tôt ou tard la promesse  
 Que vous me fites hier , étoit prêt à sonner.

---

## A M A D A M E D \* \* \* .

**I**L est au monde une aveugle Déesse  
 Dont la Police a brisé les autels :  
 C'est du Hoca la fille enchanteresse ,  
 Qui sous l'appât d'une vaine caresse ,  
 Va séduisant tous les cœurs des mortels.  
 De cent couleurs bizarrement ornée ,  
 L'argent en main elle marche la nuit :  
 Au fond d'un sac elle a la destinée  
 De ses Suivans que l'intérêt séduit.  
 Monconseil en riant par la main la conduit ;  
 La froide Crainte & l'Espérance avide  
 Devant ses pas marchent d'un pied timide ;  
 Le Repentir à chaque instant la suit ,  
 Mordant ses doigts & grondant la perfide.  
 Belle Phylis , que votre aimable Cour  
 A nos regards offre de différence !  
 Les vrais plaisirs brillent dans ce séjour ;  
 Et pour jamais bannissant l'espérance ,  
 Toujours vos yeux y font régner l'amour.

Du Biriby la Déesse infidelle  
 Sur mon esprit n'aura plus de pouvoir :  
 J'aime encor mieux vous aimer sans espoir,  
 Que d'espérer tous les jours auprès d'elle,

---

S T A N C E S M O R A L E S.

**T**IRGIS , que l'avenir trouble moins tes beaux  
 jours.

Qui fuit l'ordre du Ciel , qui fuit ses destinées,  
 Se laisse aller au tems insensible en son cours,  
 Et compte ses plaisirs plutôt que ses années.

Il s'attache à goûter tout le bien qu'il ressent :  
 Un malheur éloigné fait rarement ses craintes ;  
 Et son esprit charmé d'un repos innocent ,  
 Connoît peu de douleurs qui méritent ses plaintes.

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir ;  
 Il se fait du présent un agréable usage ,  
 Se dérobe aux chagrins , & d'un triste avenir  
 Ne se forme jamais une fâcheuse image.

Il cherche en ses amours une tendre douceur ,  
 Où nature convie , où la raison engage ;  
 Où la raison pourtant , maîtresse de son cœur ,  
 Permet l'engagement , & défend l'esclavage.

gloire & la faveur sont des biens assez doux ,  
 son ame se plaît & n'est pas asservie ;  
 es aime pour lui , les peut souffrir pour vous ;  
 l'ennuyeux chagrin ne trouble point sa vie.

vit loin du scrupule & de l'impiété ,  
 as craindre ou mériter les éclats du tonnerre :  
 mêle l'innocence avec la volupté ,  
 regarde les cieus sans dédaigner la terre.

and il faut obéir à la rigueur du sort ,  
 ne murmure point contre une loi si rude ;  
 ais de ces vains discours qui combattent la mort ,  
 ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.

---

## TRADUCTION

DE L'ODE *Tu ne quæsieris* , &c.

PAR M. DE VALAINCOURT.

DU terme de nos jours ne foyez point en peine ;  
 est un secret, Phyllis , qui n'est que pour les Dieux :  
 déprisez ces trompeurs , dont la science vaine  
 vante follement de lire dans les Cieus.

Attendons en repos l'ordre des destinées ,  
 prêts à leur obéir en toute heure , en tout tems ;



Soit qu'il nous reste encore un grand nombre  
d'années ,

Ou qu'enfin nous touchions à nos derniers moments.

Ne songeons qu'aux plaisirs que donne la jeunesse ;  
Nos jours durent trop peu pour de plus grands  
desseins :

Ce tems, cet heureux tems se dérobe sans cesse,  
Et fuit bien loin de moi, pendant que je m'en plains.

Profitez en ce jour des plaisirs de la vie :  
Songez bien qu'il s'en va pour ne plus revenir ;  
Et qu'après tout, Phyllis, c'est faire une folie  
De perdre le présent à chercher l'avenir.

---

## É P I T R E

### DE M. L'ABBÉ COURTIN

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

**D**I EU te gard, Seigneur Normand,  
D'un si long pèlerinage ;  
Reviens plus frais, plus gourmand,  
Que fus avant ton voyage.  
Chez Sonning nous t'attendons ;  
Et, pour ma part, je te jure,

D'y bien venger ma coëffure,  
Par maints brocards & lardons  
Sur tes pieds & ton allure.  
C'est bien à des Campagnards,  
Car, depuis deux mois vous l'êtes,  
D'insulter par leurs brocards  
A perruques si bien faites.  
Croyez-moi, Seigneur Momus,  
Dût votre Muse badine  
Me brocarder encor plus,  
Il faut que je m'enfarine ;  
Ce sont propos superflus.  
Tant que pour couvrir ma nuque,  
Sur mon chef fera perruque,  
Ma perruque on poudrera ;  
Tel ce soir on me verra  
Chez nos Sonning, où la Fare  
T'attend après l'Opéra :  
Tu fais ce qu'il y fera.  
Pour l'émule de Pindare,  
Quelque Ode il composera.  
Quant à moi gentil Seigneur,  
Malgré ta bouffonnerie,  
Tu verras ton Serviteur  
Embrasser de très-bon cœur  
Ta Normande Seigneurie.

*Ce Dimanche 29 Juillet 1707.*

## ÉPITRE DU MÊME

## AU MÊME.

**A**B B É , quelle nonchalance  
Se glisse dans nos esprits ?  
Apollon avec mépris  
Condamne notre silence ;  
Et ce Dieu qui parmi nous  
Daignoit souvent prendre place ,  
Pour nous marquer son courroux ,  
Ne descend plus du Parnasse.  
Te souvient-il qu'autrefois ,  
En perçant les nuits entières ,  
Ce Dieu chassoit par ta voix  
Le sommeil de nos paupières ?  
Souvent à tes chants divins ,  
Dont parfois tu fus avare  
Plus que Sonning de ses vins ,  
Le trop indulgent la Fare  
Mêloit la douceur des siens ;  
Et par ses discours badins ,  
Un Vieillard impitoyable  
Le mieux coëffé des blondins ,  
Nous faisoit rester à table  
Pour le malheur des Sonnings ;  
Mais une aveugle manie

L'emportant sur la raison ,  
D'une paisible maison  
A dérangé l'harmonie.  
Depuis ce fatal moment ,  
A l'envi , Maître & Maîtresse  
Ont admis aveuglément  
Animaux de toute espèce ,  
De qui l'importun chaos  
Fait fuir aux bords du Permesse  
Et bannit de nos propos  
Ce sel'que répand la Grèce.  
Rappelions par nos repas  
Les Muses abandonnées :  
Apollon suivra leurs pas.  
Que par nous de fleurs ornées ,  
A la suite de Bouillon  
Les neuf Sœurs soient ramenées  
Du fond du sacré Vallon :  
Mais non , laissons ces Pucelles ;  
Bouillon & ses agrémens  
Ne sauront que trop sans elles  
Réveiller nos sentimens.  
Loin d'ici , troupe profane ;  
C'est assez de Marianne :  
Restez dans votre Vallon :  
Sa présence peut suffire ,  
Et mieux elle nous inspire  
Que la lyre d'Apollon.

## A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

*Le dernier jour de l'an 1714.*

**S**EIGNEUR Abbé, ne m'imputez à crime  
Pardevers vous si ne me suis rendu ;  
Amour m'en prête excuse légitime :  
Par doux objet me savois attendu.  
De ce fripon connoissez la puissance ;  
Et n'ignorez que plein d'impatience ,  
Point ne le faut de remiſe payer :  
Moindre retard lui paroît une offense  
Plus grande encor que le contrarier.  
Si vous montrois celle qui me captive ,  
Applaudiriez , certes , à mes ſoupirs :  
Pour ſes appas flamberoient vos deſirs.  
Votre Cloris ne fut onques plus vive ,  
Et n'inspira de plus ardens deſirs.  
Blancheur ſans fard , ſérénité ſans ombre ,  
Gentille humeur , cœur ſenſible , beaux yeux ,  
Raiſon commode , & qui ne la rend ſombre ,  
Pour tendres cœurs ſont objets gracieux.  
Ne condamnez ſi délectable ivreſſe :  
N'en puis ſortir ſans renoncer au jour.  
Il n'eſt tréſors , ni fortune , ni Cour ,  
Pour qui vouluſſe échanger ma maitreſſe :  
Point ne connois d'autres Dieux que l'Amour ,  
Et pour tout bien je n'ai que ma tendreſſe.

Vous qu'aujourd'hui mon destin intéresse,  
Seigneur Abbé, je le dis sans détour,  
Si ne voulez m'accabler de détresse,  
Me laisserez adorer ma foiblesse :  
Rien n'y perdrez, vous aurez votre tour.

---

**VERS DE M. DE PALAPRAT**

*A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.*

**I**LLUSTRE Abbé, dont les talens divers  
Ont effacé Sarrafin & Chapelle,  
Qui serviras aux Graces de modèle,  
Si quelque jour les Graces font des vers :

Dans tous les jeux qui partent de ta veine,  
Toujours nouveau par l'esprit, par le tour,  
Toi qui souvent d'une galante Cour  
Fus à la fois l'Horace & le Mécène :

Je n'en veux pas, sortant de ma portée,  
A ces trésors qui te coûtent si peu,  
Et ne crois point qu'un Gascon Prométhée  
Pût te voler tes charmes, ni ton feu.

Quand tu voudrois, par un don légitime,  
M'en enrichir de la meilleure foi,  
Jamais saurois-je assembler comme toi  
Le naturel, l'enjoué, le sublime ?

Mais , dévoré d'une goutte cuisante ,  
Lorsque je vois ton corps sur un grabat  
Ne rien changer en ta force brillante ,  
De cet esprit qui jamais ne s'abat :

Je porte envie à ta force héroïque ,  
Et crois qu'il fut , n'en déplaise aux Docteurs ,  
Dans Épicure une vertu stoïque  
Qui règne encor dans les vrais Sectateurs.

Demi-perclus , catharreux , cacochyme ,  
Bien avant l'âge aux douleurs affecté ,  
D'un vif acier pacifique victime ,  
Je fis paroître assez de fermeté.

De Mareschal sans frémir à l'approche ,  
Ni m'alarmer de tous les ferremens ,  
On m'arracha l'épouvantable roche  
Que je roulois depuis près de vingt ans.

J'étois encor dans la vigueur de l'âge ,  
A tous plaisirs en état de fournir :  
Il ne me reste aujourd'hui pour partage  
Que l'appétit ; il le faut contenir.

On me prescrit l'ordonnance fatale  
De m'abstenir des mets délicieux ;  
J'en ai l'odeur , & meurs , nouveau Tantale ,  
De malefaim près du banquet des Dieux.

Faut-il sécher si près de l'abondance ?  
Est-ce en jeûnant que l'on se rétablit ?  
Ah ! je ne puis m'armer de patience,  
Comme tu fais si souvent dans ton lit.

La bonne chère a des douceurs charmantes ,  
Et le régime est un affreux tourment :  
Il est pourtant , comme aux Femmes Savantes ,  
En cette affaire un accommodement.

Je vais choyer peut-être un mois encore  
Ma santé prête à se laisser miner ;  
Puis aux soupers d'un Maître que j'adore ,  
Sur nouveaux frais vingt ans la ruiner.

O digne Abbé , respectable Goutteux ,  
Qui mieux qu'un autre en maux dois te connoître,  
J'ai fait un Conte en mon état piteux ;  
Fais le goûter , si tu peux , à mon Maître !





---

A M O N S E I G N E U R  
L E G R A N D - P R I E U R .  
C O N T E V R A I .

**F** E U Monsieur votre Frère & vous  
Me chargeâtes jadis d'une grande ambassade  
Vers une honorable Brigade  
De Financiers , tous grands Seigneurs , & tous  
Gens polis , bienfaisans & doux  
Comme le riz & la farine  
Qu'ils furnissoient à la Marine ;  
Car. c'étoient , pour le dire en un sublime vers ,  
LES GÉNÉRAUX DES VIVRES DE NOS MERS :  
Fradet étoit de l'Assemblée ;  
Il peut encor s'en souvenir :  
Il s'agissoit d'en obtenir ,  
Voire d'en emporter d'emblée ,  
Un congé de six mois pour un certain Commis ,  
D'autorité chez eux par vos Alteſſes mis ;  
Pilier du jeu funeste où l'on paie une ronde ;  
Du Rousseau de Cahors visant au Serviteur ;  
A rien près , comme lui le meilleur fils du monde ,  
J'employai ce don enchanteur  
Que j'ai reçu de la nature ,  
Moitié Balsac , moitié Voiture ,

Tour-à-tour Poëte , Orateur ;  
J'épuisai tout mon art pathétique & flatteur ,  
Soutenu de cette éloquence  
Qu'en moi vous prônez tant , & l'élevez si haut ,  
Que c'est uniquement à celle de Giraut  
Que vous donnez la préférence.  
Vous me l'avez écrit ; j'en conserve les traits ,  
Comme une preuve certaine  
Que j'enchéris sur Démosthène :  
Oui , je le fais , mon Prince ; & je répondrais bien  
D'être plus applaudi que ce grand Prototype  
Du parfait Rhétoricien ,  
Lorsque je dis du bien de mon Philippe ,  
Que lorsqu'il dit du mal du sien.

Après ma Rhétorique amplement étalée ,  
Avec graces sans contredit ,  
Que diriez-vous que répondit  
Le Président de l'Assemblée ?

Vous pouviez abréger , Monsieur , votre discours :  
Pour ces héros les plus grands de nos jours ,  
Nous ne nous bornons point à chose si légère.  
Un congé de six mois ! Six mois seroient trop courts.  
Pour faire voir combien nous desirons leur plaire ,  
Nous le lui donnerons de bon cœur pour toujours.

## E N V O I.

Je fais le jour comme un hibou ;  
Et ma carcasse ridicule

Auroit plus besoin de radoub  
Que le Brigantin de Catulle ;  
Il me faudroit encor pour tout Juin un congé ;  
Mais à vous en parler plutôt qu'avoir songé ,  
Je jetterois au feu mes livres ;  
Si vous m'alliez répondre enfin  
Comme les Généraux des Vivres ,  
Juste Ciel ! je mourrois de faim.

---

## ÉPITRE DE ROUSSEAU.

### *SA RETRAITE EN HOLLANDE.*

**J**E vois régner sur ce rivage  
L'innocence & la liberté.  
Que d'objets dans ce paysage ,  
Malgré leur contrariété ,  
M'étonnent par leur assemblage !  
Abondance & frugalité ;  
Autorité sans esclavage ;  
Richesses sans libertinage ;  
Noblesse, charges, sans fierté.  
Mon choix est fait ; ce voisinage  
Détermine ma volonté :  
Bienfaisante Divinité ,  
Ajoutez-y votre suffrage.

Disciple de l'adversité ,  
Je viens faire dans ce village  
Le volontaire apprentissage  
D'une tardive obscurité :  
Aussi bien de mon plus bel âge  
J'apperçois l'instabilité.  
J'ai déjà , de compte arrêté ,  
Quarante fois vu le feuillage  
Par les Zéphyrz ressuscité.  
Du printems j'ai mal profité ;  
J'en ai regret , & de l'été  
Je veux faire un meilleur usage.  
J'apporte dans mon hermitage  
Un cœur dès long-tems rebuté  
Du prompt & funeste esclavage  
Où met la folle vanité.  
Payfan sans rusticité ,  
Hermitte sans patelinage ,  
Mon but est la tranquillité.  
Je veux , pour unique partage ,  
La paix d'un cœur qui se dégage  
Des filets de la volupté.  
L'incorruptible probité ,  
De mes aïeux noble appanage ;  
L'infatigable activité ,  
Reste d'un utile naufrage ;  
Mes études , mon jardinage ;  
Un repas sans art aprêté ;  
D'une épouse économe & sage ,

La belle humeur , le bon ménage ,  
Vont faire ma félicité :  
C'est dans ce port qu'en sûreté  
Ma barque ne craint point l'orage.  
Qu'un autre à son tour emporté ,  
Au gré de sa cupidité ,  
Sur le sein de l'humide plage ,  
Des vents aille affronter la rage ;  
Je ris de sa témérité ,  
Et lui souhaite un bon voyage.  
Je réserve ma fermeté  
Pour un plus important passage ,  
Et je m'approche avec courage  
Des portes de l'Éternité.  
Je fais que la mortalité  
Du genre humain est le partage ;  
Pourquoi seul serois-je excepté ?  
La vie est un pèlerinage :  
De son cours la rapidité ,  
Loin de m'alarmer , me soulage.  
Sa fin , lorsque j'en envisage  
L'infaillible nécessité ,  
Ne peut ébranler mon courage :  
Brûlez de l'or empaqueté ,  
Il n'en périt que l'emballage ;  
L'or reste : un si léger dommage  
Devroit-il être regretté ?

---

LETTRE  
DE M. D'HAMILTON

A M. DE BARWICK.

*A Paris, le 17 Février.*

Vous avez donc par vos journées,  
A force d'aller en avant,  
Franchi le pas des Pyrénées ;  
Et vous allez vous promenant  
Dans ce beau climat d'occident,  
Où des plus fraîches matinées  
L'air nous paroîtroit étouffant ;  
Où parasol est très-fréquent,  
Et très-rares les cheminées :  
Je vous en fais mon compliment,  
Et je souhaite que le vent  
Respecte encor les destinées  
D'un Roi justement triomphant ;  
Que par les vagues mutinées,  
L'archiduc & son armement,  
Jouets du liquide élément,  
Avec ses escadres bernées,  
Ne puisse de quelques années  
Aborder votre continent ;  
Que ce formidable équipage,

Qui coûte tant à nos Anglois ,  
Remis pour la troisième fois ,  
Cherche en vain les rives du Tage ;  
Et que , par un troisième orage ,  
Leur idole soit aux abois ,  
Ou que , du moins pour quelques mois ,  
D'un Allemand le blond visage ,  
Ni celui d'aucun Hollandois  
Ne débarque sur ce rivage.  
Mais peut-être qu'un tel souhait  
Ne plaît pas à votre excellence ,  
Et que , brûlant d'impatience  
De les voir après leur trajet ,  
Vous avez formé le projet  
D'exercer sur eux la vaillance  
Qui vous va , de simple Brochet ,  
Établir Maréchal de France.  
Un tel dessein est noble & grand ;  
Mais pour moi , je serois content  
Dans un poste comme le vôtre ,  
Que de leurs troupes , sans pitié ;  
La mer noyât une moitié ,  
Pour avoir bon marché de l'autre.

Mais , comme j'ai dit , je crois que votre gloire ne s'accommoderoit pas de si peu de chose ; je n'ai point de conseil à vous donner sur ce qui la regarde. Cependant notre amitié m'oblige à vous avertir de quelques inconvéniens où vous pour-

riez tomber dans des lieux nouveaux pour vous , si , vous livrant tout entier à l'ardeur de vous signaler pour le service du Roi , vous négligiez certains petits défauts que vos amis vous reprocheroient ici. Souvenez-vous donc de ne jamais quitter la tête de votre armée pour aller cueillir des fraises , quand vous en verriez la campagne toute farcie. Gardez-vous bien , à présent qu'on mange des pois verts en Espagne , de mettre devant vous le plat unique qu'on en servira sur votre table , pour les avaler jusqu'à la dernière cuillerée. Songez aux reproches que nos Dames vous faisoient de cette foiblesse. N'allez pas vous jeter les morceaux dans la bouche devant les Grands d'Espagne ; car , au lieu de manger , ils s'arrêteroient pour vous admirer comme un joueur de gobelets. Enfin , ne vous laissez pas aller aux penchans coquets & aux visions galantes qui vous remplissoient l'imagination en Flandre. Le jardin de la Princesse de Clèves , qui vous fournissoit de si belles idées , n'est rien en comparaison des objets qui s'offrent où vous êtes ; & tout y respire le Roman , la chevalerie , & le desir de rimer.

Où , vous voilà dans le pays  
Des vers & de la Vilanelle ,  
Où Dom Quichot , les Amadis ,  
Et toute l'errante sequelle ,  
Ont formé les esprits sur leur tendre modèle ;



Ce pays où , de père en fils ,  
 Chez les grands & chez les petits ,  
 Chevalerie est immortelle ;  
 Où d'une guitarre éternelle ,  
 Gens amoureux , en noirs habits ,  
 Munis de brette & de rondelle ,  
 Par coutume toutes les nuits ,  
 Vont sérénadant quelque belle ;  
 Comme vous eussiez fait jadis ,  
 Si Nanette , un peu plus cruelle ,  
 Eût à ces nocturnes récits  
 Condamné votre amour fidelle.

Adieu , mon cher Duc. N'oubliez pas les heureux  
 tems dont je parle , ni les avis que je prends la  
 liberté de vous donner ; mais , sur-tout , souvenez-  
 vous que personne n'est plus véritablement à vous.

Mais à propos , par apostille ,  
 Il faut , avant que de finir ,  
 En deux mots vous entretenir  
 De notre Royale Famille.  
 Le Roi , notre jeune Seigneur ,  
 Dieu bénisse son Gouverneur ,  
 En esprit chaque jour augmente ;  
 Et pour la Princesse sa sœur ,  
 Elle est de plus en plus charmante ;  
 Le Ciel la garde de voleur ,  
 Et Madame sa Gouvernante  
 D'en avoir seulement la peur.

Toujours chez leur auguste Mère  
Triomphent les devoirs pieux ;  
Et dans ces dépôts précieux,  
Enrichis des vertus du Père,  
Elle inspire le caractère  
De ce Protecteur glorieux,  
Qui, dans une terre étrangère,  
Par mille soins officieux,  
Adoucit, de leur sort contraire,  
L'acharnement injurieux.

Parlons maintenant de nos belles,  
De ces astres de Saint-Germain,  
Toujours farouches & cruelles.  
De l'hiver attendant la fin,  
Dans un profond repos chez elles,  
Elles repassent leurs dentelles ;  
Vont mettre dans votre jardin  
Leurs cornettes sur des ficelles ;  
Réparent quelque falbalas,  
Ou d'une douce rêverie,  
S'endorment sur le canevas  
D'un dessein de tapisserie.  
Pour chez vous, tout s'y porte bien :  
On dit pourtant que la belle Nanette  
Met tous ses charmes en retraite,  
S'afflige en voyant votre chien,  
Vous pleure encore, & vous regrette ;  
Mais, entre nous, il n'en est rien.

## L E T T R E

DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU

A M. D' H A M I L T O N.

Il faut que je vous estime jusqu'à la vénération, & que je vous aime jusqu'à l'adoration, pour vous envoyer mes folies ; car, quoiqu'elles dussent de droit courir les champs, les miennes ne les courent point, par le peu de cas que j'en fais. Je suis bien malheureux, & trop glorieux, que vous ne soyez pas du même goût, & de l'avoir assez méchant pour *meas aliquid putare nugas*. Vous savez le serment solennel que vous m'avez fait par le Sbire, de n'en point donner de copies : je vous en conjure très-sérieusement. Faites-les, s'il vous plaît, copier, car ce sont mes brouillons, & je ne les ai plus, sur-tout la première & la seconde Lettre, que vous me rendrez, s'il vous plaît, demain, en vous allant prendre chez Mademoiselle Certain, vers huit heures. Je vous embrasse de tout mon cœur, & vous honore plus que personne du monde.

L. D. C.

EXTRAIT

---

EXTRAIT d'une Épître de M. DE VOLTAIRE  
à M. le Duc DE SULLY.

*De Paris , le 18 Août 1720.*

SUR LA MORT DE L'ABBÉ DE CHAULIEU.

P EUT-ÊTRE , les larmes aux yeux ,  
Je vous apprendrai pour nouvelle  
Le trépas de ce vieux Goutteux  
Qu'anima l'esprit de Chapelle.  
L'éternel Abbé de Chaulieu  
Paroîtra bientôt devant Dieu ;  
Et si d'une Muse féconde  
Les vers aimables & polis  
Sauvent une âme en l'autre monde ,  
Il ira droit en Paradis.  
L'autre jour , à son agonie ,  
Son Curé vint de grand matin  
Lui donner en cérémonie ,  
Avec son huile & son latin ,  
Un passe-port pour l'autre vie.  
Il vit tous ses péchés lavés  
D'un petit mot de pénitence ,  
Et reçut ce que vous savez  
Avec beaucoup de bienfiance.  
Il fit même un très-beau sermon  
Qui satisfit tout l'Auditoire

Tout haut il demanda pardon  
D'avoir eu trop de vaine gloire.  
C'étoit là, dit-il, le péché  
Dont il fut le plus entiché ;  
Car on fait qu'il étoit Poète,  
Et que sur ce point tout Auteur,  
Ainsi que tout prédicateur,  
N'a jamais eu l'ame bien nette.  
Il sera pourtant regretté  
Comme s'il eût été modeste.  
Sa perte au Parnasse est funeste :  
Presque seul il étoit resté  
D'un siècle plein de politesse.  
On dit qu'aujourd'hui la jeunesse  
A fait à la délicatesse  
Succéder la grossièreté,  
La débauche à la volupté,  
Et la vaine & lâche paresse  
A cette sage oisiveté  
Que l'étude occupoit sans cesse.



EXTRAIT *du Temple du Goût.*

**J**É vis arriver en ce lieu  
Le brillant Abbé de Chaulieu,  
Qui chantoit, en sortant de table,  
Il osoit caresser le Dieu  
D'un air familier, mais aimable.  
Sa vive imagination  
Produisoit, dans sa douce ivresse,  
Des beautés sans correction,  
Qui sembloient choquer la justesse,  
Mais respiroient la passion.



## É L O G E

TIRÉ DU PARNASSE FRANÇOIS DE M. TITON  
DU TILLET.

GUILLAUME - ANFRIE DE CHAULIEU , né au  
*Château de Fontenai dans le Vexin-Nor-*  
*mand , Abbé d'Aumale , Prieur d'Oléron ,*  
*de Pouriers , de Renel & de Saint-Etienne,*  
*mort âgé de 81 ans le 27 Juin 1720 , à Paris,*  
*dans sa belle maison du Temple , d'où son*  
*corps fut porté à la Terre de Fontenai , où*  
*il est inhumé.*

L'ABBÉ , DE CHAULIEU a été l'un des plus beaux  
esprits de son tems , & un des hommes du monde  
de la conversation la plus agréable. Les personnes  
de la première distinction & du meilleur goût ,  
étoient charmés de le posséder.

Le Duc de Vendôme , Généralissime de nos  
Armées , & M. le Grand-Prieur de Malte , son  
frère , l'honoroiert de leur amitié la plus parti-  
culière , vivant familièrement avec lui , avec cette  
bonté & ces graces qui leur étoient si naturelles.

Les Poésies de l'Abbé de Chaulieu font assez  
connoître toutes les personnes du premier rang ,

& de l'érudition la plus ornée , qui étoient en commerce de plaisir & de littérature avec lui. On y voit son caractère libre & enjoué , une vivacité & une légèreté d'esprit des plus aimables.

M. Rousseau aimoit beaucoup l'Abbé de Chaulieu, & faisoit cas de ses Poésies ; ce qu'on peut connoître dans deux de ses Odes , & dans quelques autres vers qu'il lui adresse.

Voici la première strophe de la seconde Ode du Livre II.

Abbé chéri des neuf Sœurs ,  
 Qui , dans ta philosophie ,  
 Sais faire entrer les douceurs  
 Du commerce de la vie ,  
 Tandis qu'en nombres impairs  
 Je te trace ici les vers  
 Que m'a dicté mon caprice ;  
 Que fais-tu dans ces déserts  
 Qu'enferme ton Bénéfice ?

Une bonne partie des Œuvres de l'Abbé de Chaulieu a été recueillie avec celles du Marquis de la Fare. Ce Recueil a été imprimé en un vol. in-8°. chez Étienne Roger , Amsterdam , 1724. Il s'y est glissé quelques fautes ; & il n'est pas aussi complet qu'on auroit pu le désirer.



Plusieurs Curieux ont encore beaucoup d'autres Pièces de Poésie de l'abbé de Chaulieu, que celles qui sont comprises dans ce Recueil. Il y en a même quelques-unes d'imprimées, telles qu'une belle Épître en vers libres à M. le Duc de Vendôme, dans le Mercure de France de Mai 1725; une Ode à ce même Prince; une Lettre à M. le Marquis de Dangeau; autres Vers à l'Abbé Courtin. Ces trois dernières Pièces se trouvent dans les Mémoires de Littérature & d'Histoire, par le P. Desmolets, tome VII.

L'Abbé de Chaulieu a conservé l'agrément de son esprit, & une mémoire heureuse jusqu'à l'âge de 81 ans, qu'il mourut. Il avoit perdu la vue trois ou quatre ans avant sa mort; mais cet accident ne diminueoit rien de sa belle humeur; & plusieurs personnes d'esprit se faisoient un vrai plaisir de profiter de sa conversation. M. le Grand-Prieur de Vendôme alloit souper tous les jours chez lui, & souvent il avoit de la peine à le quitter à deux & trois heures du matin.



## ÉLOGE

*Terminant l'Avertissement de l'Édition de 1732.*

**G**UILLAUME Anfrie de Chaulieu, Prieur de Saint-George en l'Isle d'Oleron, Seigneur de Fontenai, naquit dans cette Terre en 1639. Il étoit fils de Messire Jacques-Paul Anfrie de Chaulieu, vivant Maître des Comptes à Rouen, avec Brevet de Conseiller d'état. Ils sont originaires d'Angleterre, d'où ils ont passé en Basse-Normandie; ils y ont possédé de grosses Terres, entr'autres celle de Saint-Martin de Talvandre; on y voit encore les tombes de leurs Ancêtres. Le père de notre Auteur avoit été employé par la Reine-Mère, & par le Cardinal de Mazarin, à l'échange de la Principauté de Sedan. La famille conserve encore des lettres originales de la Reine & du Cardinal sur cette négociation, & ce fut son succès qui lia Messieurs de Chaulieu avec la Maison de Bouillon.

Celui dont on donne ici les Ouvrages, fut envoyé à Paris, & mis en pension au Collège de Navarre. Il y donna souvent des marques brillantes de ses heureuses dispositions. Feu M. le duc de la Rochefoucault, & M. l'Abbé de

Marillac étudioient dans le même Collège. L'Abbé de Chaulieu , par un sentiment naturel à un homme de condition , & ordinaire aux gens bien nés , rechercha soigneusement , & fut mériter l'amitié de ces deux Seigneurs. La douceur de son caractère la lui fit conserver ; leur maison lui fut ouverte ; & ce fut par-là qu'en sortant du Collège , il eut d'abord entrée dans la meilleure compagnie : chose bien avantageuse , & même absolument nécessaire aux Gens de Lettres , qui ne doivent jamais écrire que pour elle , & dont les Écrits ne sauroient plaire , s'ils ne se ressentent point de sa fréquentation.

L'Abbé de Chaulieu eut bientôt le même accès dans la Maison de Bouillon. Une circonstance favorable vint encore à l'appui des qualités aimables qui l'y avoient fait désirer. M. le Duc & Madame la Duchesse de Bouillon faisoient alors travailler aux plans des beaux jardins & du parc de Navarre. Ils eurent besoin , pour leur convenance , d'un fief & d'une maison de Messieurs de Chaulieu. Celui-ci , dans cette rencontre , ne se montra pas moins conciliateur facile que défintéressé , & , par la façon dont Monsieur & Madame de Bouillon y répondirent , on auroit peine à décider à qui demeura l'avantage du procédé.

Il joignit à ce premier témoignage d'un caractère essentiel , les preuves aimables de l'agrément de

l'esprit. On les peut voir dans ce fameux Rondeau sur la Traduction des Métamorphoses d'Ovide par Benferade.

**Pour des Rondeaux , Chant-Royal & Ballade ,  
Le tems n'est plus ; avec la vertugade ,  
On a perdu la veine de Clément ;  
C'étoit un Maître , il rimoit aisément ;  
Point ne donnoit à ses vers l'estrapade.**

**Il ne faut point de brillante tirade ,  
De jeu de mots , ni d'équivoque fade ;  
Mais un facile & simple arrangement ,  
Pour des Rondeaux**

**Cela posé , notre ami Benferade  
N'eût-il pas fait beaucoup plus sagement  
De s'en tenir à la pantalonade ,  
Que de donner au public hardiment  
Maint quolibet , mainte turlupinade ,  
Pour des Rondeaux ?**

Ce fut là le premier Ouvrage qui fit connoître la finesse du goût de l'Abbé de Chaulieu , & ses talens pour la Poésie. Les occasions de les exercer devinrent encore plus fréquentes dans la suite , dans une maison sur - tout , comme il le dit lui-même , que les Graces habitoient sous la figure de Madame de Bouillon , & où tout ce qu'il y avoit de plus grand en France s'empressoit

chaque jour de se rassembler. Feu M. le Duc, M. le Prince de Conti, & Messieurs de Vendôme y étoient sans cesse; & ce fut avec eux que l'Abbé de Chaulieu fit ces moissons abondantes de tours nobles & de mots heureux qui caractérisent ses Poésies, & qu'il fut si bien rapporter à ceux de qui il les tenoit, dans les différentes Pièces qu'il leur a adressées.

Il avouoit cependant Chapelle pour Maître; & en effet, il avoit appris de lui l'art des rimes redoublées: mais si, à l'exemple de certains Poètes de nos jours, il n'avoit pas eu ce beau fonds que donne une naissance heureuse, & que l'étude du monde perfectionne, les leçons de Chapelle & le commerce des Grands auroient été pour lui en pure perte. Mais quel usage n'en fait-il pas dans ses Ouvrages, tant pour les graces que pour l'harmonie, & sur-tout par cette liberté aimable, qui, à la vérité, va quelquefois jusqu'à la négligence à l'égard des règles de la Poésie, mais qui porte par-tout ce caractère original, qui le distinguera toujours des Poètes de profession?

Il est vrai que ces derniers pouffent encore le reproche jusqu'à lui imputer cette négligence même dans le raisonnement; mais, quand ils voudront bien considérer que l'Abbé de Chaulieu amenoit tout aux graces & au sentiment, & sur-tout à la beauté des images, ils cessent

peut-être d'exiger de lui cette exactitude géométrique si opposée au genre de Poésie qui lui étoit propre ; & , loin de lui en faire un crime , ils loueroient sa retenue , ou même sa foiblesse ; puisqu'en effet , dans les Pièces qui traitent de quelque système un peu dangereux , on voit qu'il n'a employé que ce qui pouvoit prêter à la belle versification , sans vouloir appuyer sur le raisonnement , ni sur des preuves que sans doute il n'auroit point trouvées , mais dont la recherche lui avoit toujours paru honteuse au cœur & à l'esprit.

Il ne faut donc point regarder l'Abbé de Chaulieu , ni comme un Poète de profession , ni comme un Auteur dangereux ; mais il faut le voir comme un homme du monde , rempli de Belles-Lettres & de connoissances aimables , qui n'a écrit que pour son plaisir , & pour celui des gens avec qui il vivoit ; comme le Poète , en un mot , de la bonne compagnie.

Ce caractère lui étoit commun avec M. le Marquis de la Fare , dont le nom & les talens sont également recommandables. Ils lièrent ensemble l'amitié la plus étroite. Quelle satisfaction , pour deux hommes doués au même degré d'esprit & d'agrémens de se trouver ainsi unis ! & quel charme pour ceux qui étoient à portée de jouir de leur société ! Aussi la maison de l'Abbé de

Chaulieu devint-elle le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus aimable à la Cour , & de plus distingué dans la République des Lettres. M. Rousseau , qui dès ce tems-là étoit , à juste titre , à la tête de cette dernière , & que Messieurs de la Fare & de Chaulieu avoient admis dans leur plus intime société , en faisoit tour-à-tour , & en partageoit les délices. Combien de fois a-t-il chanté ces délicieux soupers du Temple , où l'esprit n'étoit que sentiment ; la plaisanterie , gaieté ; l'érudition , amusement ; & la critique , instruction badine ; où jamais il ne fut question , ni de ces dissertations pédantesques , ni de propos affectés , de ces locutions nouvelles , qui font honte au sens commun , & qui sont devenues cependant le langage presque universel ? Tout y respiroit le bon goût , tout y étoit en son honneur. Quelle perte pour la nation que des hommes de ce mérite lui soient enlevés. Et quel dommage que M. le Marquis de la Fare nous ait laissé un si petit nombre d'Ouvrages ! Le peu qu'on en donne ici suffira pour le faire connoître , & plus encore pour le faire regretter. L'Abbé de Chaulieu lui survécut environ deux ans , & mourut à la fin de 1720 , en exprimant publiquement au lit de la mort les sentimens sincères d'une confiance religieuse ; sentimens qui étoient gravés dans son cœur , & qu'il avoit écrits long-tems auparavant , dans la première pièce qui ouvre ce Recueil.

EXTRAIT *des Mémoires de Mde. DE STAAL.*  
*T. 1, page 289. Londres. (Paris) 1755.*

L'ABBÉ de Chaulieu, qui avoit pour moi une passion aussi vive qu'on en peut avoir à quatre-vingts ans, me reprochoit un peu de coquetterie. Je l'affurois qu'elle ne tenoit qu'au besoin que j'avois de plaire, pour faire supporter les rigueurs de mon logement. Si j'en eusse mis autant dans mes manières, tout auroit déserté. Je lui donnai parole, & la lui ai tenue, que, lorsque j'aurois une fenêtre & une cheminée, je renoncerois à l'attention de me rendre agréable.

Ce pauvre Abbé, qui étoit aveugle, me prêtoit, à son choix, les charmes les plus propres à le séduire, & ne comptant plus sur les siens, il tâchoit de se rendre aimable à force de complaisance & d'attention à prévenir tout ce que je pouvois désirer. Il n'avoit rien perdu des agrémens de son esprit : j'en donne pour preuve ces vers, qui sont, je crois, les derniers qu'il ait fait. Le portrait ne me ressemble, ni dans le mal, ni dans le bien qu'il dit de moi ; mais on y voit que sa nouvelle ardeur rendoit à son imagination ce que l'âge avoit dû lui faire perdre :

LAUNAY, qui souverainement, &c.

Je célèbre ta victoire, &c.



L'Abbé propoſoit ſouvent d'ajouter des préſens à l'encens qu'il m'offroit. Importunée un jour des vives inſtances avec leſquelles il me prioit d'accepter mille piſtoles : Je vous conſeille , lui-dis-je , en reconnoiſſance de vos généreufes offres , de n'en pas faire de pareilles à bien des femmes , vous en trouveriez quelqu'une qui vous prendroit au mot. Oh ! je fais bien , dit-il , à qui je m'adreſſe. Cette répoſe naïve me fit rire. Il m'exhortoit ſouvent à la parure , & tâchoit de me faire honte de n'être pas mieux miſe. Abbé , lui dis-je , je me trouve parée de tout ce qui me manque. N'ayant d'autre reſſource que ſes ſoins , il les redoubloit ſans ceſſe. Il m'écrivoit tous les matins , & me venoit voir tous les jours , à moins que je ne l'agréeſſe pas. La lettre étoit pour ſavoir mes volontés : & quand je préférois ſon carroſſe à ſa perſonne , il me l'envoyoit ſans murmure , & j'en diſpoſois ſans façon. J'avois la puiffance deſpotique ſur toute ſa maiſon. On a rarement l'autorité en main , ſans en abuſer : j'exerçai la mienne , entr'autres occaſions , pour un petit Laquais , qui m'apportoit ſes lettres. Il vint un jour m'apprendre que ſon Maître l'avoit chaffé. Je lui dis , ſans m'informer ſ'il avoit tort ou raiſon : Retournez chez lui , & lui dites que vous y reſterez , parce que tel eſt mon plaiſir. Il le reprit avec ſoumiſſion. Mon protégé n'honora pas ma protection ; il fit tout du pis qu'il put , ſans qu'on oſât lui rien dire.

Lorsque je voulois bien aller souper au Temple chez lui , ou chez le Grand-Prieur , il y rassembloit , à ses risques & périls , les gens les plus agréables , & tous ceux que je pouvois souhaiter. Enfin , il ne songeoit qu'à remplir ma vie de tous les amusemens dont elle étoit susceptible ; & il me fit connoître qu'il n'y a rien de plus heureux que d'être aimée de quelqu'un qui ne compte plus sur soi , & ne prétend rien de vous.

---

*EXTRAIT de l'Histoire Littéraire de l'Europe ,  
Tome I , page 335-46 , au sujet des Poésies  
de M. l'Abbé DE CHAULIEU & de M. le  
Marquis DE LA FARE. Amsterdam ( ou plutôt  
Rouen ) 1724 , in-8°.*

II L suffit d'avoir quelque usage du beau monde , pour connoître , au moins de réputation , les Poésies de M. l'Abbé de Chaulieu & celles de M. le Marquis de la Fare. Il y a lieu de croire que , s'il leur reste encore quelque sensibilité pour les choses d'ici-bas , ils verront avec plaisir que l'on ait rassemblé leurs Poésies dans un même volume , & que l'on ait , pour ainsi dire , perpétué par ce moyen les liaisons qu'une conformité parfaite de goûts , d'étude & de plaisirs avoit formées entr'eux pendant leur vie.

Nous ne savons point trop cependant si cette Édition de leurs Poésies , défigurée comme elle l'est par une quantité effroyable de fautes , fera honneur à leur mémoire. Souvent elles altèrent le sens , ou tout au moins elles rompent l'harmonie. Peut-être aussi que la plupart de ces fautes doivent être mises sur le compte des Auteurs. Ils ont affecté l'indépendance jusques dans la composition de leurs vers.

M. L'Abbé de Chaulieu étoit élève du fameux Chapelle ; & ses Poésies représentent fidèlement le génie & le caractère de son Maître. Il en avoit sur-tout retenu l'usage fréquent des rimes redoublées , l'un des plus sûrs artifices dont l'on puisse se servir pour répandre sur notre Poésie une harmonie dont elle n'est pas susceptible.

Il seroit absolument superflu de nous arrêter sur cette matière , après l'étendue qu'y a donné M. l'Abbé du Bos , dans ses savantes & judicieuses Réflexions sur la Poésie & la Peinture.

On peut regarder le portrait de l'Abbé de Chaulieu , & sa Lettre à M. le Chevalier de Bouillon , comme les deux principales Pièces qui composent le Recueil dont nous parlons. M. l'Abbé du Bos ayant donné la première , nous nous arrêterons seulement sur la seconde. Cette Épître roule sur

la manière dont on doit supporter la vieillesse , & les incommodités qui l'accompagnent. La mort même , selon lui , ne doit point paroître si affreuse ; & il est aisé de se faire des idées agréables de ce qui la suit. Il est difficile de traduire plus heureusement ce beau morceau de Virgile.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas ,  
Atque metus omnes & inexorabile fatum  
Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis  
avari !*

Nous avons fait précéder exprès ces vers latins , afin que les lecteurs puissent en faire le parallèle avec ceux de M. l'Abbé de Chaulieu ; & convenir qu'un moderne , à qui la nature a accordé de grands talens , devient comme supérieur à lui-même , lorsqu'il a devant les yeux quelques endroits des Anciens. Quoi qu'il en soit , voici sa traduction.

Heureux qui , se livrant à la philosophie ,  
A trouvé dans son sein un asyle assuré  
Contre ces préjugés , dont l'esprit enivré  
De sa propre raison lui-même se défie ;  
Et sortant des erreurs où le peuple est livré ,  
Démêle , autant qu'il peut , le principe des choses ;  
Connoît les nœuds secrets des effets & des causes ;  
Regarde avec mépris & la Parque & Caron ,  
Et foule aux pieds les bruits de l'Avare Achéron !

Mais c'est pouffer trop loin peut-être la sagesse,  
 J'aime mieux me prêter à l'humaine foiblesse ;  
 Et de l'opinion respectant le bandeau ,  
 Croire voir les Enfers , mais ne les voir qu'en beau.  
 Je laisse là Minos & son urne fatale ,  
 Le rocher de Sisiphe , & la soif de Tantale ;  
 Et sans m'aller noircir de cent tourmens divers ,  
     Tout ce qui s'offre à ma pensée ,  
 Ce ne sont que des fleurs , des berceaux toujours  
     verts , .

Et les champs fortunés de la plaine Elysée.  
 Là , dans l'instant fatal où le sort m'a remis,  
 J'espère retrouver mes illustres amis ;  
 La Fare avec Ovide , & Catulle & Lesbie ,  
 Voulant plaire à Corine , ou cajoler Julie ;  
 Chapelle au milieu d'eux , ce maître qui m'apprit ,  
 Au son harmonieux des rimes redoublées ,  
 L'art de charmer l'oreille , & d'enchanter l'esprit ,  
 Par la diversité de cent nobles idées.

M. l'Abbé de Chaulieu dépeint ensuite tous  
 les héros qu'il compte trouver rassemblés dans  
 l'Élysée , & dont il espère que la compagnie lui  
 fera passer des momens délicieux.

Avec Gaston de Foix , quelle ombre se promène ?

Ah ! je la reconnois : c'est le jeune Turenne.

Présent rare & précieux

Que l'avare main des Dieux

Ne fit que montrer à la terre  
Digne héritier du nom de ce foudre de guerre ,  
A quel point de gloire & d'honneur  
Ne t'eussent point porté tes vastes destinées ,  
Si Mars , jaloux de ta valeur ,  
A la fleur de tes ans ne les eût terminées !  
Que vois-je près de toi ? C'est ta mère éperdue ,  
Tout-à-coup aux enfers depuis peu descendue ,  
Qui , conservant pour toi ses tendres sentimens ,  
De ce fils si chéri vole aux embrassemens.  
Marianne , est-ce vous ? Le Ciel impitoyable  
A-t-il voulu sitôt dérober aux mortels  
Ce qu'il leur a jamais donné de plus aimable ,  
Et qui pouvoit aux Dieux disputer des autels ,  
Si la grace & l'esprit comme eux , est adorable ?  
Quoi donc ! quand j'espérois qu'à mon heure fatale ,  
Tu recevrais mon ame à nos derniers adieux ,  
Et que ton amitié , pour moi toujours égale ,  
Peut-être , en soupirant , me fermeroit les yeux ;  
C'est moi qui te survis ! & ma douleur profonde  
N'a , pour me consoler dans l'excès de mon deuil ,  
Que de porter ton nom jusques au bout du monde ,  
De jeter , tous les jours , des fleurs sur ton cercueil ,  
Chanter tes agrémens , & célébrer tes charmes  
Dans ces vers mille fois effacés par mes larmes !

C'est ainsi que les Poètes imaginent un autre monde à leur fantaisie , où ils doivent trouver encore ce qui a fait la principale occupation , &

le plus doux amusement de leur vie. M. l'Abbé de Chaulieu avoit puisé ces idées , un peu trop gaies , dans la conversation de son bon ami Chapelle , & dans la lecture de son Tibulle , qui nous représente un enfer bien différent de celui qu'on nous prêche ; plus excusable , sans doute , que les deux Poètes modernes. Mais que dire de Gui-Patin , qui se consolait de quitter le monde , pourvu qu'il trouvât là - bas Aristote , Platon , Virgile , Galien & Cicéron ?

Nous n'examinerons point si de semblables fantaisies rendent les libertins plus heureux , que l'espérance d'un avenir , tel que nous l'enseigne la Foi , ne cause de bonheur réel aux personnes vraiment pieuses. Nous écrivons un Journal , & non pas un Traité de Religion. Il suffit de dire que c'étoit le système de M. l'Abbé de Chaulieu , & qu'il le croyoit essentiel pour jouir d'une agréable vieillesse.

Ainsi , libre du joug des paniques terreurs ,  
 Parmi l'émail des prairies ,  
 Je promène les erreurs  
 De mes douces rêveries ;  
 Et ne pouvant former que d'impuissans desirs ,  
 Je fais mettre , en dépit de l'âge qui me glace ,  
 Mes souvenirs à la place  
 De l'ardeur de mes plaisirs.

Avec quel contentement  
Ces fontaines, ces bois, où j'adorai Sylvie,  
Rappellent à mon cœur son amoureux tourment !  
Bien-loin que ce plaisir, qui ne peut revenir,  
D'inutiles regrets empoisonne ma vie,  
J'en favoure à longs traits l'aimable souvenir.

Il conclut :

Ami, voilà comment, sans chagrin, sans noirceurs,  
De la fin de nos jours poison lent & funeste,  
Je sème encor de quelques fleurs  
Le peu de chemin qui me reste.

Quoique nous ayions dit que le portrait de M. l'Abbé de Chau lieu, & son Épître à M. le Chevalier de Bouillon fussent les principaux ornemens de ce Recueil, nous ne prétendons pas, pour cela, condamner le reste. Il y a encore quelques Pièces, ou tout au moins quelques morceaux estimables. Telle est cette strophe de l'Ode sur le Temps.

La fortune à ma jeunesse  
Offrit l'éclat des grandeurs :  
Comme un autre, avec souplesse,  
J'aurois brigué les faveurs ;  
Mais, sur le peu de mérite  
De ceux qu'elle a bien traités,  
J'eus honte de la poursuite  
De ses aveugles bontés ;



Et je passai , quoi que donne  
 D'éclat & pourpre & couronne ,  
 Du mépris de la personne  
 Au mépris des dignités.

Voici ce qui intéresse plus particulièrement les Gens de Lettres. C'est une Épigramme sur une Édition où l'on avoit confondu les Ouvrages de son ami Chapelle avec ceux de M. de la Chapelle.

Lecteur , sans vouloir t'expliquer ,  
 Entre Chapelle & la Chapelle ,  
 Ce qui pourroit t'alambiquer  
 Dans cette Édition nouvelle ;  
 Lis leurs vers , & dans le moment ,  
 Tu verras que celui qui fit maussadement  
 Fit parler Catulle & Lesbie ,  
 N'est pas cet aimable génie  
 Qui fit ce *Voyage* charmant ;  
 Mais quelqu'un de l'Académie.

Nous ne croyons pas devoir nous étendre davantage sur les Poésies de M. l'Abbé de Chaulieu. Ce Recueil , tel qu'il est , rempli d'une quantité prodigieuse de fautes , ne laisse pas de mériter d'être lu. Les Vers de M. le Marquis de la Fare y donnent un nouveau prix ; non pas qu'en qualité de Poète , il puisse être comparé à son ami : on y chercheroit vainement la même vivacité , le

même feu d'imagination : en récompense , il y a répandu un air tendre & assez touchant.

M. le Marquis de la Fare nous a laissé un Ouvrage plus considérable. Ce sont ses Mémoires sur les principaux événemens du règne de Louis XIV. Le Père le Long l'accuse d'y avoir parlé un peu librement de ceux qui ont eu le plus de part aux principales affaires de ce tems-là. Mais c'est le droit d'un Historien de développer les vérités utiles , & de peindre d'après nature les Ministres qui ont abusé de la confiance des Princes.



EXTRAIT de la Bibliothèque raisonnée des  
Ouvrages des Savans de l'Europe, tome 8,  
part. I, pag. 1, au sujet des Poésies de M.  
l'Abbé DE CHAULIEU & de M. le Marquis  
DE LA FARE. Nouvelle Edition, corrigée  
& considérablement augmentée. A la Haye,  
chez C. de Rogissart & Sœurs. M. D.C.  
XXXI. in-12. &c.

II L n'est pas besoin, pour acquérir l'immortalité,  
d'avoir composé de grands Poèmes. De petites  
Pièces de Poésies, marquées au bon coin, peu-  
vent y conduire aussi sûrement que les Ouvrages  
de la plus grande étendue. Anacréon & Catulle  
n'y parviendront pas moins qu'Homère & Virgile;  
& chacun fait l'Épigramme tant répétée de Martial,  
au sujet du petit Livre de Perse, & de la longue  
Amazonéide de Marfus.

Nous voyons arriver la même chose parmi les  
Français. La juste & grande réputation des Corneille  
& des Racine n'obscurcit point celle de la Fontaine,  
plus connu par ses Fables, par ses Contes, & par  
quelques autres petits morceaux d'un goût exquis,  
que par deux ou trois Pièces où il a voulu don-  
ner plus d'effort à son génie. La plupart des Poé-  
sies de Voiture & de Sarrasin, quelques - unes

de celles de Madame Deshoulières , de Chapelle , de Pavillon , ne cesseront d'être lues qu'à la fin des siècles , & elles survivront à la langue même de ces illustres Écrivains. L'accueil favorable que le Public a fait au Recueil des Poésies de M. l'Abbé de Chaulieu , semble assurer à sa mémoire un destin aussi glorieux.

Ce Recueil parut en France en 1724 , pour la première fois. Toutes les Pièces dont il étoit composé , assemblées sans ordres & sans goût , perdoient par-là une partie de leur mérite. M. Camusat , qui a pris soin de l'Édition qui s'est faite en ces Provinces , & qui est aussi joliment imprimée que la première l'étoit mal , a remédié à cet inconvénient , en faisant trois classes , sous lesquelles il a rangé ces divers Ouvrages. La première contient les Épîtres ; & l'Éditeur y en a ajouté plusieurs qui lui étoient tombées par hasard entre les mains , & qui n'avoient point encore paru. Les Odes viennent ensuite ; & enfin les Pièces qui n'avoient pu trouver place dans les classes précédentes , en forment une troisième sous le titre de Poésies diverses. Elles sont suivies de celles de M. le Marquis de la Fare. Il ne faut pas oublier que M. Camusat a mis , à la tête de ce volume , une Préface assez longue en forme de Lettre à M. d'Orville , Professeur en Histoire à Amsterdam. Cette Lettre donne un nouveau

prix à cette nouvelle Édition , & nous rendrons compte de ce qu'elle contient de principal , après avoir parlé des Poésies qui y ont donné occasion.

Les Épîtres de M. l'Abbé de Chau lieu sont au nombre de XLIII ; les unes en Prose , les autres en Vers. Il y en a aussi un petit nombre , où la Prose & les Vers mêlés ensemble font un bon effet. En général les pensées y sont vives & naturelles ; les sentimens vrais & exprimés avec tant de feu , que le Lecteur s'apperçoit à peine que les expressions ne sont pas toujours aussi correctes qu'elles pourroient l'être , & que la versification est quelquefois négligée plus qu'il n'est permis. Ces défauts , qu'on ne passe point aux Poètes du commun , & qu'on ne pardonneroit pas aux meilleurs s'ils revenoient trop fréquemment , sont compensés dans les Épîtres de M. l'Abbé de Chau lieu par tant de délicatesse & d'élévation , qu'on les peut mettre sans crainte au nombre de ceux pour lesquels Horace vouloit qu'on eût de l'indulgence.

La première de ces Épîtres est connue de tous ceux qui ont quelque goût pour les bons Livres François. C'est le portrait de M. l'Abbé de Chau lieu , fait par lui-même , & adressé à M. le Marquis de la Fare , avec lequel une grande conformité de talens & de goût pour le plaisir lui avoit

fait prendre des liaisons que la mort seule a pu rompre. L'illustre Auteur des *Réflexions critiques sur la Poésie & sur la Peinture*, a parlé avec éloge de cette Pièce, & il la cite comme un exemple fameux de l'harmonie que l'usage des rimes redoublées produit dans la Poésie Française. Nous avons naturellement que la seconde Épître adressée à M. le Chevalier de Bouillon, nous paroît encore supérieure de beaucoup à la première. C'est, selon nous, le chef-d'œuvre de M. l'Abbé de Chaulieu, &, sans contredit, un des plus beaux morceaux de Poésie qu'il y ait en François. Tous les traits y sont également forts & gracieux; & l'on ne peut rien ajouter à la magnificence & à la délicatesse des expressions, non plus qu'à la richesse des rimes, & au tour des Vers. Quelle vivacité dans la peinture qu'il nous fait de l'état où la vieillesse l'avoit réduit, & de la gaieté qu'il conserve au milieu des douleurs les plus aiguës!

En vain la Nature épuisée  
 Tâche à prolonger sagement,  
 Par le secours d'un vif & fort tempérament,  
 La trame de mes jours que les ans ont usée :  
 Je m'apperçois, à tout moment,  
 Que cette mère bienfaisante  
 Ne fait plus, d'une main tremblante,  
 Qu'étayer le vieux bâtiment

D'une machine chancelante.  
 Tantôt un déluge d'humeur  
 De fucs empoisonnés inonde ma paupière ;  
 Mais ce n'est pas assez d'en perdre la lumière ,  
 Il faut encor que son aigreur  
 Dans d'inutiles yeux me forme une douleur  
 Qui serve à ma vertu de plus ample matière.

. . . . .  
 Au milieu cependant de ces peines cruelles ,  
 De notre triste hiver compagnes trop fidelles ,  
 Je suis tranquille & gai. Quel bien plus précieux  
 Puis-je espérer jamais de la bonté des Dieux ?

Tel qu'un rocher , dont la tête  
 Égale le mont Athos ,  
 Voit à ses pieds la tempête  
 Troubler le calme des flots :  
 La mer autour bruit & gronde.  
 Malgré ses émotions ,  
 Sur son front élevé règne une paix profonde ,  
 Que tant d'agitations ,  
 Et que les fureurs de l'onde  
 Respectent à l'égal des nids des Alcions.

M. l'Abbé de Chaulieu devoit cette profonde tranquillité à la Philosophie d'Épicure , qu'il avoit toujours suivie. C'étoit elle qui , en l'accoutumant à regarder la mort d'un œil fixe , & à n'en pas appréhender trop les suites , lui donnoit , sur l'autre monde , des idées plus gaies que ne les

inspirent ordinairement les réflexions que l'on fait sur cette matière. Voulant bien pourtant, dit-il, se prêter à la foiblesse des autres hommes, respecter le bandeau de l'opinion, & convenir qu'il y a des enfers, il lui suffit de se les représenter un peu moins terribles que les Prédicateurs ne le disent.

Je laisse là Minos & son urne fatale,  
 Le rocher de Sisiphe, & la soif de Tantale ;  
 Et, sans m'aller noircir de cent tourmens divers,  
 Tout ce qui s'offre à ma pensée,  
 Ce ne sont que des fleurs, des berceaux toujours  
 verts,  
 Et les chants fortunés de la plaine Élysée.

C'est là qu'il compte aller après la mort, &  
 retrouver tous ses illustres amis.

CHAPELLE au milieu d'eux, ce Maître qui m'apprit  
 Au son harmonieux des rimes redoublées,  
 L'art de charmer l'oreille, & d'amuser l'esprit  
 Par la diversité de cent nobles idées.

Il fait ensuite le caractère de tous les grands hommes avec lesquels il a vécu, & auxquels il espère se réunir. Le Marquis de Seignelai, le Comte de Béthume, le jeune Prince de Turenne, M. de Vendôme, M. le Prince de Catinat, Madame la Duchesse de Bouillon, à laquelle il



avoit été sincèrement attaché , viennent tour-à-tour sur la scène , & forment un des plus magnifiques spectacles que la Poésie puisse offrir. Ce ne sont pas de simples éloges qu'il donne à Madame de Bouillon ; ce sont de tendres regrets. On sent que l'esprit a moins de part que le cœur dans les traits dont il la peint. Tout y est vif & animé. Ce n'est point l'art , c'est la nature qui les fournit ; c'est elle qui les met en œuvre.

On dira peut - être que des émotions si vives s'accordent mal avec la Philosophie ; & qu'un Vieillard qui a survécu à ses amis , & à tout ce qui lui a été le plus cher , ne doit se rappeler ces objets-là qu'avec peine. C'étoit le contraire dans M. l'Abbé de Chaulieu. Loin que les plaisirs qui ne pouvoient revenir , lui donnassent lieu de s'affliger , il en regardoit le souvenir comme une douce & agréable illusion qui sembloit l'en faire jouir de nouveau.

Ami , voilà comment , sans chagrin , sans noirceurs,  
De la fin de nos jours poison lent & funeste ,  
Je sème encor de quelques fleurs  
Le peu de chemin qui me reste.

Voilà le fonds de la morale de M. l'Abbé de Chaulieu ; & ce qu'il tourne de plusieurs façons

différentes, selon les divers endroits où il la place. Rien n'est si utile, pour se perfectionner de goût, que d'examiner les ressources qu'un grand Poète a trouvées dans son esprit, pour diversifier, en vingt manières également bonnes, une pensée naturelle, & que tout le monde peut avoir aussi bien que lui. La vivacité d'imagination de M. l'Abbé de Chaulieu ne l'a jamais abandonné dans ces fortes d'occasions; & l'on peut voir à quel point elle étoit toujours prête à le servir, par les différens tours qu'il donne à cette maxime favorable des libertins, que „ ni la vieillesse, ni la crainte „ de la mort ne doivent point empêcher de goûter „ les plaisirs sans scrupule, „ Qu'on le lise avec attention, & l'on verra qu'en disant les mêmes choses qu'Anacréon, Catulle, Ovide & Pétrone, il n'est point copiste.

Il faudroit transcrire toutes les Épîtres en vers de M. l'Abbé de Chaulieu, si l'on vouloit en extraire tout ce qui mérite l'attention des personnes d'esprit & de goût. Celles qui sont en prose ne leur sont pas inférieures dans leur genre. On y voit une négligence heureuse, & cette aimable politesse que l'usage seul du grand monde donne & entretient. On ne peut pas se défendre plus plaisamment qu'il le fait de l'impuissance que lui reprochoit Madame de Bouillon. Un homme qui n'eût été qu'Auteur, & qui auroit

eu une matière aussi délicate à traiter , seroit difficilement sorti d'affaire , sans qu'il lui fût échappé quelque obscénité , ou quelque froide plaisanterie.

Les Odes de M. l'Abbé de Chaulieu n'ont pas des moindres beautés que les Épîtres. Elles sont presque toutes morales ; mais d'une morale à n'épouvanter , ni à glacer personne. Elle est cependant sublime en quelques endroits ; & nous ne savons si , quelque belle que soit l'Ode de M. Rousseau sur la Fortune , il y a une strophe qui puisse être comparée à celle-ci.

La fortune à ma jeunesse  
 Offrit l'éclat des grandeurs ;  
 Comme un autre , avec souplesse ,  
 J'aurois brigué ses faveurs :  
 Mais , sur le peu de mérite  
 De ceux qu'elle a bien traités ,  
 J'eus honte de la poursuite  
 De ses aveugles bontés ;  
 Et je passai , quoi que donne  
 D'éclat & pourpre & couronne ,  
 Du mépris de la personne  
 Au mépris des dignités.

Celle sur l'Inconstance finit on ne peut pas plus heureusement.

Aimons donc ; changeons sans cesse ;  
Chaque jour , nouveaux desirs.  
C'est assez que la tendresse  
Dure autant que les plaisirs.  
Dieux ! ce soir , qu'Iris est belle !  
Son cœur est , dit-elle , à moi :  
Passons la nuit avec elle ,  
Mais comptons peu sur sa foi.

On ne lira pas avec moins de satisfaction l'Ode intitulée : *La Solitude*. Ce sont des Vers à l'honneur de Fontenay , patrie du Poète , & où il est mort , entre-mêlés de réflexions philosophiques bien sentées , & qui cependant n'ont rien de sombre. Peut-on voir d'idée plus riante , & en même tems de peinture plus naïve que celle-ci ?

Mais je vois revenir Lifette ,  
Qui , d'une coëffure de fleurs ,  
Avec son teint à leurs couleurs ,  
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reste de jours  
Que la bonté des Dieux nous laisse ;  
Parlons à Lifette d'amour :  
C'est le conseil de la sageffe.

Enfin , l'In-promptu que M. l'Abbé de Chaulieu fit dans un souper , & qui est une Ode sur les

Poètes lyriques, se ressent de l'agitation où Bacchus & la bonne compagnie mettent l'esprit. Le début est digne de tout l'enthousiasme de Pindare.

O Muse, en ces momens, où, libre à cette table,  
Je vois mes airs suivis de ce bruit favorable  
Qui me rend aujourd'hui le plus fier des Humains,  
Viens toi-même ; & mets moi ta lyre entre les  
mains.

Commençons. Je connois, à l'ardeur qui m'inspire,

Que Polymnie est en ces lieux :

Oui, je te reconnois ; & chacun dans ses yeux  
Avec transport me laisse lire

Ce que peuvent sur nous tes sons harmonieux.

Mais n'entreprenons point de dire

Les exploits des Héros, la naissance des Dieux ;  
Comment d'un seul regard ébranlant son empire,  
Jupiter fait trembler & la Terre & les Cieux.

Il passe ensuite au caractère de Pindare, de Sapho, d'Horace, de Ronfard, de Malherbe, & d'un Moderne qu'il ne nomme point, mais que nous croyons être M. Rousseau. Tous ces portraits sont de main de Maître. S'il est permis quelquefois de mettre quelque différence, nous nous déclarerons plus volontiers en faveur de celui d'Horace.

On trouve , dans les Poésies diverses , des Chançons , des Madrigaux , des Bouquets , des Épigrammes , & deux ou trois Pièces d'une plus longue étendue. Ce sont de petits morceaux que l'occasion a fait naître , & qui tous ont les agrémens dont ils étoient susceptibles.

C'est dommage que les Poésies de M. le Marquis de la Fare soient ici en si petite quantité. Nous ignorons s'il en avoit fait davantage ; ou si son peu d'attention à conserver ses Ouvrages , dont il dit lui-même qu'il attendoit moins de gloire que de plaisir , prive le Public de la meilleure partie de ce qu'il avoit composé. Quoi qu'il en soit , nous avons de lui une Traduction de la première Élégie de Tibule ; un Poème d'une centaine de Vers , intitulé : *La Sageffe commode* , où la nécessité des passions est assez vivement décrite , & l'utilité des chimères agréables , proposée comme un des moyens d'être heureux.

L'Élégie suivante , qui contient le portrait d'Anacréon & l'éloge de M. l'Abbé de Chaulieu , est pleine d'images sublimes , au milieu d'expressions fort simples. Les uns l'ont attribuée à M. de la Fare , & les autres à M. de Saint-Aulaire.



## É L É G I E.

Où fuyez-vous, Plaisirs ? Où fuyez-vous, Amours ?  
De mon printems compagnons si fidèles ,  
Vous sembliez à mes pas attachés pour toujours :  
Commencez-vous à déployer vos ailes ,  
Pour m'enlever votre secours ,  
Lorsque le reste de mes jours  
Est menacé d'ennuis & de langueurs mortelles ?  
J'oppose en vain l'abri de mille cheveux blonds  
Aux redoutables Aquilons  
Du long hiver qui cause nos alarmes ;  
Je ne saurois vous rassurer ;  
Et vous me privez des doux charmes  
Qui , contre les assauts que l'âge vient livrer ,  
Pourroient être mes seules armes.  
Hé quoi ! le tendre souvenir  
De notre liaison constante  
Ne sauroit-il vous retenir ?  
Lui qui , dans sa douceur charmante ,  
Ne cesse de m'entretenir ;  
Et que je ne saurois bannir ,  
Quoique les biens qu'il me présente ,  
Grossissant les maux à venir ,  
Redoublent ma peine présente.  
Hélas ! dans cette autre saison  
Où la sagesse & la raison

**A** vos projets se montrent si contraires ,  
**Dans** le tems rigoureux de vos divisions ,  
**Préfèrai-je** jamais leurs avis salutaires  
     A vos douces illusions ?  
     Mais de cette vieille querelle  
     Il faut perdre le souvenir.  
**Vos** intérêts communs doivent vous réunir ,  
**Pour** soutenir ensemble une guerre nouvelle.  
     Plaisirs , Amours , ah ! daignez revenir ;  
     C'est la raison qui vous appelle.  
**Lasse** déjà de sa tranquillité ,  
     Dans ses propres états bannie ,  
     Elle craint plus sa propre autorité,  
     Que votre douce tyrannie ;  
**Et** consent avec vous de voir la volupté ,  
     Quelquefois même la folie.  
     Mais rien ne vous réconcilie ;  
     Entr'elle & vous il n'est point de traité :  
     C'est en vain qu'elle s'humilie ;  
**Soit** que la raison gronde , ou que la raison prie ,  
**Les** volages Amours n'ont jamais écouté.

Déjà cette troupe indocile  
 Loin de moi commence à voler.  
 Aidez-nous à la rappeler ,  
 O Muse légère & facile !  
 Qui , sur le coupeau d'Hélicon ,  
 Vintes offrir au vieil Anacréon  
 Cet art charmant , cet art utile



Qui fait rendre douce & tranquille  
La plus incommode façon ;  
Vous qui , de mille fleurs sur le Parnasse écloses ,  
Amusiez , près de lui , les Graces & les Ris ,  
Et qui cachiez ses cheveux gris  
Sous tant de couronnes de roses ;  
Vous qui , malgré la pesanteur des ans ,  
aux belles danses de la Grèce  
Donniez à ses pas chancelans  
Et la cadence & l'alégresse ;  
Vous qui , pour réparer l'absence des Amours ,  
Vintes offrir cette charmante lyre  
Et gracieusement sourire  
A l'Anacréon de nos jours ;  
Qui lui prêtez les couleurs vives  
Dont il peint les Divinités  
De ces délicieuses rives  
Qui de Saint-Maur couronnent les beautés ;  
Qui , dans des antres écartés ,  
Parmi d'agréables convives ,  
Faites affoir à ses côtés  
Les Graces simples & naïves ;  
Qui le conduisez par la main ,  
Du doux séjour de la paresse ,  
Dans le difficile chemin  
De la plus sublime sagesse ;  
Qui , sur son air & ses discours ,  
Répandez une douce joie ,  
Et fournissez l'or & la soie  
Dont la Parque file ses jours.

Ah ! si vous preniez soin du reste de ma vie  
Avec cette même bonté ,  
Je la croirois en sûreté :  
Mais , Fille du Ciel , je vous prie ,  
Ne me livrez jamais à celle de vos Sœurs  
Qui fait payer si cher ses plus froides douceurs ;  
Par qui , comme d'une Furie ,  
Un malheureux est agité ;  
Et qui détruit les douceurs de la vie ,  
Sous le frivole espoir de l'immortalité.  
De ce desir je ne suis point tenté.  
Pour adoucir les maux de la vieillesse ,  
Je voudrois seulement , avec facilité ,  
Savoir mêler quelque délicatesse  
A beaucoup de simplicité.

*Fin du second & dernier Volume.*

## T A B L E

## DES PIÈCES

*Contenues dans ce second Volume.*

|   |              |
|---|--------------|
| ÉPITRE à M. le Chevalier de Bouillon ,<br>en 1704.  | Page 5       |
| LETTRE de M. Arouet à M. l'Abbé de Chaulieu.  | 8            |
| LETTRE de M. l'Abbé Courtin & de M. Arouet<br>à S. A. S. Monseigneur le Grand-Prieur.   | 12           |
| RÉPONSE de M. l'Abbé de Chaulieu.   | 15           |
| ÉPITRE à M. le Chevalier de Bouillon.   | 19           |
| L'IMAGINATION , avec l'Adieu aux Muses.   | 26           |
| A S. A. S. Monseigneur de Vendôme, Grand-Prieur<br>de France , sur son retour à la Cour.  | 31           |
| Contre la corruption du Style , & le mauvais goût<br>des Poètes du tems.  | 37           |
| PLAINTÉ sur la mort du Marquis de la Fare.  | 41           |
| ÉPITAPHE pour M. de Turenne.  | 44           |
| INSCRIPTION pour mettre sur un Cadran.  | 45           |
| SUR la prise de Strasbourg & de Casal.  | <i>ibid.</i> |
| ESSAIS DE QUATRAINS pour les Tableaux de la<br>grande Galerie de Versailles.  |              |
| Sur le Tableau du Sallon du côté de la Chapelle ,<br>qui représente la triple Alliance de l'Allemagne ,<br>la Hollande , & l'Espagne. | 46           |

|  |              |
|--|--------------|
| <b>Sur le Tableau qui représente le passage du Rhin.</b>                                   | 46           |
| <b>LETTRE à Milord Gallovvai.</b>  | 47           |
| <b>A S. A. Madame la Duchesse de Bouillon , sur la mort de M. l'Évêque Duc de Langres.</b> | 49           |
| <b>A la Même , sur la mort de Madame la Duchesse de Mazarin.</b>                           | 50           |
| <b>A la Même.</b>  | 51           |
| <b>A la Même.</b>  | 53           |
| <b>LETTRE de M. le Marquis de la Fare à Madame la Duchesse de Bouillon.</b>                | 54           |
| <b>OUVRAGES DE GALANTERIE.</b>   |              |
| <b>VOYAGE de l'Amour &amp; de l'Amitié.</b>  | 56           |
| <b>LETTRE pour Étrennes à Madame D*** , le premier jour de l'an 1700.</b>                  | 63           |
| <b>STANCES.</b>  | 65           |
| <b>Autres , qui sont en Chançon.</b>   | 66           |
| <b>JOUISSANCE.</b>   | 67           |
| <b>RACCOMMODEMENT.</b>   | 68           |
| <b>A Madame D*** , pour la prier de venir passer la soirée avec lui.</b>                   | 70           |
| <b>VERS faits par ordre de M. le Prince.</b>   | 71           |
| <b>SUR une Brouillerie.</b>  | 72           |
| <b>SUR une Infidélité.</b>   | 73           |
| <b>MADRIGAL , <i>Mon Iris m'est toujours fidelle.</i></b>                                  | <i>ib.</i>   |
| <b>Autre , <i>Après de longs soupirs.</i></b>  | 74           |
| <b>Autre , <i>Qu'il aime dès demain.</i></b>   | <i>ibid.</i> |
| <b>Autre , <i>Quoi que nos Docteurs.</i></b>   | <i>ibid.</i> |
| <b>A M. de Villiers.</b>   | 75           |
| <b>A Mademoiselle D. R.</b>  | <i>ibid.</i> |

|  |              |
|--|--------------|
| A Mademoiselle D. R. sur la première représentation d'Armide.              | 76           |
| A la M <sup>ême</sup> , en lui envoyant l'Art d'aimer d'Ovide.             | 77           |
| A la M <sup>ême</sup> .  | <i>ibid.</i> |
| COUPLETS de Chançon de Lully.  | 78           |
| RÉPONSE in-promptu.  | <i>ibid.</i> |
| Pour Madame D ***.   | 79           |
| A la M <sup>ême</sup> .  | 80           |
| A M. le Marquis de la Fare.  | 81           |
| A Madame D *** , en buvant à sa santé avec du vin nouveau.                 | <i>ibid.</i> |
| A la M <sup>ême</sup> .  | 82           |
| A la M <sup>ême</sup> .  | 83           |
| A la M <sup>ême</sup> .  | 84           |
| A la M <sup>ême</sup> .  | <i>ibid.</i> |
| ÉPIGRAMME.   | 85           |
| CHANSON.   | <i>ibid.</i> |
| A la Marquise D. L.  | 86           |
| A la M <sup>ême</sup> .  | <i>ibid.</i> |
| A la M <sup>ême</sup> , en se promenant avec elle sur le bord de la mer.   | 87           |
| Pour la M <sup>ême</sup> , écrit sur des Tablettes.                        | <i>ibid.</i> |
| A la M <sup>ême</sup> , sur ce qu'elle fut nommée pour le Voyage de Marly. | 88           |
| A la M <sup>ême</sup> , en lui envoyant une petite Tabagie.                | <i>ib.</i>   |
| COUPLETS de Chançon , sur l'air de la Comédie de l'Inconnu.                | 89           |
| A Madame D. B.,,   | 90           |

|  |         |
|--|---------|
| <b>HYMNE</b> à l'Amour, pour Mademoiselle D. L...  | 91      |
| <b>A</b> Mademoiselle D. L...  | 93      |
| <b>OUVRAGES EN VIEUX LANGAGE.</b>  |         |
| <b>LA TOCANE</b> , à Madame D...   | 96      |
| <b>A</b> Madame D***.  | 97      |
| <b>ÉPIGRAMME.</b>  | 98      |
| <b>SUR</b> mon Rival, qui me croyoit brouillé avec ma<br>Maitresse.                                      | 99      |
| <b>BOUQUETS</b> pour Madame D...   | 100-103 |
| <b>CENTURIE</b> de Nostradamus, envoyée à Mon-<br>seigneur le Duc, à Saint-Maur, par M. de<br>Malézieux. | 104     |
| <b>RÉPONSE</b> de M. l'Abbé de Chaulieu.   | 105     |
| <b>LETTRES</b> à Madame la Duchesse de Bouillon,<br>107-162  |         |
| <b>A</b> Madame la Marquise de Laffay.   | 163     |
| <b>A</b> Madame D***.  | 166     |
| <b>RÉPONSE</b> de Chaulieu à la Lettre de M. de<br>Voltaire.   | 168     |
| <b>LETTRÉ</b> de M. de Voltaire à M. l'Abbé de<br>Chaulieu.  | 170     |
| <b>LETTRÉ</b> de M. Arouet à Monseigneur le Grand-<br>Prieur.  | 172     |
| <b>A. M. Arouet</b> , sur son Parnasse.  | 176     |
| <b>Pour</b> Madame de Valois.  | 180     |
| <b>A</b> Mademoiselle de C***. Stances.  | 181     |
| <b>ÉPITAPHE</b> de Charles V, Duc de Lorraine.   | 183     |
| <b>A</b> Madame D***, qui m'avoit demandé une déclara-<br>tion d'Amour en vers.                          | 184     |

|   |              |
|---|--------------|
| <b>MADRIGAUX.</b>   |              |
| Comparaison des yeux d'un amant avec l'Abeille.   | 185          |
| Sur les beaux yeux de Mademoiselle de ***.  | 186          |
| Pour Madame de la B***.   | <i>ibid.</i> |
| Sur la Jalouſie , à Madame D***.  | 187          |
| A la Marquiſe de *** , qui m'avoit donné un rendez-vous.  | <i>ibid.</i> |
| A la M <sup>ême</sup> .   | 188          |
| Au nom de Mademoiselle de la Force , à Madame d'Aligre de Boiſlandri , qui avoit quitté l'Abbé de Chaulieu pour le Marquis de Laffay. | <i>ibid.</i> |
| <b>CONTE.</b>   | 191          |
| <b>MADRIGAL</b> ſur la mort de Mademoiselle ***.  | 192          |
| <b>CHANSON.</b>   | 193          |
| <b>RONDEAU</b> ſur la traduction des Métamorphoſes d'Ovide de Benſerade.  | 195          |
| Autre à M. Benſerade , ſur le même ſujet.   | 196          |
| Autre de Chapelle à l'Abbé de Chaulieu.   | 197          |
| Autre à Chapelle.   | 198          |
| <b>BALLADE</b> irrégulière à Madame la Duchèſſe de Bouillon.  | 199          |
| Ode à la M <sup>ême</sup> .   | 200          |
| <b>BOUQUET</b> à la M <sup>ême</sup> .  | 203          |
| <b>FRAGMENT.</b>  | 205          |
| A Madame la Duchèſſe de Bouillon , au nom de M. le Duc de Vendôme , du camp de Diblou,  | 206          |
| <b>ÉLÉGIE.</b>  | 208          |
| <b>REPONSE</b> au nom de M. le Duc , à une Lettre de M. de Vervins.   | 211          |

|   |              |
|---|--------------|
| <b>CHANSON.</b>   | 213          |
| Autre.  | <i>ibid.</i> |
| Autre , à M. de la Fare.  | 214          |
| Autre , sur Mademoiselle D. T. qui aimoit éper-<br>dument un moineau Franc.                                   | <i>ibid.</i> |
| Autre , sur le même sujet.  | 215          |
| <b>PARODIE</b> de la Loure de Tancrede , sur l'élection<br>du Président de Mesme à l'Académie Fran-<br>çoise. | <i>ibid.</i> |
| <b>SUR</b> l'élection de M. de Chamillard à l'Académie<br>Françoise.  | 216          |
| <b>SUR</b> le choix que l'Académie Françoise fit de M.<br>de la Loubère.                                      | 217          |
| <b>SUR</b> M. de Vendôme.   | <i>ibid.</i> |
| <b>BOUQUET</b> pour Madame D*** , en 1697.  | 218          |
| Autre , à la Mème , en 1699.  | 219          |
| <b>MADRIGAL</b> , à Madame D. L.  | <i>ibid.</i> |
| A la Mème.  | 220          |
| A la Mème.  | <i>ibid.</i> |
| A la Mème.  | <i>ibid.</i> |
| A la Mème.  | 221          |
| A Madame D*** , sur le mot <i>Incessamment.</i>   | <i>ibid.</i> |
| <b>PORTRAIT.</b>  | 222.         |
| A Madame B***.  | <i>ibid.</i> |
| A Mademoiselle Rochois.   | 223          |
| A la Mème.  | <i>ibid.</i> |
| A la Mème.  | 224          |
| <b>LES POETES LYRIQUES.</b>   | <i>ibid.</i> |
| <b>MADRIGAL,</b>  | 227          |



|  |              |
|--|--------------|
| ODE.   | 228          |
| ÉPIGRAMME de M. l'Abbé de Chaulieu contre Abeille.                   | 231          |
| Autre, sur Chapelle.   | 232          |
| Autre.   | <i>ibid.</i> |
| Autre.   | 233          |
| BILLET au Marquis de la Fare.  | <i>ibid.</i> |
| VERS de la Mothe sur Lucrèce.  | 234          |
| ÉPIGRAMME sur les Vers de la Mothe.                                  | <i>ibid.</i> |
| Autre, sur l'approbation de la Mothe, donnée à l'Œdipe de M. Arouet. | 235          |
| Autre, sur les Fables de la Mothe.                                   | 236          |
| MADRIGAL.  | <i>ibid.</i> |
| RÉPONSE faite dans un dîner chez M. le Marquis de Torcy.             | 237          |
| RÉPONSE à la Lettre précédente.                                      | 238          |
| ÉPIGRAMME.   | 240          |
| MADRIGAL.  | <i>ibid.</i> |
| ÉPIGRAMME.   | 241          |
| A Monseigneur le Duc de Vendôme. Chant de débauche.                  | <i>ibid.</i> |
| A Madame D...  | 243          |
| STANCES Morales.   | 244          |
| TRADUCTION de l'Ode <i>Tu ne quæsieris.</i>                          | 245          |
| ÉPITRE de M. l'Abbé Courtin à M. l'Abbé de Chaulieu.                 | 246          |
| ÉPITRE du Même au Même.  | 248          |
| A M. l'Abbé de Chaulieu, le dernier jour de l'an 1714.               | 250          |

|   |     |
|---|-----|
| <b>V E R S</b> de M. de Palaprat à M. l'Abbé de<br>Chaulieu.  | 251 |
| <b>A</b> Monseigneur le Grand-Prieur. Conte vrai  | 254 |
| <b>ÉPITRE</b> de Rousseau. Sa retraite en Hollande.   | 256 |
| <b>LETTRE</b> de M. d'Ham lton à M. de Barvvick.  | 259 |
| <b>LETTRE</b> de M. l'Abbé de Chaulieu à M. d'Ha-<br>milton.  | 264 |
| <b>E X T R A I T</b> d'une Épître de M. de Voltaire à<br>M. le Duc de Sully , sur la mort de l'Abbé<br>de Chaulieu. | 265 |
| <b>E X T R A I T</b> du Temple du Goût  | 267 |
| <b>ÉLOGE</b> tiré du Parnasse François.   | 268 |
| <b>ÉLOGE</b> terminant l'Avertissement de l'Édition de<br>1732.   | 271 |
| <b>E X T R A I T</b> des Mémoires de Madame de Staal.   | 277 |
| <b>E X T R A I T</b> de l'Histoire Littéraire de l'Europe.  | 279 |
| <b>E X T R A I T</b> de la Bibliothèque raisonnée des Ou-<br>vrages des Savans de l'Europe.                         | 288 |
| <b>ÉLÉGIE.</b>  | 300 |

*Fin de la Table.*

2021







